


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



LE BARON
DE TRENCK

PAR

O. FÉRÉ & D. SAINT-YVES

PREMIER VOLUME

PARIS
IMPRIMERIE SCHILLER, FAUBOURG MONTMARTRE, 10

1865

SJK



LE

BARON DE TRENCK

PROLOGUE

LÉO

I.

Le colonel Quintus Icilius.

Sur la fin de l'année 1743, par une claire et froide matinée d'automne, les huit mille hommes de toutes armes qui composaient la garnison de Kœnigsberg étaient rangés avec apparat, et dans leur plus grande tenue, sur les glacis de l'ancienne citadelle construite par les chevaliers Teutons, dont cette ville fut la résidence, et dont elle garde les tombeaux.

Kœnigsberg, ancien chef-lieu de la Prusse ducale, et seconde capitale du royaume, jouissait alors d'une situation florissante, qui s'est d'ailleurs maintenue presque entière jusqu'à nous.

Située sur le cours profond du Prégel, à une courte distance de la mer Baltique, enrichie par le commerce, peuplée de plus de cinquante mille habitans, elle réunissait tous les élémens de la prospérité et de la fortune.

Son université, connue sous le nom de *Collegium albertinum*, contribuait puissamment à son animation. Cette institution fameuse, qui posséda jusqu'à deux mille élèves, remontait à 1544. Son premier recteur avait été Sabinus, le propre gendre de Mélanchton.

Enfin, des chantiers immenses, où s'alimentait la marine de l'Etat, et le voisinage des frontières nécessitaient l'entretien d'une garnison importante, qui ajoutait encore à l'importance de la ville.

A l'époque de notre récit, le roi Frédéric II, monté sur le trône depuis deux ans et demi, et qui sortait à peine de sa première guerre de Silésie, se préparait avec une activité merveilleuse aux éventualités que laissaient entrevoir les intelligences et les démarches de la cour de Vienne pour s'assurer l'appui de la Russie, de la Saxe et de l'Angleterre. Déjà son génie, devançant l'âge et l'expérience, préludait aux con-

ceptions puissantes qui devaient un jour lui mériter le titre de *grand* ou plutôt d'UNIQUE.

Parmi les principes qu'il appliqua dès le début de son règne, il en était un dont il ne se départit jamais, lui sacrifiant jusqu'à son repos personnel: c'est qu'il est indispensable à une bonne armée de se tenir toujours sur le qui-vive, prête à tout événement. Il aimait à surprendre ses officiers et ses soldats, soit par lui-même, soit en envoyant à l'improviste, pour les inspecter, ses généraux, et, à l'occasion, quelques-uns de ses aides de camp les plus capables.

Or, une circonstance de ce genre réunissait sur les glacis de la citadelle de Kœnigsberg tous les corps que nous y avons entrevus, et qui allaient être passés en revue par un des familiers de Sa Majesté, le colonel Quintus Icilius.

Cet inspecteur, obéissant aux instructions, et surtout se conformant à l'exemple de son maître, était arrivé dans la nuit, sans être attendu ni annoncé, suivi d'un seul officier, capitaine dans le régiment de chasseurs à pied dont il était colonel.

Au point du jour, avis de sa présence fut donné aux autorités; à neuf heures précises du matin, un nombreux état-major déboucha du château, les tambours battirent aux champs, les divers corps se groupèrent, les chefs se réunirent autour du délégué royal, et la revue commença.

Quoique revêtu du titre et des fonctions de colonel, Quintus Icilius, dont le nom véritable était Guichard, et qui descendait d'une famille de réfugiés français chassés de leur pays par l'édit de Nantes, Quintus Icilius, disait-on, n'était au service que depuis peu de temps

Frédéric, voyageant en Hollande, l'avait rencontré à l'université de Leyde, à laquelle il était attaché en qualité de professeur.

Frappé de la netteté de son enseignement, de la forme précise de ses interrogations, dans les leçons ou les examens, il l'avait fait causer, suivant son habitude, et le trouvant profondément versé dans les questions de guerre et de politique du temps de César, il lui avait de plein sau proposé d'échanger sa chaire contre un régiment.

L'offre ne manqua pas sans doute d'étonner le professeur, mais il eut le talent de n'en rien laisser voir, et, sans hésitation, sans fausse modestie, en homme qui a le sentiment de sa valeur, il accepta.

Le roi, qui aimait les gens de décision et les choses qui se faisaient carrément, lui déclara qu'il l'attachait sur l'heure à son service spécial. Puis, lui adressant à brûle-pourpoint une question en apparence fort étrangère à cet arrangement,

— Colonel, lui demanda-t-il, de tous ses lieutenans, lequel César préférait-il pour ses talens et pour son zèle?

— Quintus Icilius, sire, répondit l'ex-professeur avec la même soudaineté.

— Eh bien ! à compter de ce jour, reprit le roi, vous ne porterez plus d'autre nom que celui de cet aide de camp modèle.

Et voilà comment le professeur Guichard devint le colonel Quintus Icilius, nom sous lequel il resta désigné à la cour et à la ville jusqu'à la fin de ses jours.

A l'époque où commence notre récit, Quintus Icilius n'avait pas eu le temps d'acquérir, par la pratique, les qualités et l'expérience qui constituent le véritable homme de guerre. Mais Frédéric, qui donna tant de fois, dans sa longue carrière, des preuves de la sûreté de son jugement et de la sagacité de son coup d'œil, Frédéric avait rencontré juste. Il y avait dans son nouvel aide de camp l'étoffe d'un soldat distingué, et ses études favorites lui rendaient facile celle de la théorie, qui, d'ailleurs, s'apprenait vite sous un tel maître.

Il n'y avait donc rien d'étonnant dans le choix que le roi avait fait de lui pour passer l'inspection de ses régimens du Prégel.

Les officiers supérieurs qui l'accompagnaient sur les glacis de la citadelle étaient émerveillés de l'habileté inattendue avec laquelle il s'acquittait d'un rôle si nouveau pour lui.

En apprenant son arrivée, tous ces vieux chefs, dressés à la discipline par le terrible Frédéric-

Guillaume, et dont plusieurs venaient de suivre le jeune roi en Silésie, n'avaient pas épargné les quolibets et les critiques au singulier aide de camp de Sa Majesté.

Mais quand il se montra sur le terrain, les avis changèrent tout à coup, et les frondeurs, confondus, ne savaient ce qu'ils devaient le plus admirer, d'un roi qui improvisait de tels officiers ou d'un professeur d'université qui avait si bien appris leur métier sur les bancs de l'école.

En effet, les qualités que Frédéric avait remarquées en lui dans ses fonctions de professeur, il les déployait en toutes choses; ses commandemens étaient brefs et clairs, ses observations judicieuses; rien n'échappait à son regard investigateur et perspicace.

En passant devant un régiment de hussards, d'une tenue tout à fait irréprochable, son œil alla chercher au milieu des rangs un officier qui, à la première vue, n'était pas moins correct que ses collègues.

Quoique lancé au galop, Quintus Icilius arrêta net son cheval, l'état-major l'imita, et il fit signe à l'officier d'approcher.

Celui-ci sortit des rangs.

C'était un jeune homme aux traits hardis, à la prunelle vive, aux allures guerrières, de taille moyenne, portant supérieurement l'uniforme. On remarquait seulement sur ses traits

une légère pâleur, qui ne devait pas lui être ordinaire.

— Votre nom, lieutenant? lui demanda l'inspecteur.

— Hermann de Schell, colonel.

— Votre âge?

— Vingt-sept ans.

— Combien de service?

— Neuf ans.

— Neuf ans! Et vous ne savez pas encore rendre à vos supérieurs les honneurs auxquels ils ont droit?

Le jeune officier ainsi interpellé ne répondit pas, mais il sembla pâlir davantage, et ses yeux se baissèrent, pour éviter le regard froid et pénétrant du colonel.

— Vous ferez quinze jours d'arrêt, prononça celui-ci. Allez...

Le lieutenant s'inclina et fit volte-face pour regagner son rang. De pâle, il était devenu pourpre.

Mais le colonel, le rappelant aussitôt, l'obligea à se retourner vers lui.

— Qu'est-ce? reprit-il. Depuis quand quitte-t-on ses chefs sans les saluer? Haut le sabre, monsieur le lieutenant; haut le sabre, entendez-vous?

Le lieutenant plaça son cheval devant Quintus Icilius; on le vit faire un effort pour élever la main dont il tenait son sabre nu, et qui s'ap-

puyait sur sa cuisse, mais vainement ; son bras refusa d'obéir à sa volonté et de ployer. Il pâlit de nouveau ; un spasme sillonna son visage énergique; il laissa échapper un cri, et, vaincu par une douleur cachée, il abandonna son arme, qui tomba sur le sol.

Quintus fronça le sourcil, et, ne voyant pas de raison à cet incident, il allait redoubler de sévérité.

Heureusement, le colonel d'Hermann de Schell était près de lui en ce moment; c'était un Italien nommé Pisani, — car les Prussiens étaient ce qu'on trouvait le moins dans les hautes régions de l'administration et de l'armée de Frédéric II.

Il se hâta d'intervenir.

— Monsieur, dit-il avec une intention légèrement sarcastique, il faut excuser cet officier; il est plus malheureux que coupable....

— Mon colonel !... interrompit le lieutenant, en proie à une agitation qu'il ne pouvait plus dominer.

— J'en suis fâché pour vous, mon cher, riposta le colonel sans le laisser achever, vous avez voulu assister à cette revue, malgré mes remontrances. J'avais promis de me taire, c'est vrai, mais c'était à la condition que vous ne vous trahiriez pas vous-même.

Ce débat tenait l'état-major immobile et attentif. Le front de l'inspecteur était loin de se

dérider, et comme il allait toujours droit au vrai,

— Qu'est-ce à dire? demanda-t-il.

— M. de Schell, répondit le colonel, a eu le désagrément de recevoir hier deux coups d'épée dans un duel, l'un à la cuisse, l'autre au bras, et cette dernière blessure empêche l'articulation de fonctionner. Voilà ce qui explique cet apparent oubli de ses devoirs.

Le front de Quintus se détendit un peu.

— Un duel... un duel... N'est-ce que cela?... Allons, au lieu de quinze jours d'arrêt, le lieutenant ira un mois à la salle d'armes, quand il sera en état de tenir un fleuret.

— Oh! fit le colonel de ce ton moqueur qui trahissait une secrète rancune, M. de Schell est la meilleure lame du régiment.

— Et il s'est laissé toucher deux fois?

— Hélas! oui, et dussé-je en mourir de confusion, pour l'honneur des officiers que je commande, je suis forcé d'ajouter que la meilleure lame de mon régiment a été touchée deux fois... par un enfant.

— Un enfant!

Quintus Icilius promena son regard sur tous les officiers qui l'entouraient, et remarqua qu'en dépit du respect inspiré par le caractère dont il était revêtu, ils avaient peine à dissimuler un sourire.

— Ah çà! de qui se moque-t-on, ici? s'écria-t-il avec un commencement de colère. Lieute-

nant, parlez, je le veux... Vous avez été blessé par un enfant?

— Par un étudiant, mon colonel... Et, ajouta-t-il d'un ton qui témoignait de la blessure faite à son amour-propre plus encore qu'à sa personne, ce n'est pas ma faute, je vous jure, et je ne le ménageais pas. Si j'avais pu lui donner une leçon!...

— C'est vous qui l'avez reçue, à ce qu'il paraît, interrompit Quintus. Un étudiant! ah! ah!... Il y a donc du bon dans ces universités!

L'ancien professeur reparaissait à la surface, et oubliait évidemment l'uniforme du colonel. Mais bientôt, se ravisant,

— N'importe! cela n'est pas d'un bon exemple!... Je ne vous demande pas la cause de ce duel... c'est un secret d'honneur peut-être; vous pourriez manquer à votre supérieur en refusant de le lui dire... Mais ces querelles entre la garnison et l'Université ne doivent pas être encouragées; elles sont dangereuses; la Prusse a besoin de tous ses enfans!...

— Colonel...

— Retirez-vous, ordonna-t-il, sans vouloir en entendre davantage.

Et se retournant vers le gouverneur de la place :

— Général, a-t-on puni cet étudiant?

Ce général, un peu humilié d'être inspecté par un colonel, même quand celui-ci portait le

titre d'aide de camp du roi, était M. Lamotte-Fouqué, — encore un Français d'origine, — un officier habile et brave, mais de formes sévères et rudes.

— Les usages, répondit-il, ne punissent pas le duel ; mais le jeune homme dont il s'agit a osé se montrer dans la ville à la suite de cette rencontre, traînant une longue rapière et portant des gants d'escrime. Cette démonstration a causé du tumulte ; j'ai porté plainte à l'Université, le coupable est aux arrêts.

— C'est bien, messieurs; continuons la revue.

La matinée n'amena aucun autre événement.

De retour au château, l'aide de camp du roi y trouva rassemblées les autorités civiles, qui se croyaient obligées de rendre leurs devoirs au représentant du souverain.

Suivant l'immémorial et inévitable usage, les chefs des diverses administrations se disputaient l'honneur de lui adresser une harangue.

Cette formalité, du reste, ne déplaisait point au nouveau colonel.

Appelant à son aide ses souvenirs de l'Université, il éprouvait une certaine satisfaction à leur répondre et à faire montre de son érudition et de sa facilité réellement extraordinaires. Il y avait dans cet homme bizarre du soudard et du pédant.

Mais il commençait à peine à parler qu'il y eut un léger mouvement dans l'assistance. Un offi-

cier entra sans façon dans la salle, se fit jour à travers les robes des magistrats, et vint remettre un pli cacheté à l'orateur. Cet interrupteur était le capitaine que le colonel avait amené avec lui.

— Ne pouviez-vous attendre, Favra? dit-il avec humeur, à ce messager malencontreux. Ne voyez-vous pas que je suis occupé? Ah! vous êtes bien nommé le capitaine Tempête!... Venir ainsi vous jeter à la traverse, quand j'ai l'honneur de haranguer messieurs les régisseurs de l'ambre jaune.

Où en étais-je?... L'ambre jaune ou succin, que les Grecs appelaient électron...

Mais il semblait que cette superbe dissertation ne dût pas être terminée; l'officier que Quintus désignait sous le sobriquet du capitaine Tempête l'interrompit pour la seconde fois.

— Pardon, colonel, lui dit-il, mais cette missive m'a été confiée par un petit bonhomme qui a insisté de la façon la plus pressante pour qu'elle vous fût remise, et pour que vous en prissiez connaissance sur-le-champ.

— Sur-le-champ!... sur-le-champ!...

— Ma foi! cette demande était faite de telle sorte que je n'ai pu y résister et que j'ai promis.

— Allons, dit Quintus, qui connaissait son capitaine et qui sentait bien qu'il n'aurait de trêve qu'après lui avoir donné satisfaction, c'est bien... Messieurs, un message pressé; je re-

prendrai tout à l'heure mon discours ; vous permettez ?

Et il rompit l'enveloppe, d'où il tira une lettre ainsi conçue :

« Colonel,

« Jules César, — le grand Jules César, — dans les Gaules, rendait justice à tout le monde, à la toge comme à l'épée, à la brayette comme à la cuirasse. Ses lieutenans imitaient scrupuleusement son exemple.

» Le nom que vous portez m'est donc une garantie que vous ne laisserez pas peser sur moi la honte d'une punition que je n'ai pas méritée, et que vous lèverez les arrêts que je subis, pour prix d'un combat loyal, dans lequel je tiens à honneur d'avoir été le champion d'une femme.

» Signé : FRÉDÉRIC DE TRENCK,

« étudiant de l'Université de Kœnigsberg. »

Quintus Icilius retourna la lettre dans tous les sens.

— Trenck ?... Trenck ?... s'écria-t-il, de façon à être entendu des assistans les plus rapprochés,—serait-ce lui qui a osé se mesurer avec un officier de hussards ?... Ce style audacieux !... C'est inimaginable. Quel diable de sang coule donc dans les veines de ce bambin ?...

Un vieillard de l'aspect le plus noble et le plus vénérable sortit aussitôt d'un groupe, et

s'avançant vers l'aide de camp, auquel il adressa un vrai salut de gentilhomme,

— Le mien, colonel, dit-il.

L'ancien professeur crut sans doute apercevoir le sage Nestor, et d'un ton rempli de déférence,

—Qui ai-je l'honneur de saluer? demanda-t-il.

— Le comte de Derschau, président du conseil supérieur de Kœnigsberg; répondit le vieillard en s'inclinant de nouveau.

— Vous êtes allié à ce jeune Trenck?

— Je suis le grand-père maternel de ce bambin, dit le comte, insistant sur le mot.

— Mais enfin, quel est son âge?

— Il n'a pas encore dix-neuf ans.

— Et il se bat pour une femme! Et il écrit de cette encre!... En vérité, je serais curieux de le connaître?

— Qu'à cela ne tienne, colonel, dit le vieillard; levez ses arrêts, et je me ferai un véritable plaisir de vous présenter ce héros imberbe, qui ne craint pas de tenir tête aux plus braves officiers du roi.

Comme Quintus hésitait, le capitaine Favra, qui prenait un singulier plaisir à cette scène, se rapprocha de lui et lui souffla :

— Acceptez donc, colonel. Diable m'emporte! si ce garnement-là ressemble à celui qui m'a remis sa lettre il vous fera passer un bon quart d'heure.

— Eh! c'est que c'est impossible, murmura le colonel en se consultant. Ce jeune homme a été mis en pénitence sur la demande du gouverneur; l'intérêt du service exige le maintien de la décision .. N'insistez pas, je vous prie, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au comte; il y a force majeure.

Le comte regagna sa place, le capitaine Tempête réfréna par un effort un gros juron, tout prêt à forcer la consigne, et Quintus Icilius, se tournant vers la députation des régisseurs de l'ambre :

— Nous disions donc... l'ambre jaune ou succin, que les Grecs nommaient electron...

Mais laissons le colonel se livrer à sa faconde et se dédommager dans ce savant discours de la brièveté de ses interpellations militaires, pour nous transporter dans la grande salle de l'oratoire de l'Université, où, le lendemain de l'inspection des troupes, se tenait une séance solennelle d'un genre tout opposé, quoiqu'il s'agit encore d'une inspection.

Quintus Icilius, qui devait partir le soir même pour la Poméranie, où l'appelait l'itinéraire fixé par le roi, avait été prié par le directeur de l'Université de Kœnigsberg, de présider cette séance.

Or, cette invitation chatouillait trop agréablement son faible pour qu'il y résistât, car il s'agissait de l'examen d'un certain nombre d'étu-

dians, choisis parmi les plus instruits, auxquels le colonel lui-même était prié de poser des questions.

Depuis son entrée au service, il ne s'était pas trouvé à pareille fête; on juge s'il y prit plaisir et quels trésors d'érudition il y déploya.

L'Université était digne de sa réputation ; la séance fut brillante. Toutes les branches de l'intelligence humaine, histoire, philosophie, mathématiques, physique, astronomie, y furent passées en revue.

Quintus Icilius nageait en plein Olympe, mais toutes choses ont un terme; cette coupe touchait à sa fin, lorsque les porte-masses de l'Université, solennels et lourds comme au beau temps des chevaliers Teutons, introduisirent un nouveau sujet.

C'était un grand jeune homme, de bonne mine et de belle humeur, mais encore imberbe. Quoique rien dans ses allures ou dans sa physionomie n'indiquât une préoccupation quelconque, ces huissiers de la science semblaient veiller sur lui, comme sur un trésor ou sur un prisonnier.

Ils le conduisirent à la chaire destinée aux exercices et aux démonstrations, et le directeur engagea l'aide de camp du roi à l'interroger.

— Et sur quel objet le questionnerai-je ? dit-il à l'oreille du directeur.

— Sur celui qu'il vous plaira, colonel, fut-il répondu,

Quintus crut avoir mal compris; il renouvela sa demande.

— Dois-je lui parler droit, physique, philosophie?

— A votre gré, colonel, répliqua de nouveau son interlocuteur.

— Et dans quelle langue l'interrogerai-je? reprit Quintus.

— En allemand, en français, en latin, en grec, en italien, à votre choix.

— Hum! fit l'ancien professeur, voilà qui me paraît bien beau!

Mais le chef de l'Université ne broncha pas, et Quintus, que la grande jeunesse du candidat rendait incrédule, entrevit sur ses traits l'ombre d'un sourire.

Toutefois, et par courtoisie, il ne voulut pas abuser de ce qu'il regardait comme une illusion, et il fit à l'élève quelques questions générales, aisées à résoudre.

Mais, en voyant se refléter sur ses traits le sourire de son chef, mêlé d'une pointe de dédain, il se piqua au jeu. Ses questions devinrent plus difficiles, plus abstraites, plus élevées. Il chercha à l'embarrasser, mais il perdit sa peine. Des professeurs se joignirent à lui, pressèrent l'écolier, lui posèrent des problèmes arides et obscurs; il répondit à tout, se joua des

difficultés et sortit vainqueur de l'épreuve.

Quintus, convaincu de sa supériorité dans les sciences positives, voulut le sonder, pour en avoir le cœur net, sur un autre terrain. Il lui adressa à brûle-pourpoint cette question :

— Lequel est préférable, pour le bonheur des peuples, d'un souverain protecteur des sciences, des arts et des lettres, ou d'un monarque guerrier, qui agrandit ses Etats en se couvrant de gloire?

Le jeune homme se recueillit à peine quelques secondes, et dans un discours en trois points, répondit de manière à provoquer à plusieurs reprises les applaudissemens. Puis, par une allusion ingénieuse au monarque régnant, il prouva qu'on pouvait allier l'amour de la gloire à l'amour des lettres.

Quintus cédait à l'enchantement général, mais sa surprise redoubla lorsque, dans une péroraison chaleureuse, l'écolier, par un retour apparent sur ses prémisses, ajouta que toutes ces qualités devenaient stériles et vaines chez un souverain qui méconnaissait les lois de la justice, et qui ne savait pas respecter la liberté de ses sujets, même les plus humbles et les plus petits.

Cette fois, ce fut Quintus Icilius lui-même qui se prit à sourire :

— Eh! pardieu! s'écria-t-il en levant la séance, ou je n'entends plus rien à la logique,

ou ce rhétoricien est ce petit Trenck, qui gémit sous les verrous de l'Université!

— Lui-même, dit le comte de Derschau, qui s'était rapproché de l'inspecteur.

En même temps il lui montrait le jeune héros du jour reconduit en prison par les porte-masse.

— Et vous voyez, ajouta-t-il, que la tribune aux harangues est toujours voisine des gémonies.

— Sur ma foi, repartit Quintus entraîné par son enthousiasme, il ne sera pas dit qu'un garçon qui connaît tant de choses ne connaîtra pas le prix d'un triomphe savouré en liberté! Général, fit-il en se tournant vers le gouverneur de la garnison, qui avait également assisté à la séance, je vous demande sa grâce au nom du roi.

Le comte de Derschau rayonnait. Le succès de son petit-fils l'avait rajeuni de vingt ans. Mais le général Lamotte Fouqué était loin de partager cette humeur.

Il avait sur le cœur les deux coups d'épée donnés par cet enfant à l'un de ses officiers, et ses rodomontades par la ville pour narguer la garnison. Ajoutons qu'à cette impression défavorable se mêlait une rancune toute personnelle. Le général avait eu autrefois une affaire avec le père de Frédéric et avait été blessé par lui.

— Si c'est au nom du roi, répondit-il pourtant d'assez mauvaise grâce, il ne m'est pas permis de refuser.

— Merci, général, dit le comte de Derschau, saisissant ces mots au vol. Et si vous voulez bien, colonel, ainsi que ces messieurs, poursuivit-il, me faire l'honneur d'accepter chez moi le vin de l'étrier, mon petit-fils vous présentera lui-même ses remerciemens.

— Allons, soit, répondit l'aide de camp du roi; à tantôt, messieurs.

A son exemple, le général et les hauts fonctionnaires auxquels s'adressait l'invitation l'acceptèrent.

Quintus, en se retirant accompagné du capitaine Favra, qui gardait le silence contre son ordinaire, lui dit chemin faisant :

— Eh bien ! que pensez-vous de tout ceci, capitaine Tempête?

— De quoi, mon colonel?

— De cette séance mémorable?

— Que voulez-vous que j'en pense, colonel?

— Je ne vous demande pas ce que je veux que vous en pensiez, mais ce que vous en pensez?

— Franchement, je n'en pense rien... Je n'ai fait qu'un somme.

— Quoi! s'écria Quintus d'un ton indigné, vous n'avez pas entendu le discours de cet enfant extraordinaire?

— Quel discours ? quel enfant ? fit le capitaine en écarquillant les yeux.

— Parfait ! dit Quintus ironiquement ; si c'est ainsi que vous traitez vos protégés !

—Mes protégés ? fit le pauvre capitaine ahuri. Qu'est-ce à dire, colonel ? Que je sois pendu, si j'y comprends quelque chose !

— C'est-à-dire que cet enfant, ce prodige, est le jeune Frédéric de Trenck dont vous m'avez présenté la supplique hier.

— Ah ! bah !

— Et vous allez vous assurer que le général gouverneur, qui n'y paraissait pas très enclin, l'a fait mettre en liberté.

— Ah ! pour cela, de grand cœur, et tout de suite. Quoiqu'en conscience je devrais bien lui en vouloir de m'avoir condamné à l'entendre... mais j'ai dormi... et je suis sans rancune.

II

Le renard d'or

Le capitaine Favra, enchanté de la mission dont son colonel le chargeait pour ce jeune homme, auquel il s'intéressait sans savoir pourquoi, ne perdit pas une minute.

Mais il commença par s'égarer dans les dé-

tours des vieux bâtimens de l'Université, et songea, lorsqu'il se vit enfoncé dans ce labyrinthe désert et inextricable, qu'il aurait dû s'informer d'abord du chemin de la prison. Le capitaine Tempête avait l'habitude de ne réfléchir que quand le mal était fait.

C'était jour de fête et de gala ; aussi la solitude était complète quand il fit cette remarque. Heureusement, il finit par aviser, dans une grande cour silencieuse et noire, un petit jeune homme qu'à la simple inspection de son costume il reconnut pour un étudiant.

En effet, alors comme aujourd'hui, et plus encore qu'aujourd'hui, les élèves des écoles, se séparant par amour-propre du reste de la population, affectaient dans leur mise une excentricité qui empêchait qu'on ne les confondît avec les bourgeois, qu'ils appelaient dans leur jargon moqueur les *Philistins*.

On sait que dans les universités d'Allemagne —où se sont maintenus beaucoup de ces usages, —les étudians, vulgairement nommés *burschen*, formaient des associations dont les divers grades ne se franchissaient qu'après des épreuves multipliées et sérieuses.

Tout étudiant appartenant à ces sociétés commençait par être *renard*, pour passer successivement par les degrés de *renard-brûlé*, de *vieille-maison*, de *maison-moussue*. Le plus petit nombre atteignait aux premiers titres de la hiérar-

chie et faisait partie, sous le nom de *senior*, de la *Convention suprême*, chargée de veiller à l'exécution du *Comment*, c'est-à-dire du code général d'après lequel se réglaient les affaires des élèves entre eux ou avec les bourgeois.

Il se trouvait toutefois des étudians qui refusaient de s'affilier à ces associations, et que leurs camarades désignaient alors sous le nom de *pinsons*.

Nous ne saurions dire, à première vue, si le jeune homme aperçu par le capitaine Favra était un *renard* ou un *pinson*, mais à en juger par son costume, qui, tout spécial qu'il était, ne se distinguait pas par l'exagération des grandes bottes éperonnées et des feutres à plumets extravagans des membres des sociétés, il était à croire qu'il appartenait à la seconde catégorie.

C'était un enfant mince, de moyenne taille, d'apparence nerveuse, et ne paraissant pas avoir plus de seize à dix-sept ans.

Quand le capitaine s'approcha de lui, il était arrêté devant l'aile la plus sinistre des vieux bâtimens, l'œil fixé obstinément sur une étroite fenêtre garnie de grilles, dont l'aspect semblait lui causer une impression pénible.

— Eh ! de par tous les diables, s'écria le capitaine en le distinguant mieux, c'est mon petit bonhomme d'hier, celui qui m'a remis la lettre du prisonnier, et qui m'a si bien pris par les sentimens !

— C'est vrai, mon officier, dit le jeune garçon, reconnaissant à son tour le capitaine. C'est moi-même. Or, puisque vous voici, permettez-moi de vous rappeler votre bon accueil d'hier, et la promesse....

— Ah ! la promesse de parler pour votre camarade ?...

— Vous m'aviez fait espérer ?...

— Sur ma foi ! j'ai fait ce que j'ai pu, et s'il n'avait tenu qu'à moi... Mais mon colonel est à cheval sur la discipline; il n'a pas voulu rompre en visière au gouverneur... un particulier qui ne me revient qu'à demi, quoiqu'on le dise habile et brave.

— Ainsi, interrompit l'écolier avec un soupir, il n'y a pas eu moyen ?...

— Si fait ! morbleu !

— Quoi ! Frédéric ?...

— Frédéric est libre, du moins il devrait l'être.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria l'écolier en battant des mains.

— Oui, à la suite de la thèse triomphante qu'il a, dit-on, passée tantôt devant toutes ces vieilles têtes de l'Université, mon colonel a obtenu sa grâce.

— Comment se fait-il alors, reprit l'écolier non sans inquiétude, qu'il ne soit pas encore sorti ?

— En êtes-vous bien sûr ?

— Je n'ai pas quitté cette place depuis qu'on l'a ramené en prison. Ses gardiens ne m'ont pas même permis de lui adresser un mot, comme s'il se fût agi d'un criminel d'Etat.

— Le fait est que ce gouverneur... Enfin, suffit! mon opinion est formée sur son compte. Mais vous, mon camarade, pour porter un si grand intérêt au prisonnier, vous êtes donc son frère?

— Non, capitaine.

— Son parent, alors?

— Pas le moins du monde.

— Que diable!...

— Je suis son ami. Tout est commun entre nous, la joie et la peine...

— Bon, j'y suis ; comme Nisus et Euryale, deux étudians de l'Université de Rome... du temps de Virgile... Diantre ! c'est que dans les armées de S. M. Frédéric II on connaît ses classiques.

— Mais enfin, s'il a sa grâce, pourquoi le retient-on ?

— C'est ce que je suis aussi curieux que vous de savoir. Pardieu ! montrez-la moi un peu cette prison ?

— La voici devant vous.

— C'est bien, attendez; et si dans cinq minutes il n'est pas libre, je ne veux plus qu'on m'appelle le capitaine Tempête !

Sur ce, le capitaine franchit une voûte noire

que lui avait désignée l'écolier, et parvenu à la salle où se tenaient les porte-masses, il leur déclina l'objet de sa mission.

Les cerbères répondirent qu'ils n'avaient reçu aucun ordre, et que sur sa simple parole, ils ne pouvaient se dessaisir de leur prisonnier.

Favra n'était pas endurant; c'était là son défaut. Il entra dans une superbe colère, jura, menaça, et nous ne saurions dire à quelles extrémités il allait en venir contre les fonctionnaires récalcitrans, si, au moment de recourir à l'argument de son sabre, dont il saisissait déjà la poignée, un bruit formidable n'eût retenti dans la cour.

Un flot d'étudians se dirigeait vers la prison, formant escorte à un officier qui portait un papier à la main. Ils envahissaient la cour par toutes les issues, en poussant des hurrahs aussi bruyans que joyeux.

Aussitôt les portes s'ouvrirent avec fracas; une véritable avalanche humaine s'engouffra dans la prison, et refoula le capitaine dans un coin, d'où il ne pouvait bouger ni se faire entendre.

Mais à quoi bon? Ce qu'il prétendait obtenir par la force, les nouveaux venus l'obtenaient en vertu d'un ordre signé du gouverneur.

Les porte-masses, tirés de peine par ce billet, élargissaient le détenu. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, celui-ci, deux fois triom-

phateur en un jour, se voyait saisi par la foule, hissé sur les épaules de trois ou quatre grands gaillards taillés en Hercules, — et le torrent s'écoulait en criant à tue-tête par la ville :

— Vive le renard d'or!

Il est bon de savoir que l'étudiant, ou le bursch, qui, arrivé au terme de ses études, subissait avec éclat ses dernières thèses, de simple renard qu'il était, était proclamé *renard d'or*.

Frédéric de Trenck venait de conquérir ses droits à ce titre, droits rehaussés par le prestige de son duel, qui avait exalté toutes les têtes de l'Université. Il était en ce moment le héros de Kœnigsberg.

Favra le vit emporter par ses camarades endiablés, sans qu'il fût possible de lui dire la part que le colonel Quintus avait eue à sa délivrance.

Mais la tempête était son élément, le spectacle de cet ouragan lui offrit une agréable compensation. Un peu plus, il eût grossi les rangs et crié comme les autres : Vive le renard d'or!

Rendu à la liberté de ses mouvemens, à mesure que la cohue s'éloignait de la prison, il se rapprocha d'une fenêtre donnant sur la place de l'Université, et vit le cortége en faire triomphalement le tour, aux applaudissemens de la foule des citoyens attirés par ce tumulte, et qui n'accueillaient pas si bien toutes les démonstrations auxquelles cette jeunesse se livrait parfois.

Puis, tout à coup, l'objet de cette ovation,

qui, tout fier qu'il s'en montrât, paraissait peu à l'aise sur les épaules de ses cariatides, jeta un cri et fit un signe joyeux en apercevant au milieu des groupes le jeune étudiant protégé de Favra.

Il prit son élan, et sauta, sans plus de façon, à terre, embrassa cordialement son ami, et s'enfuit suivi par les hurrahs de la multitude.

Ce dénouement terminait la mission du capitaine, auquel il ne restait plus qu'à rejoindre son chef, pour lui rendre compte de ce qui s'était passé.

Quant à Frédéric, après avoir mis en défaut l'enthousiasme intempestif de ses camarades de l'Université, il se sentit un besoin immodéré d'apaiser le feu dévorant que trois jours de prison et d'abstinence, non moins qu'un quart d'heure d'ovation, avaient allumé dans sa gorge.

Il voulut entraîner Léo dans sa taverne favorite, où il n'était pas fâché de rentrer avec l'auréole du martyr et la palme du triomphateur.

Un tel désir était trop légitime, pour que Léo y fît une longue opposition. Il céda, et les deux amis se dirigèrent, bras dessus bras dessous, vers le *Commerce de Renard*, dont Frédéric était le principal et tout puissant habitué.

Au moment d'en franchir le seuil, Frédéric se sentit arrêté par une main assez brusque.

Il se retournait en fronçant déjà le sourcil, lorsqu'il aperçut une grosse servante, qui, d'un

air mystérieux, lui glissa un petit papier plié, et s'esquiva sans attendre la réponse ni réclamer le prix de sa commission.

— Qu'est-ce donc? dit Léo, qui n'avait pas perdu un détail de ce rapide incident.

— Sur ma foi, repartit Frédéric, en tournant le papier entre ses doigts, avec autant de surprise que de curiosité, je n'en sais rien!

— L'aventure est bizarre!...

— Si nous étions à Venise, et si cette grosse fille qui fuit là-bas avait l'âge et l'aspect vénérable d'une duègne, je croirais en effet que c'est une aventure... Mais ici... à Kœnigsberg!...

— L'énigme est bien facile à déchiffrer, dit Léo, dont l'œil ne quittait pas le billet.

— C'est juste! fit Trenck.

Il l'ouvrit vivement et courut d'abord au bas de la page.

Mais cette page, d'une écriture fine et menue, légèrement tremblée, ne portait aucun nom.

— Pas de signature! s'écria-t-il.

— C'est singulier!

— Oui, vraiment!... cela m'intrigue.

— Eh bien! lis au moins ce qu'on t'écrit.

— J'y songeais. Mais l'endroit est peu propice pour approfondir un mystère.

— Que n'entrons-nous alors?

La chose leur fut d'autant plus facile, qu'en ce moment, peu de renards étaient au terrier, par la raison qu'à la suite de la délivrance de

Frédéric, ils s'étaient répandus par la ville en chantant leur victoire de façon à faire fuir les femmes et à effrayer les bourgeois.

Il ne se trouva donc guère, pour accueillir le nouveau renard d'or, que le maître de l'établissement, flanqué de ses garçons.

Frédéric se débarrassa bien vite de leurs témoignages exagérés et intéressés de satisfaction.

S'étant fait servir un broc de bière et deux gobelets, il s'isola avec Léo dans un coin, où il se hâta de procéder à la lecture de l'intéressant message.

En voici à peu près le texte :

« Une personne qui depuis trois jours a pris le plus vif intérêt aux dangers courus par M. le baron de Trenck, et qui ne se console pas d'en avoir été la cause involontaire, ne saurait être tranquillisée que quand elle aura recueilli de sa bouche l'assurance qu'il est libre et qu'il ne conserve contre elle aucun ombrage.

» Quoiqu'un sentiment de pure reconnaissance n'ait rien de blâmable, on ne signe pas; il est plus doux de penser qu'on sera devinée. »

Léo avait écouté cette lecture avec une attention sérieuse; il se taisait encore après l'avoir entendue.

Frédéric, au contraire, l'avait accentuée par intentions ironiques, sans rien montrer de l'importance ni de l'émotion que provoque d'ordinaire à cet âge un premier billet doux.

Etait-ce fatuité ? était-ce indifférence ?

Quelque étonnante que la chose paraisse au premier abord, la seconde hypothèse n'était pas invraisemblable. Frédéric était fils d'un général qui lui avait donné une éducation toute virile, et l'ardeur que lui-même mettait à l'étude ne lui avait pas laissé un instant pour égarer son imagination vers des horizons étrangers à ses travaux.

Le général de Trenck appartenait à une école qui comptait alors de nombreux partisans dans cette rigide cour de Prusse, et pour laquelle la femme n'occupait dans la société qu'une place très inférieure. En dehors de ses devoirs d'épouse, elle n'avait, suivant ces Catons, aucun rôle à y remplir ; elle n'existait pas.

On comprend donc que, livré à un enseignement qui embrassait toutes les parties essentielles et multiples de la science humaine, Frédéric n'avait guère trouvé jusque-là de loisirs pour contrôler les idées paternelles. Ce n'est pas à dire que sa nature fût étrangère aux sentimens tendres et affectueux, — seulement, son heure n'était pas venue.

Qu'on ajoute maintenant à ces préceptes paternels les détestables théories dont ses condisciples de l'Université faisaient parade en toute occasion à l'endroit du beau sexe, que leur scepticisme inexpérimenté traitait d'autant plus lestement qu'il le connaissait moins, et l'on ne

sera pas surpris de voir notre héros recevoir si cavalièrement le billet de son inconnue.

Quant à Léo, malgré son extrême jeunesse, il semblait avoir, à cet égard, devancé l'expérience par la réflexion. A ses yeux, la femme était un être complexe, qui avait droit tout autant à l'estime qu'à la critique des hommes. Mais s'il n'avait jamais une parole pour exalter ses mérites, on n'entendait jamais, non plus, sortir de sa bouche un seul mot pour déverser le blâme sur ses faiblesses.

Du reste, par suite de la direction imprimée à leur manière de voir, la controverse, sur ce sujet, était fort rare entre les deux amis.

— Je crois, comme la personne qui a tracé ce billet, dit Léo, que la signature eût été inutile.

— Certes, fit son camarade, toujours railleur, on ne peut pas appeler cela une lettre anonyme; le non est écrit à chaque ligne!...

— Et que comptes-tu faire? demanda son ami.

— Sur ma foi, je n'en sais rien. Que ferais-tu en pareil cas, toi?...

— Oh! moi... dit Léo en rougissant légèrement, c'est une autre affaire ; je ne suis pas en cause.

— Eh bien! mets-toi à ma place, mon sage ami, et donne-moi un bon conseil.

Quoique tout ceci eût été prononcé sur le ton de la plaisanterie, Léo n'avait souri que du

bout des lèvres. Après une minute de réflexion,

— Aimes-tu cette jeune fille ? demanda-t-il.

— Parbleu ! voilà une question à laquelle je n'ai jamais songé.

— Enfin, l'aimes-tu ?

—Ma foi, elle est vraiment jolie.

— Je te demande si tu en es amoureux ?

— Amoureux !... amoureux !... Comme tu y vas ! Est-ce que je sais, moi?

— Cependant, tu t'es battu pour elle ?

— Pour elle ?... non pas !

— Comment?

— Pour mon excellent professeur Christiani, qu'on avait offensé dans sa personne, à la bonne heure !

— A merveille ! Mais alors, tu ne mets pas en doute l'attachement de ce digne homme pour Mlle de Rœdern?

— Pas plus que toi, je pense !

— La chose est, en effet, de notoriété publique.

— Ah ! ça, où veux-tu en venir?

— A rien... tu n'as pas besoin de conseil.

— Voyons, tâche d'être clair.

— Il me semble que je le suis assez ! Si tu châtie si bravement ceux qui offensent le professeur Christiani, de quelle façon penses-tu qu'il faille traiter ceux qui le trahissent?

Frédéric resta muet devant cette argumentation. Mais reprenant bientôt sa belle humeur,

— Admirablement raisonné, cher pinson!... Je m'incline, et je félicite l'Université de Kœnigsberg de posséder un logicien aussi distingué... Minerve est avec toi.

Il se versa une large rasade, et élevant son gobelet,

— Mais, aussi vrai que je bois ce verre plein à la santé du professeur Christiani, mon avis est que Minerve a tort.

— Ah! par exemple, si tu peux me prouver cela!...

— Je te le prouve. A ton tour, prête-moi ton attention. Un vieillard qui fait la folie de s'éprendre d'une jeune fille, — et surtout d'une jeune fille coquette, — marche tout droit à d'amères déceptions... Il rêve le mariage, il épousera l'enfer... Est-ce donc se montrer son ami que de l'aider, par une complaisance coupable, à se jeter dans ce guépier... Au contraire, celui-là ne manifesterait-il pas sa sollicitude pour lui, qui, même en le trompant, le sauverait du péril?

Il se leva pour avaler le contenu de son verre, puis, le replaçant sur la table :

— Et je le sauverai!... d'autant plus qu'en lui rendant ce service, j'en serai agréablement récompensé, ajouta-t-il, non sans un peu de fatuité.

Léo, à bout d'objections, se leva aussi.

— Ami, dit-il, as-tu bien réfléchi?

En ce moment, la taverne se remplissait d'étudians, qui, ayant aperçu le baron, se mirent à le saluer du titre glorieux de *renard d'or!*

— Réfléchir! fit Trenck en riant, allons donc! Et pourquoi? Tu les entends! *Vox populi, vox Dei!* Le titre que j'ai conquis me trace ma conduite : Noblesse oblige! Ces voix qui m'acclament me déclareraient indigne si l'on venait à apprendre qu'une main de femme s'est tendue vers moi et que je l'ai repoussée.

— Frédéric!

— Non, non; c'est impossible!

— Ainsi, dit Léo en accompagnant ce reproche d'un regard affligé, ainsi tu fermes l'oreille à la voix de l'amitié?

Il y avait des instans — tels que celui-ci — où l'œil noir et profond de Léo nageait dans un fluide dont le magnétisme semblait irrésistible. Aussi, Frédéric, combattu entre son bon et son malin génie, évita-t-il de le rencontrer, et s'affermissant contre ce qu'il traitait de faiblesse,

— L'amitié? répliqua-t-il, j'y tiens autant que toi... mais l'amour aussi a ses droits, cher pinson... Il me réclame... Adieu.

Il prit la main de Léo et la serra, mais cette main, pour la première fois, ne répondit pas à son étreinte.

Cette protestation tacite l'ébranla plus que ne l'auraient fait les meilleurs raisonnemens. Ce-

pendant l'amour-propre eut décidément le dessus, et il se disposa à partir.

En se retournant, il aperçut la physionomie placide et honnête de son vieux serviteur Roller, qui avait traversé la foule des étudians, sans être remarqué, et qui s'avançait vers lui.

— Je vous trouve donc, enfin! s'écria-t-il.

— Que me veux-tu de si pressé? lui dit brusquement son jeune maître.

— C'est de la part de Son Excellence le comte de Derschau.

— Mon grand-père?

— Il vous demande sur l'heure.

— Sur l'heure!... fit Trenck avec une grimace.

— De grâce, monsieur le baron, ne le faites pas attendre!

— Mais encore, tu me diras peut-être?...

— Tout ce que je sais, c'est que M. le comte paraît avoir grande hâte de vous voir, car il m'a fait appeler d'un ton qui ne lui est pas habituel : — Roller, m'a-t-il dit, tu es au courant de toutes les allures de mon petit-fils; tu dois savoir où le trouver. Pars, et ne reviens pas sans lui.

J'ai essayé de répondre; Son Excellence m'a fermé la bouche d'un geste impatient. Il ne me restait qu'à obéir. Je me suis mis à votre recherche, et, Dieu soit loué, j'ai réussi.

Autant le vieux comte chérissait et gâtait son

petit-fils, autant celui-ci éprouvait pou lui de tendresse et de respect. Son nom était d'ordinaire un talisman qu'on n'avait pas besoin d'invoquer deux fois pour le faire obéir.

Cependant, en cette circonstance, l'ivresse produite par les événemens de la journée et surtout par ce billet tentateur, amena exceptionnellement une velléité d'hésitation dans sa déférence filiale. Il lui en avait déjà coûté de résister aux conseils de Léo; il éprouvait le besoin de s'étourdir sur la résolution qu'il venait de prendre, pour ne pas être forcé d'y renoncer.

— Tu vas, dit-il à Roller, retourner vers mon grand-père, et lui annoncer que la journée ne s'écoulera pas sans que j'aille lui rendre mes devoirs. A moins, reprit-il, en voyant l'anxiété envahir les traits du serviteur, que tu ne préfères attendre ici mon retour: je ferai en sorte de ne pas trop le différer.

— Excusez-moi, monsieur le baron, c'est impossible.

— Et pourquoi?

— Parce que M. le comte en me montrant la porte a ajouté: Si tu ne m'amènes pas ton maître d'ici à un quart d'heure, demain tu retournes à Breslau.

— Il est indispensable cependant que tu m'attendes, dit Frédéric avec un dépit qui fit venir les larmes aux yeux du fidèle domestique.

— Monsieur le baron, dit-il d'une voix émue, je vous en prie, obéissez...

— Mais je ne puis !

—Mon cher maître !... je vous connais ; voudrez-vous vous priver de mes services, me faire chasser, pour la petite satisfaction de ne pas vous plier sur-le-champ aux désirs de Son Excellence ?

Léo, témoin jusqu'alors muet, mais attentif, s'approcha de Trenck, et de sa voix la plus grave et la plus irrésistible ,

— Frédéric, lui dit-il, tu dois obéir et tu obéiras !

Frédéric fronça le sourcil, mais ce fut le dernier effort de son obstination chancelante. Il était vaincu.

— Allons ! dit-il à Roller, puisqu'il le faut, suis-moi.

Puis, revenant à Léo, qu'il ne voulait pas quitter ainsi avec humeur :

— Méchant pinson, fit-il en s'efforçant de sourire. tu auras donc toujours raison !... Eh bien ! oui..., j'étais fou... A bientôt.

— A bientôt, ami ! répéta le jeune étudiant, dont la poignée de main répondit cette fois chaleureusement à la sienne.

— Et pourtant, ajouta Frédéric en baissant la voix et en accompagnant ce nom d'un soupir , pourtant, Emma est bien jolie !

Comme s'il se défiait de lui-même, il sortit

rapidement, échappant aux démonstrations enthousiastes de ses camarades, qui prétendaient le retenir pour le fêter encore.

III

La chanson de Léo

Laissons Frédéric se diriger vers l'hôtel de son grand-père, et, avant de l'y suivre, expliquons au lecteur comment s'était formée la liaison vraiment extraordinaire qui existait entre le renard d'or baron de Trenck et le pinson Léo.

Nous avons dit que le grand-père de Frédéric était un général. Il avait servi glorieusement, était parvenu au grade de général-major de la cavalerie et s'était retiré à Kœnigsberg, couvert de dix-huit blessures reçues au service de l'Etat.

Son fils Frédéric était né dans cette ville, où il avait passé les premières années de l'enfance, soumis au joug d'une éducation mâle et substantielle. Un gouverneur, attaché à lui et à ses deux frères, plus jeunes, avait pour mission de développer à la fois son intelligence et ses forces physiques.

Doué d'une aptitude extraordinaire, il étudiait

simultanément toutes les branches des connaissances humaines, et suivait en même temps des cours d'escrime, de natation, de danse et de manége. Son caractère était fier et droit. Il aimait le travail, avait de l'ambition et faisait des progrès au-dessus de son âge.

Son père mourut en 1740, et sa mère alla se fixer à Breslau, capitale de la Silésie, où elle ne tarda pas à se remarier. Frédéric avait une sœur à laquelle il était fort attaché et qui, parvenue à l'âge d'entrer en ménage, fut accordée au fils du général de Waldow, et alla habiter avec lui Hammer, dans le Brandebourg.

Frédéric avait alors seize ans. On jugea le moment venu de l'envoyer à l'Université pour perfectionner ses études, et il partit pour Kœnigsberg, accompagné d'un domestique, faisant, comme lui, la route à cheval.

La perspective de voir sa ville natale lui souriait surtout parce qu'il devait retrouver là son grand-père, le comte de Derschau, président du conseil supérieur de la province, et qui, de plus, était son tuteur légal.

Notre futur étudiant quitta donc sa famille sans regrets, car depuis le mariage de sa sœur rien ne l'y attachait plus. Il était loin, en effet, d'éprouver autant d'amitié pour ses frères, et sa mère avait d'autres affections.

Il se mit gaiement en route, escomptant déjà, dans sa jeune et vive imagination, l'avenir qui

s'ouvrait plein de promesses et paré de séductions de toutes sortes.

La première partie du voyage s'effectua tranquillement, à petites journées. Notre jeune excursionniste y prenait un charme particulier, et il était trop instruit pour ne pas y trouver en même temps une occasion d'observer et d'étudier avec fruit.

Roller, le serviteur qui l'accompagnait, était un ancien militaire, attaché depuis des années à la famille et qui l'avait vu naître. Mais son affection ne franchissait pas les bornes du respect auquel il avait été façonné.

Plein de sollicitude, du reste, il avait l'œil à tout, prévenait les besoins et les désirs de Frédéric et découvrait toujours, dans cette longue pérégrination à travers des chemins où les villages étaient souvent écartés les uns des autres, d'excellentes étapes pour la nuit. Le jour, on s'arrêtait tantôt dans une ferme, tantôt sur le bord de la route.

Les provisions, dont Roller était abondamment muni, défrayaient la halte, et l'on se remettait ensuite en marche.

Une après-midi, par une chaleur assez forte, notre héros, suivi de son domestique, cheminait sans trop de hâte à travers une campagne des environs de Marienwerder, arrosée par la Vistule.

C'était une région du plus agréable aspect;

mais après s'être suffisamment complu à admirer le paysage, il commença à ressentir la double fatigue produite par l'ardeur du soleil et par l'aiguillon de la faim.

Sur la gauche, coulait un petit cours d'eau, qui se rendait à la Vistule, entre deux rangées de saules épais, dont l'ombre et la fraîcheur invitaient au repos.

Frédéric, prêt à céder à la tentation, ne cherchait plus qu'un endroit propice, lorsque les accens d'une voix claire et juvénile parvinrent confusément jusqu'à lui.

Surpris et charmé tout à la fois, il descendit avec précaution de son cheval, dont il confia la garde à Roller, et s'avança doucement vers un coude formé à cent pas du chemin par le ruisseau, sous l'abri touffu des saules de la rive et d'un bouquet d'aulnes.

A mesure qu'il approchait, la voix devenait plus distincte, et l'on ne perdait ni une parole ni une note.

La mélopée, un peu trainante, accusait beaucoup de naïveté et de mélancolie. On ne pouvait s'y méprendre, c'était une de ces chansons de la vieille Allemagne, connues sous le nom de *lieder*, et presque toujours inspirées par les superstitions particulières aux montagnes, aux forêts et aux fleuves.

Celle-ci, chantée sur le bord d'un cours d'eau, devait être tout naturellement emprun-

tée à la tradition des Ondines ou des Fées.

En voici les paroles :

I.

Sur les rians et verts rivages
Du fleuve au tortueux circuit,
Beau chevalier, quand tu voyages,
Ne passe pas, pendant la nuit.
Dans ses profondeurs argentées
Par les pâles lueurs du ciel,
Nérida, la reine des fées,
Guette tes pas d'un œil cruel.
Hélas ! hélas ! beau chevalier,
La mort veille au bout du sentier.

II.

Vois, près de l'onde qui murmure,
Cette femme aux riches habits;
En longs anneaux, sa chevelure
Se mêle à l'éclat des rubis.
D'une voix douce, elle t'appelle :
« Chevalier, viens en mon palais.
Je suis noble, puissante et belle...
A toi mon or et mes attraits. »
Hélas ! hélas ! beau chevalier,
La mort veille au bout du sentier !

III.

Si la prudence te dirige,
Pars, sans hésiter plus longtemps,
Ferme les yeux à son prestige,
Ferme l'oreille à ses accens.
L'amour que l'on t'offre est un piége
Caché sous de brillantes fleurs.
Que ton étoile te protége
Et t'épargne bien des douleurs!
Hélas! hélas! beau chevalier,
La mort veille au bout du sentier!

Au moment où ce lied finissait, Frédéric, écartant les branches de saule derrière lesquelles il s'était arrêté pour mieux entendre, aperçut un jeune homme, ou plutôt un enfant, assis sur le bord de l'eau, et se disposant à mordre dans un morceau de pain et dans une de ces excellentes pommes qui sont la ressource du pays.

En voyage, les moindres rencontres deviennent presque toujours des bonnes fortunes, et il est rare que deux étrangers, mis ainsi en face l'un de l'autre, ne èden pas à l'attraction qui les rapproche mutuellement

Quoique le costume fort simple du voyageur inconnu indiquât une condition modeste, inférieure au rang du jeune baron, celui-ci, qui n'était fier que vis-à-vis de ses égaux ou de ses supérieurs, ne songea même pas à ce détail, tant il était frappé de l'aspect du jeune chanteur, dont le visage brun était encadré de longs cheveux noirs retombant en anneaux sur les épaules. Cette figure régulière et délicate, éclairée par deux yeux intelligens accusait une quinzaine d'années.

— Bravo! bravo! s'écria tout à coup Frédéric votre lied est charmant.

L'enfant jeta un cri, et une teinte rose vint colorer imperceptiblement ses joues. Mais c'était purement de la surprise; il ne montra aucune défiance, aucune frayeur.

Parvenu tout près de lui, Frédéric fit un geste de salut courtois en désignant la mousse du bout de sa cravache :

— Il paraît, du reste, ajouta-t-il, que l'endroit est bon pour le repos et la collation?

— Comme vous voyez, répondit le petit jeune homme. Le siége est moelleux, la nappe fraîche, et l'appétit assaisonne le menu.

— Vous plaît-il de m'accorder un couvert à votre table?

— Quand je voudrais vous refuser, en aurais-je le droit? Elle est à vous tout aussi bien qu'à moi. C'est le bon Dieu qui tient l'hôtellerie.

— Et c'est sa grâce qui a pris soin de guider les convives Pour ma part, je l'en remercie humblement.

En parlant ainsi, il s'assit sur la mousse après avoir jeté près de lui son feutre et sa cravache.

— Ah! dit-il en respirant la fraicheur du ruisseau et en humant les parfums du gazon en fleurs, il fait vraiment bon ici.

— Par exemple, reprit le jeune garçon, la grâce de Dieu n'a fait que les frais du couvert, et si elle ne vient pas à notre aide, il faudra bien que vous vous contentiez de partager la maigre chère que je fais.

Il mettait déjà la main au sac, en façon de gibecière, qu'il portait en sautoir.

Frédéric le retint.

— Pardon ; qu'avez-vous là ?

— Des pommes et du pain, pas autre chose.

— Et pour boisson ?...

— Oh! quant à cela, c'est encore le bon Dieu qui y a pourvu, et c'est ce qui nous manquera le moins.

Il montra en souriant le clair ruisseau, qui gazouillait à leurs pieds et se brisait sur les cailloux.

— Oui, répondit Frédéric, le menu est frugal, et comme la route aiguise l'appétit, vous me permettrez bien d'y ajouter quelques articles plus nourrissans.

— Oh! c'est comme pour le choix de la table; je ne saurais m'y opposer!

Le jeune baron fit un signe à Roller, qui venait de mettre les chevaux à l'ombre, et qui, détachant un panier suspendu à l'arçon de sa selle, l'apporta à son maître.

— Ah! ah! vous ne vous embarquez pas sans biscuit, vous? dit gaiement le jeune homme. Mais, bon Dieu! ce n'est pas un panier! c'est un magasin!

— A votre service, mon jeune ami! dit Trenck en étalant lui-même les trésors accumulés dans ce garde-manger. Voyons, laissez là cette pomme, qui n'est bonne que pour le dessert; acceptez sans façon une tranche de ce pâté ou de ce morceau de venaison avec un verre de vin du Rhin...

Et comme l'inconnu hésitait :

— Acceptez, dit Frédéric, ou je vous tire ma révérence, et je vais m'installer plus loin.

Cette menace, selon toute apparence, alla droit au cœur du jeune étranger, qui s'était pris de sympathie pour les manières cordiales du nouveau venu. Que ce fût par ce motif ou par simple raison de politesse, il consentit à prendre sa part de son repas improvisé.

Frédéric n'oublia pas Roller dans la répartition des vivres, et celui-ci alla s'établir près de ses chevaux, attachés à un arbre.

Les premiers instans du repos des deux nouveaux camarades furent religieusement consacrés à l'apaisement d'un appétit que la route et le jeûne avaient singulièrement excité chez Frédéric, et que le fruit à moitié mangé par son convive n'avait guères satisfait.

Tout alla bien d'abord, mais quand il fallut boire, il se trouva que Roller avait oublié au dernier relais le verre de son maître, et que le goulot de la bouteille était le seul moyen de ne pas mourir de la pépie.

Le jeune étranger manifesta un peu de répugnance, et trouva un autre expédient, c'était de recourir au ruisseau.

— Je ne bois jamais de vin, dit-il pour prétexte.

— Eh bien! repartit son amphitryon, vous ferez une exception en ma faveur... Oh! dia-

bord, je le veux ! Que diable ! à la guerre comme à la guerre !... A vous d'abord ; je boirai après.

Comment refuser encore?... On but à tour de rôle, et l'on recommença à faire disparaître les provisions, en jasant et en riant. Le vin du Rhin pétillait dans ces jeunes têtes.

— Ma foi ! s'écria Frédéric, dans un beau mouvement d'expansion, je suis enchanté de la rencontre... Vous me plaisez... Avant de vous voir, votre voix m'avait déjà gagné le cœur... Voulez-vous être mon ami ?

— La bonne plaisanterie ! répéta son convive; comme vous y allez ! Nous ne nous connaissons seulement pas... Il y a un quart d'heure, nous ne nous étions jamais vus, et dans un quart d'heure nous allons redevenir étrangers l'un à l'autre.

— Qui sait? Le hasard nous a rapprochés aujourd'hui, pourquoi ne nous rapprocherait-il pas encore ?

— Mais... c'est que... fit l'inconnu avec plus d'hésitation.

— Je vois ce que c'est : vous me prenez pour un aventurier ?

— Par exemple !

— Ah ! mais détrompez-vous !

— Je vous assure...

— Je m'appelle Frederic de Trenck; je suis baron; j'ai seize ans... Je viens de Breslau, et

je m'en vais à Kœnigsberg, pour étudier à l'Université, sous la tutelle de mon grand-père. Et vous ?

— Moi ?

— Oui ; votre nom ?

— Léo Mulder.

— Léo, c'est un très joli nom. Votre âge ?

— Quinze ans.

— Votre famille?

A cette demande, le jeune garçon ne répondit pas avec la même spontanéité. Un léger nuage vint obscurcir son clair regard.

— Tenez, monsieur Frédéric, dit-il enfin, je voudrais reconnaître votre sympathique franchise... mais c'est impossible.

— Impossible! se récria Trenck.

— Oui, nous ne sommes pas nés dans les mêmes rangs de la société. L'amitié demande avant tout l'égalité, et nous ne sommes pas égaux. Vous êtes baron... tout indique que vous êtes riche. Vous avez devant vous une carrière brillante. Moi, je suis pauvre... je suis orphelin, et je n'ose entrevoir ce que l'avenir me réserve d'épreuves.

La mélancolie dont ce langage était empreint avait passé sur le visage de Frédéric, et le regard dont il considérait Léo en était devenu plus affectueux.

— Quoi ! s'écria-t-il, vous n'avez plus de parens ?

— Hélas ! non. Je n'ai jamais connu mon père ; ma mère est morte l'an dernier.

— Pauvre Léo ! murmura à part lui Frédéric.

— Nous habitions Stettin, sur l'Oder, continua Léo. Notre unique ressource consistait dans une faible pension allouée à ma mère, comme veuve d'un ancien officier, pension qui s'est éteinte avec elle... Resté sans moyens d'existence, j'ai cherché à me suffire avec l'état que ma bonne mère avait commencé à me faire apprendre...

— Cet état, c'est ?...

— Celui de graveur. Mais on me trouvait trop jeune et trop faible... Je luttai plusieurs mois... puis le découragement me prit, je ne songeai plus qu'à rejoindre ma pauvre mère...

— Mais c'est affreux ! objecta Frédéric, vivement touché.

— Cependant, reprit le jeune garçon, dont les traits expressifs et mobiles exprimaient éloquemment tout ce qui se passait en lui à ce souvenir, — comme la religion m'ordonnait de vivre et de faire ce qui était humainement possible pour conserver mes jours, je me suis rappelé qu'il me restait une parente, et je me suis décidé à aller me mettre sous sa protection.

— Et cette parente ?

— C'est une tante, la sœur de ma mère.

— Elle habite ?

— Un village des environs de Kœnigsberg.

— Et vous dites que nous ne sommes pas faits pour nous entendre et nous retrouver! s'écria Trenck ; mais c'est le ciel lui-même qui a pris soin de nous ménager cette rencontre!... Que me fait la naissance?... Est-ce ma faute si je suis né baron?... Votre main, Léo ; vive Dieu ! puisque nous allons dans la même direction, nous voyagerons ensemble.

— En vérité ! balbutia l'orphelin, hésitant et n'osant croire à une cordialité si soudaine et si large. Non, c'est...

— Pas un mot de plus, interrompit Frédéric d'un ton doucement impérieux, ou je vous cherche querelle; car, je vous en préviens, j'ai très mauvaise tête.

— Cependant, je n'ose... je ne puis...

— Nous voilà restaurés, reprit l'amphitryon sans vouloir rien entendre. Allons, en route! Mais comme il n'est pas juste que vous marchiez à pied pendant que je trotterai sur un bon cheval, vous prendrez celui de mon domestique; je lui en achèterai un autre à la première étape où nous en trouverons un passable.

— Je vous remercie de l'offre, mais je n'en saurais profiter; je n'ai pas appris à monter à cheval, et, je vous le répète, je ne puis accepter...

— Pauvre garçon! dit Frédéric d'un ton de commisération sincère ; comme son éducation a

été négligée!... Venez toujours...je vous indiquerai ce qu'il faut faire...

— Je suis trop maladroit... et puis, j'ai peur...

— Peur?... un homme!... C'est un prétexte; vous vous calomniez.

— Je veux dire que je crains de rester en route et de mourir dans quelque hospice, sans avoir accompli ma tâche.

— Oui! eh bien! mon cheval est fort, vous monterez en croupe; c'est dit! partons.

Léo eut beau s'en défendre, son nouvel ami avait une tête de fer, et d'ailleurs il était si pressant! Il fallut céder.

Nos deux jeunes gens firent donc la route ensemble, et l'intimité la plus parfaite acheva de s'établir entre eux.

Quand la conversation languissait, sur la demande du jeune baron, Léo lui chantait un de ces anciens *lieder*, que sa mère lui avait appris à Stettin, et qui, dans sa bouche, avaient un charme tout particulier.

Frédéric éprouvait quelque fierté du rôle de protecteur que sa force et sa taille lui donnaient vis-à-vis de son compagnon, et ce rôle, il le prit tellement au sérieux, qu'avant d'arriver à Kœnigsberg, il aimait Léo comme on aime un frère puîné, ou plutôt comme un père aime son enfant; car il n'avait jamais ressenti une pareille tendresse pour ses propres frères, qui d'ailleurs n'avaient rien fait pour la mériter.

Léo, de son côté, avait le cœur trop bien placé pour ne pas répondre à l'attachementde cette nature ouverte et franche, qui était celle de Trenck.

Il ne s'était pas écoulé deux jours, que celui-ci tutoyait Léo,et Léo fut bien obligé de tutoyer Frédéric, malgré la distance qui, selon lui, les séparait. D'ailleurs Frédéric l'exigeait, et déjà Léo ne savait plus lui résister.

Lorsqu'ils furent à Kœnigsberg, l'orphelin se mit en quête de sa tante, mais après bien des démarches, il acquit la preuve que cette parente était morte sans laisser personne après elle, et que, par conséquent, toute sa famille était éteinte.

Par une circonstance heureuse, au milieu de tant d'adversités, cette brave femme, qui possédait quelques économies, s'était rappelé avant de mourir qu'elle avait une sœur à Stettin. Elle avait chargé un ami de faire parvenir, à elle ou à ses enfans, si elle n'existait plus, son modeste avoir. Ce dépositaire avait écrit pendant que Léo était en route, et comme c'était un honnête homme, il s'empressa de remettre la somme qu'il avait reçue à l'héritier légitime dès que celui-ci se présenta.

Le jeune garçon vint sans perdre de temps raconter ces détails à Frédéric, et lui annoncer que le but de son voyage étant rempli, il allait retourner à Stettin.

Cette résolution confondit Trenck.

— A Stettin ! Pourquoi faire ? demanda-t-il.

— Pour y reprendre mon état de graveur, maintenant que j'ai de quoi attendre que les maîtres chez qui je travaille me considèrent non plus comme apprenti, mais comme ouvrier.

— Es-tu fou ?... Toutes les économies de ta tante passeront dans le voyage, et tu retrouveras les mêmes ennuis qu'avant ton départ.

— Mais alors, que faire ? que devenir ?

— Parbleu ! rester ici ! et, au lieu de t'abrutir dans un métier qui te donnera à peine du pain, faire comme moi, étudier à l'Université et acquérir des connaissances qui t'ouvriront toutes les carrières.

— Mais, tu l'as dit toi-même, je ne suis pas assez riche, et les modestes épargnes de ma tante...

— N'est-ce que cela ?... l'affaire peut s'arranger.

— De quelle manière ?

— Je ne te propose pas de partager ma bourse...

Léo fit un geste de refus qui ne manquait pas de dignité.

— Oui, oui, je sais ; elle est cependant mieux garnie que la tienne ; mon grand-père ne me laisse pas le temps de former des souhaits. Mais tu es fier et tu refuserais ; tu refuses, c'est entendu. Eh bien ! je t'offre de partager ma science.

— Comment cela ?

— Suis bien mon raisonnement. En ménageant ton magot, tu peux te loger et te nourrir sans grande dépense, tandis que je trouve, par les soins de mon grand-père, la table et le gîte chez mon professeur Christiani, et si tu n'es pas, comme moi, son commensal, qui empêche que nous suivions nos cours ensemble? Je me charge de te faire participer à toutes les leçons particulières qui me seront données, sans que tu aies besoin de délier les cordons de ton escarcelle... Cela peut s'accepter, j'espère!

— Je le voudrais, en vérité; mais...

— Mais! tais-toi. Tu n'as pas une bonne raison à me donner. Es-tu mon ami, oui ou non?

— Tu le demandes? dit Léo en lui serrant la main.

— Eh bien ! si tu l'es, tu le prouveras en acceptant, et pour que tu ne te ravises pas, tu vas jurer de ne pas me quitter.

Léo se débattit encore, mais il fallut céder; si bien que tout s'arrangea comme Frédéric l'avait voulu.

Grâce à sa vive intelligence, Léo fit de rapides progrès. Il mordit sans difficulté aux sciences diverses qu'on enseignait à son ami.

Celui-ci prétendit alors ne pas s'en tenir là et l'initier à sa vie d'étudiant en l'entraînant à la salle d'armes, au manége et dans ces tavernes de *burschen* qu'on appelait *Commerces de renards*.

Mais Léo refusa de le suivre sur ce terrain, ou ne l'y suivit qu'avec répugnance et réserve. Quoique son caractère ne manquât ni de franchise ni de décision, il conservait instinctivement une retenue qu'il devait sans doute à la faiblesse et à la délicatesse de ses organes.

Ce fut ainsi qu'il resta *pinson*, tandis que son ami gravissait tous les degrés de la hiérarchie des *renards*.

On connaissait si bien l'attachement de Frédéric pour le petit Léo, que personne n'eût osé faire injure à celui-ci, de peur de s'exposer à la colère de l'autre.

Un seul, un grand vaurien, fort et robuste, plus âgé que Léo, jaloux des succès et de la réputation de Frédéric, très vain en outre de sa famille, qu'il considérait comme supérieure à celle de Trenck, le fils du comte de Wallenrodt, en un mot, chercha un jour à mortifier son rival dans la personne de son ami.

Frédéric ne laissa pas même à ce dernier le temps de relever l'offense; il la prit pour lui, et Wallenrodt, qui se croyait le plus fort, l'ayant frappé au visage, Frédéric l'appela en duel.

Wallenrodt affecta de prendre la provocation en moquerie ; mais Frédéric l'attendit dans la rue avec ses témoins et l'attaqua si vivement que l'autre fut obligé de dégaîner pour se défendre, ce qui ne l'empêcha pas de recevoir une belle et bonne entaille.

L'affaire fit du bruit, et Frédéric, qui n'était alors qu'un simple *renard*, passa d'emblée *renard brûlé*.

Le directeur de l'Université porta plainte au comte de Derschau. Mais le comte, qui adorait son petit-fils, lui adressa, pour la forme, une semonce plus propre à l'encourager qu'à le punir.

Quant à Léo, il voua à son défenseur une reconnaissance à toute épreuve ; ce n'était plus de l'amitié, c'était une véritable tendresse.

Gâté par son grand-père, chéri de ceux de ses camarades qui ne le craignaient et ne le jalousaient pas, un peu vain de ses avantages et de ses succès, Frédéric s'habitua aisément à se considérer comme le roi des étudians, et comme le redresseur en titre des torts de tout le monde.

Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva le duel qui causa tant de rumeur dans la garnison et dans l'Université de Kœnigsberg, et dont nous avons parlé dans notre premier chapitre.

Voici quel en fut le motif :

Frédéric était en pension, pour la nourriture et le logement, chez un habile professeur, du nom de Christiani, âgé de soixante ans, et de mœurs douces et timides.

Le bonhomme, resté célibataire jusqu'à cet âge, vint à s'éprendre d'une belle passion pour une jeune personne charmante, Emma de Rœdern, fille d'un trésorier de l'accise ou droit de péage.

La jeune fille était coquette ; la recherche d'un vieillard lui souriait médiocrement, surtout quand elle venait à le comparer avec ses élèves, dont elle le voyait souvent entouré, et notamment avec Frédéric, le plus brillant de tous.

Mais le professeur Christiani était à son aise, il jouissait d'une grande et légitime estime, M. de Rœdern envisageant les choses sous le côté positif, le voyait avec plaisir prétendre à la main de sa fille, et autorisait ses assiduités.

Christiani, profitant de cette bienveillance, conduisait sa chère Emma à la promenade, et si M[lle] de Rœdern consentait volontiers à prendre le bras du galant professeur, il n'est pas invraisemblable de croire que la perspective de la présence de Frédéric, qui était presque toujours de la partie, n'était pas étrangère à son acceptation.

Cependant cette faveur, dont le maître èssciences se montrait très heureux et très fier, avait aux yeux du monde un fâcheux côté.

Plus d'un regard narquois suivait et observait les attentions que le professeur Christiani prodiguait à une jeune personne de façon et d'âge si peu en rapport avec les siens.

Un jour, le lieutenant Hermann de Schell, assez mauvais sujet, très prompt à dégaîner, ayant croisé dans la rue ce couple mal assorti, s'oublia jusqu'à proférer quelques mots imperti-

nens qui arrivèrent à l'oreille de Mlle de Rœdern. C'était une réflexion dans ce goût :

— Ce vieux renard sans dents, qui s'imagine croquer cette jeune poulette !

Et un regard plus blessant encore avait accentué la phrase.

La jeune fille s'indigna ; le professeur, qui lui donnait le bras, sentit le rouge lui monter au visage; mais, devant l'uniforme d'Hermann, il n'osa éclater et riposter à l'insolent.

Le hasard voulut que Frédéric survînt en cet instant même.

Un mot le mit au fait.

Sans attendre davantage, il s'élança sur les pas d'Hermann, se campa en face de lui d'un air déterminé, et lui demanda réparation pour son vieux maître.

Cette fois encore, la générosité de son caractère le chargeait d'une querelle qui n'était pas la sienne.

Hermann, son quolibet lâché, n'y pensait déjà plus, et il fut assez surpris de le voir relevé par ce chevalier imberbe. Il tenta de prendre la chose en riant.

Mais, à la physionomie de Trenck, il comprit qu'il ne faisait qu'agraver l'affaire, et que celui-ci n'était pas d'humeur à se laisser bafouer.

On alla donc, sans désemparer, sur le terrain, et l'on sait ce qu'il en résulta.

Cet acte de dévouement eut pour conséquence

de resserrer l'affection du vieux professeur pour son élève; mais aussi Emma de Rœdern, flattée au plus haut point d'une défense si chaleureuse et d'un dévouement qui la grandissait à ses propres yeux, sentit, sans chercher à s'en défendre, son penchant pour Frédéric prendre des proportions nouvelles. Elle ne put résister à la tentation de le remercier elle-même. Quant à Léo, ce qu'il vit surtout dans tout cela, ce fut le danger couru par son ami et les ennuis qui en furent la suite. Il ne retrouva sa tranquillité que lorsqu'après son duel et sa captivité, Frédéric le serra dans ses bras.

IV

Le vin de l'étrie

Maintenant que nous voici en pleine connaissance avec les principaux personnages de notre histoire, retournons à l'hôtel du comte de Derschau, où Frédéric entrait après une course rapide, pendant laquelle il n'avait même pas adressé une parole à son vieux domestique.

Bien qu'il ne fît pas encore nuit, la journée ne laissait pas de s'avancer.

Le jeune baron fut frappé, en mettant le pied dans la cour, d'un spectacle peu en rapport

avec les habitudes méthodiques et calmes de la maison.

C'était un mouvement, une agitation singuliers. Un piquet de hussards stationnait à la porte. Des uniformes allaient et venaient à l'intérieur. Au pied du perron, des valets tenaient au mors deux chevaux fringans, équipés militairement, la selle sanglée, les pistolets aux fontes, chargés de lourds porte-manteaux.

Un officier, en tenue de route, aux allures bruyantes et saccadées, se mêlait à tout, donnant des ordres d'un ton bref et tranchant.

Ce dernier aperçut Frédéric, et laissant aussitôt son monde, il courut à sa rencontre :

— Ah! vous voilà, jeune homme! s'écria-t-il avec impétuosité, en le toisant des pieds à la tête d'un air de satisfaction, enchanté de vous voir. Diable m'emporte, si vous n'avez pas mon estime! On prétend que vous êtes un Cicéron. Je n'en sais rien ; ça m'est égal. Mais ce que j'affirme, c'est que vous êtes un César... Ce que je vous dis là, je voulais vous le dire plus tôt ; mais ces enragés de burschen ne m'en ont pas laissé le temps, dans la prison d'où j'allais vous tirer. Touchez là, et venez avec moi.

Etourdi de ce flux de paroles qu'il dut essuyer sans placer un mot, étonné en même temps de cette originale déclaration de la part d'un inconnu, Frédéric ne crut pourtant pas pouvoir se dispenser de répondre à ces avances;

il mit sa main dans la large main qui lui était tendue.

Le capitaine la lui serra à la broyer, lui prit le bras, monta avec lui les degrés du perron, et pénétra dans le grand salon du comte de Derschau.

La foule en remplissait toutes les parties; des groupes animés s'y promenaient, les colloques étaient bruyans et même un peu confus.

La première personne que Frédéric distingua au milieu des uniformes guerriers et des costumes universitaires ou civils, fut son vieux professeur Christiani.

Leurs yeux se rencontrèrent en même temps; Frédéric se sentit rougir, mais le digne homme, sans rien considérer, et sans souci de son entourage, se jeta dans ses bras et l'étreignit avec une effusion qui accrut l'embarras secret de son élève, au souvenir de ses projets encore si récens de trahison.

Sa loyauté souffrait de ces épanchemens, il s'y arracha avec une sorte de remords, et marcha droit vers son grand-père.

Le comte, assis sur un fauteuil armorié, au centre du salon, avait devant lui une table entièrement couverte de bouteilles au long col, de verres et de coupes aux formes arrondies, de pâtisseries disposées sur des plateaux de vermeil.

Un cercle composé d'hommes et de visages

en grande partie inconnus l'entourait. Cependant Frédéric voulut l'embrasser, comme il en avait l'habitude, en le saluant affectueusement d'un :

— Bonjour, grand-père.

Mais le vieillard avança le bras pour le tenir à distance, et quoiqu'un fond de bonté et de satisfaction intérieure perçât malgré lui dans toute sa personne, il affecta un certain air de sévérité, démenti par le son de sa voix :

— C'est bien... c'est bien, monsieur, dit-il; modérez vos tendresses ; on sait ce qu'elles valent. Quoi ! voilà deux heures que vous êtes libre, et je suis obligé de vous faire relancer dans je ne sais quel terrier à renards, pour vous rappeler que j'avais droit à votre première visite...

Le silence qui se fit dès que le comte éleva la voix rendait la réprimande d'autant plus imposante; mais le jeune homme, ne s'occupant que de son grand-père, ouvrit la bouche pour s'excuser, en le fascinant d'un de ces regards auxquels le vieillard ne résistait jamais.

Cependant il lui imposa silence, en s'appliquant à conserver sa sévérité factice :

— Pas un mot! fit-il; saluez M. le colonel Quintus Icilius. C'est lui qui a eu la bonté de s'intéresser à vous et d'obtenir votre grâce. C'est une faveur d'autant plus signalée, que le colonel est l'aide de camp et l'ami de notre excellent roi.

Le comte désignait à son petit-fils un fauteuil assez voisin du sien, dans lequel était assis un officier en tenue de voyage, qui avait un verre à la main et qui échangeait en ce moment un mot avec son voisin le général Lamotte-Fouqué, sans cesser d'avoir les yeux fixés sur lui.

Si grande que fût l'assurance naturelle de notre jeune baron, la persistance et l'expression profonde de ce regard firent baisser le sien, et il salua le colonel avec un respect mêlé d'hésitation et de curiosité.

Après l'avoir examiné à loisir, le colonel donna à son visage une expression moitié doctorale, moitié bienveillante, et lui adressant la parole en allemand, commença une petite mercuriale motivée sur son duel avec un officier de la garnison.

Cette semonce avait évidemment pour but de donner satisfaction au général Lamotte-Fouqué, atteint, on se le rappelle, en cette occasion, dans son amour-propre de gouverneur militaire de la place.

Mais à la suite de ce préambule obligé, le colonel Quintus Icilius, qui brûlait de mettre de nouveau son érudition aux prises avec ce jeune et rude jouteur, tout brillant encore de son triomphe sur l'aréopage universitaire, le colonel céda à la tentation qui le possédait.

L'allemand n'étant pas aussi commode pour l'expansion de sa dialectique que l'idiome ma-

terne],—nous avons dit que le professeur Guichard était d'origine française,—il eut donc recours au français, langue d'ailleurs universellement parlée en Prusse dans les hautes régions du pouvoir, et même dans la bourgeoisie.

En fait de connaissances polyglottes, Frédéric en eût remontré au plus habile. Ce changement de front ne l'ébranla point, il soutint l'attaque en vigoureux athlète. Il fit mieux, il étonna son interlocuteur par des réponses inattendues.

L'aide de camp du roi acquit ainsi la preuve que l'éducation de ce jeune homme n'avait pas été limitée aux leçons de l'Université, et qu'il avait également approfondi l'art militaire, et notamment la spécialité du génie. Le comte de Derschau s'empressa de confirmer cette opinion en mettant sous les yeux du colonel les dessins et les plans qu'il conservait comme spécimens du talent de son petit-fils.

Les réponses de Frédéric arrivaient sans hésitation, coulant de source, formulées en termes pratiques et choisis qui excitaient l'admiration générale.

Mais aucune approbation n'égalait celle du capitaine Favra. Debout, derrière le fauteuil de son chef, il laissait éclater ses impressions comme des bombardes, suppléant de confiance à nombre de choses qu'il ne comprenait qu'imparfaitement, moins pourtant par manque d'intel-

ligence ou de capacité, qu'en raison de son origine piémontaise, n'étant pas habitué, comme son colonel, aux finesses de la langue française.

Le brave capitaine s'était épris pour Frédéric d'une si grande amitié, que personne peut-être dans l'assemblée, hormis le professeur Christiani, n'était aussi heureux des succès du jeune homme.

Lorsqu'enfin Quintus Icilius se fut saturé de ces jouissances classiques, il se leva, et chacun l'imita en suivant son regard, qui se dirigeait sur le comte de Derschau avec une rare expression de contentement.

Le vieillard, fier de son petit-fils, en tressaillit de joie; il adressa un signe à ses gens, et les verres se remplirent.

Le colonel en prit un, et l'élevant vers Frédéric avec une gracieuse courtoisie,

— Jeune homme, dit-il, je bois à l'avenir brillant auquel vous êtes appelé.

Ce toast, ce témoignage glorieux, en présence de son grand-père, de son professeur, de tous ces officiers d'un mérite reconnu, firent rayonner le front de notre héros, comme si l'auréole de cet avenir aux séduisantes promesses y eût scintillé déjà.

— Vos paroles obligent, colonel, répondit-il; je tâcherai de m'en rendre digne et de les justifier.

Quintus Icilius se recueillit en silence; puis,

comme vaincu par une obsession intérieure et changeant encore une fois d'idiome, il lui dit en celui qui était le moins répandu en Prusse, c'est-à-dire en italien :

– Ceci est le vin de l'étrier; je vais partir.... Mais je vous veux du bien; si votre aïeul y consent, je vous le prouverai autrement que par des paroles. Le roi m'honore de quelque crédit. J'ai appris à discerner ses vues et ses idées. Il se connaît en capacités. Il a le coup d'œil de César. Les hommes taillés comme vous l'êtes et doués d'un ensemble de connaissances tel que le vôtre sont d'autant plus son fait, qu'ils sont plus rares. Le règne qui s'ouvre est militaire. La carrière civile est limitée; je m'applaudis tous les jours d'y avoir renoncé. Suivez mon exemple; prononcez-vous résolûment pour les armes, et je vous emmène à Potsdam.

— Quoi! colonel!... balbutia Frédéric au comble de la surprise et de l'enivrement.

— Je me charge de vous présenter au roi, interrompit Quintus; j'ai la confiance qu'il vous agréera, et alors votre fortune est faite.

Pour le coup, pas un mot n'avait été perdu pour le capitaine Tempête, le seul de l'assistance, avec les deux interlocuteurs et le professeur Christiani, qui entendît l'italien.

L'enthousiasme, les sons de la langue maternelle, le vin du départ bouillonnaient ensemble en son cerveau.

Comme il fallait que son énergie démonstrative s'exerçât toujours sur quelque chose, dans un élan magnifique, il broya à deux mains le fauteuil vide qui se trouvait devant lui, et s'adressant à Frédéric, d'une voix de stentor, sans lui donner le temps de répondre au colonel :

— Acceptez, jeune homme, lui cria-t-il, acceptez, mordieu ! ou vous n'êtes qu'un Philistin !

Cependant, à son immense étonnement et à son extrême anxiété, il vit une sorte d'indécision se trahir sur le visage de son protégé.

La première impression de Frédéric avait été un sentiment d'orgueil, un éblouissement. La proposition de l'aide de camp du roi répondait à ses instincts naturels, devançait ses plus ambitieux désirs. Il allait l'accueillir avec une reconnaissance empressée, quand une hésitation vague et indéfinie arrêta les paroles sur ses lèvres.

Il s'inclina devant le colonel, et désignant le comte de Derschau, qui suivait toute cette scène, obscure pour lui, d'un regard inquiet et surpris, il lui dit :

— Colonel, quoi qu'il arrive, ma gratitude égale l'honneur que vous voulez bien me faire. Mais ma volonté est subordonnée à celle du chef de ma maison, qui est là, devant vous.

Le colonel se tourna alors vers le comte, et frappé de la perplexité de sa physionomie, il se

rapprocha de lui. Puis, reprenant l'entretien en allemand, il lui communiqua à la fois la proposition qu'il venait de faire à Frédéric, et la réponse de celui-ci.

Chaque mot du colonel dissipa les nuages amoncelés sur la face du vieillard, et l'illumina bientôt de la joie la plus manifeste. Retrouvant alors une vivacité égale à celle du capitaine Tempête, il s'écria comme lui :

— Acceptez, mon fils, acceptez! Mon consentement, mes vœux vous sont acquis, et je me porte garant de ceux de votre mère.

Mais dans ce rapide intervalle, Frédéric était rentré dans la plénitude de sa raison. Il s'était rendu compte de son indécision, et au lieu de se prononcer cette fois pour une offre qui eût fait tourner la tête à tant d'autres, il se borna à répondre à son grand-père par une inclinaison respectueuse et il se rapprocha du colonel.

Le cercle qui entourait celui-ci s'était élargi par discrétion, en l'isolant, et d'ailleurs Frédéric, qui tenait sans doute à être entendu de lui seul, reprit l'idiome italien.

— Colonel, lui dit-il d'un ton grave et pénétré, Dieu m'est témoin que mes vœux les plus chers seraient comblés, si je pouvais accepter la proposition inespérée qu'il vous a plu de m'adresser. Mais, si indigne que je sois de poser des conditions à votre bienveillance et à celle de Sa Majesté, veuillez me permettre une de-

mande, que votre cœur comprendra, et qui vous expliquera mon apparente hésitation...

— Qu'est-ce donc, mon jeune ami? dit le colonel assez surpris de ces réticences.

— J'ai un compagnon, colonel, un ami bien cher, avec qui je me suis promis de tout partager, la bonne ou la mauvaise fortune... Aujourd'hui, grâce à vous, c'est la bonne fortune qui me sourit... Puis-je espérer que cet ami sera de moitié dans ces faveurs?

Quintus Icilius s'attendait si peu à cette question, qu'il ne répondit pas tout d'abord.

Le capitaine Favra, qui écoutait sournoisement derrière lui, retint difficilement sa fougue, mais traduisit son opinion par une grimace significative, qui fut aperçue de Frédéric, et l'emplit d'une crainte secrète.

Le colonel rompit enfin le silence, et, plus grave qu'il n'était auparavant, il lui dit :

— Encore faudrait-il savoir ce que c'est que cet ami?... quel homme il est?... J'ai besoin d'être renseigné sur sa naissance, sur son éducation... Et d'abord, quelle tournure, quelle taille a-t-il?

Autant de mots, autant de coups pour le cœur de Frédéric.

Mais tandis qu'il restait confus et muet, le capitaine Favra, qui ne se contenait plus, laissa déborder sa mauvaise humeur, et haussant les épaules avec dédain ,

— Quelle taille il a? s'écria-t-il, un pygmée! une mauviette!... Çà, un homme! il n'irait pas à la cheville du dernier des cadets!

L'école des Cadets était la pépinière des héros futurs de la monarchie prussienne, et le roi tenait soigneusement à ce qu'elle se recrutât parmi les jeunes gens les plus instruits et les mieux doués physiquement de son royaume.

L'interjection de Favra venait de renverser les espérances secrètes de Frédéric, qui sentait désormais l'impossibilité d'intéresser le colonel en faveur de Léo.

Quintus, qui ne soupçonnait pas son officier d'ordonnance si proche ni si attentif, ne put s'empêcher de sourire de sa boutade. Mais il était naturellement bon, et, voyant la douleur de son protégé, il chercha à le consoler.

— Je ne saurais, lui dit-il, vous blâmer d'un scrupule qui a pour mobiles les plus nobles sentimens, mais vous comprendrez que je ne puisse mettre au bon vouloir de Sa Majesté des conditions, même de la nature de celle-ci.

— C'est vrai, balbutia Frédéric.

— Ecoutez-moi bien, mon jeune ami, et tenez pour certain l'intérêt que je vous porte. Je ne retourne pas directement à Berlin. Je dois faire d'abord une pointe en Poméranie. Profitez de ce temps pour réfléchir, et si vos intentions se sont modifiées, si vous avez enfin trouvé un moyen pour les concilier avec vos sympathies,

venez me retrouver là-bas... Ce que je vous offrais aujourd'hui, je le réaliserai alors.

Il tendit, en gage de sincérité, sa main au jeune homme, qui la serra avec gratitude, sans prendre garde cette fois au capitaine Tempête, dont la mine narquoise avait tout l'air d'exprimer cette idée désobligeante :

— Mon cher enfant, vous n'avez pas le sens commun !

Mais telle n'était pas l'opinion du colonel, car ses bonnes intentions à l'égard de Frédéric ne souffrirent en rien de ce petit débat. Loin de là, il poussa la délicatesse jusqu'à ne pas en instruire le vieux comte, et il prit à tâche de colorer de prétextes plausibles le temps d'arrêt qui venait d'ajourner malgré lui l'accomplissement de ses offres.

Sur ces entrefaites, la nuit était venue ; il était plus que temps de se séparer. Quintus Icilius donna le signal d'un nouveau et dernier toast à la santé du roi, et prit congé de son hôte et des assistans.

Il adressa un salut particulièrement amical à Frédéric, qui le lui rendit avec un regard plein de reconnaissance, et, s'élançant en selle, il partit, suivi du capitaine Favra, et escorté d'un piquet de hussards, commandé par le colonel Pisani, pour lui servir de garde d'honneur.

Cependant, la sagacité affectueuse du comte de Derschau n'était qu'à moitié dupe de ce qui

venait de se passer. S'il n'avait pas compris les phrases échangées entre son petit-fils et l'aide de camp du roi, il avait été frappé des sensations reflétées par leur physionomie, et des réticences soudaines qui avaient terminé l'entretien vis-à-vis de lui.

Dès qu'il se trouva seul avec Frédéric, il chercha à pénétrer les raisons qui lui avaient fait ainsi ajourner un départ qui aurait dû être immédiat. Mais le jeune homme se renferma dans une réserve dont le comte ne réussit pas à le tirer.

Il en résulta que, pour la première fois peut-être, ils se quittèrent mutuellement mécontens: le grand-père accusant sa trop grande bonté d'avoir amené cette résistance à ses désirs. le petit-fils se reprochant d'avoir chagriné son excellent aïeul et de lui dérober un secret.

La nuit fut donc mauvaise pour l'un et pour l'autre; aussi, le matin du jour suivant, retrouvons-nous Frédéric de Trenck fort agité, dans le petit logement qu'il occupait chez le professeur Christiani.

Tout était en désordre autour de lui. Le soleil, qui venait de poindre, l'avait trouvé debout; selon toute probabilité, il ne s'était point couché.

Pâli par cette veille prolongée, le front voilé d'un nuage peu habituel, ses allures dénotaient un redoublement d'indécision et de mauvaise humeur.

Il secondait fort mollement le vieux Roller, occupé à rassembler les objets à son usage, épars çà et là, et à boucler un porte-manteau.

Dans un coin de la chambre, Léo, dont les yeux cernés accusaient également une nuit d'insomnie, assistait en silence à ces préparatifs de départ. Cependant son stoïcisme était plus à la surface que dans le fond de son cœur, car Frédéric, qui épiait avec sollicitude ses moindres mouvemens, surprit une larme au coin de sa paupière.

Se redressant aussitôt, et laissant là bagages et valises, il le saisit par le bras et l'entraîna dans la chambre voisine, dont il tira la porte sur eux, de peur que Roller lui-même, malgré sa discrétion éprouvée, n'entendît un mot de ce qui allait se dire.

— Léo, fit-il, tu n'agis pas en ami véritable...

— Moi !...

— Oui, toi !... Après la résistance que j'ai opposée depuis hier à mon départ, et qui n'a cédé qu'à tes instances réitérées, je viens d'acquérir la certitude que ce départ t'afflige ! Pourquoi me dissimuler ton chagrin ?

— Eh bien ! c'est vrai, je ne saurais me défendre d'un peu d'émotion, au moment de nous séparer, mais ce n'est qu'une impression légère auprès de la joie que me cause ton bonheur.

— Léo, dit Frédéric en cherchant à lire dans

ses yeux, il est temps encore: si cette séparation te fait trop de peine, un mot, et...

— Non, mon ami, non ! interrompit le jeune homme. Aie plus de confiance en mon courage ! Sois sans crainte. J'étais préparé à ce qui arrive. Penses-tu donc que le jour où nous nous rencontrâmes sur le bord de la Vistule, et où tu me contraignis à te suivre, penses-tu que ce jour-là je ne compris pas que notre réunion ne pouvait être qu'éphémère? Je savais que nos destinées n'étaient pas les mêmes, et que la séparation viendrait tôt ou tard !

—Nos destinées!... répéta Frédéric. Eh bien! moi, ajouta-t-il sourdement, je croyais sentir au fond de mon âme une voix qui me disait, au contraire, qu'elles devaient se confondre!...

Léo ne releva pas cette parole, et tous deux se turent comme s'ils la méditaient. Puis Frédéric reprit :

— Mais pourquoi, du moins, refuses-tu de m'accompagner à Berlin?

— Parce que ce n'est ni possible, ni raisonnable.

— Tu vois des obstacles aux choses les plus simples.

— T'accompagner à Berlin?... Qu'y ferais-je?... Je suis trop faible pour songer à la carrière des armes, qui est ta vocation naturelle. Là-bas, au lieu de partager, comme à Kœnigsberg, tes études, tes exercices, je deviendrais

un empêchement à ton application, à ton avancement peut-être.

— Mais où prends-tu tout cela ?

— Dans la sincérité de mon amitié pour toi... Ainsi, puisque tu me consultes, sois convaincu de ma résolution : je ne t'accompagnerai pas à Berlin. Quant à toi, suis sans hésitation, sans arrière-pensée, la voie qui t'est ouverte. Marches-y avec honneur.

Mais, dit-il en baissant la voix avec émotion, les caprices de la Fortune sont fréquens. Peut-être arriveras-tu au faîte de ses faveurs,—peut-être t'abandonnera-t-elle en chemin... J'ignore ce qu'elle te réserve : si ton sort est heureux, tu ne me reverras pas. Mais si l'adversité vient frapper à ton seuil, il ne sera pas besoin que tu m'appelles. Je serai près de toi, dans l'ombre peut-être, sans que tu me soupçonnes, et je donnerai, s'il le faut, ma vie pour préserver la tienne.

— Cher Léo ! dit Frédéric en l'attirant contre son cœur ; va, moi aussi, je te jure amitié éternelle; quelle que soit ma fortune, ton souvenir ne me quittera pas. Pour toi aussi, je donnerai ma vie, comme tu m'offres la tienne !

En ce moment, quelques coups discrets se firent entendre à la porte.

Roller, que rien ne détournait jamais de sa consigne, avait mis à profit la durée de ce colloque, pour terminer les valises. Il avait disposé

les chevaux et il venait annoncer qu'ils piaffaient dans la cour, prêts à partir.

— C'est bien, répondit Frédéric, conduis-les sous les remparts, je te rejoindrai après avoir vu mon grand-père ; je l'ai prévenu de ma détermination, il attend mes adieux. Et puis, ne faut-il pas qu'avant de quitter cette maison, j'embrasse mon bon professeur? Adieu donc, cher Léo!

— Non... pas encore... Au moment du départ, je serai là, dit le jeune homme en descendant l'escalier avec Roller.

Frédéric sortit le dernier, et arrivé au premier étage, il entra, comme il l'avait dit, chez le vieux professeur.

Trois personnes étaient en conférence intime avec ce dernier, et donnaient au salon un aspect de gravité singulière, même pour le logis d'un docteur.

Dans l'un des étrangers assis auprès du bonhomme Christiani, Frédéric reconnut le trésorier de l'accise. A ses côtés était sa fille Emma, et, devant eux, se tenait debout un officier, aux traits souffrans et pâles, le lieutenant Hermann de Schell, avec lequel notre héros s'était battu, trois jours auparavant, on sait dans quelles circonstances.

Sa présence dans cette maison, non moins que celle de la fille du trésorier, lui causa une surprise si vive, qu'il crut d'abord à une nou-

velle provocation, et lança au lieutenant un regard plein de menaces.

Mais celui-ci fit, au contraire, un pas au-devant de lui, et le saluant avec une extrême politesse :

— Venez, monsieur, lui dit-il, venez. On m'apprend à l'instant votre départ. Je suis heureux qu'il n'ait pas eu lieu avant que j'aie pu vous rendre témoin des excuses sincères et spontanées que j'ai voulu faire à Mlle de Rœdern, en présence de son père et de l'homme estimable que j'avais pu blesser, en même temps qu'elle, dans un moment d'erreur et de folie. C'est une faute dont je me repentais quand j'ai croisé le fer avec vous. Mais si le point d'honneur ne permet pas à un galant homme de se réfracter sur le terrain, vous reconnaîtrez certainement avec moi qu'il accomplit un devoir non moins rigoureux en convenant ensuite de ses torts.

Mademoiselle, monsieur le professeur, dit-il en s'inclinant devant eux, je vous demande oubli et pardon.

Monsieur le baron de Trenck, ajouta-t-il, me refuserez-vous votre estime et votre amitié ?...

— Lieutenant, s'écria Frédéric, remué par ces franches paroles, votre conduite est celle d'un brave et honnête homme... Votre main...

Et sans attendre qu'il la lui présentât, il la prit et la secoua avec un tel élan, que le pauvre

lieutenant, dont la blessure était loin d'être guérie, fit une affreuse grimace et eut peine à ne pas crier.

— Maintenant, reprit-il néanmoins avec une certaine énergie, vous pouvez partir tranquille. Je vous réponds que si vous n'êtes plus là pour corriger les drôles qui oublieraient le respect dû à monsieur le professeur et à la charmante personne qui va porter son nom, ils trouveront encore à qui parler!...

Sur ces derniers mots, Frédéric porta un regard étonné et — il faut bien le dire — un peu embarrassé vers Emma, qui pinçait tant soit peu ses jolies lèvres, et qui soutint ce regard assez fièrement.

— Que m'apprenez-vous là ? dit-il.

Et s'adressant à Emma elle-même ,

— Mademoiselle, dois-je, en effet, vous faire mon compliment sur votre prochain mariage ?

— Faites, mon cher élève, dit gaiement Christiani, que la joie rajeunissait. C'est une affaire décidée ; M. de Rœdern a daigné consentir, mademoiselle ne refuse pas, et je faisais part de mon bonheur à M. le lieutenant quand vous êtes entré.

—Soyez heureuse, mademoiselle, reprit Frédéric avec une bienséance exquise, nul ne le souhaite plus sincèrement que moi, et pour vous, qui en êtes digne, et pour l'homme honorable que vous épousez.

— Oui, répéta M. de Rœdern, non sans une pointe de rancune familière aux vieillards, un homme honorable, ce qui vaut mieux qu'un de ces beaux muguets qui n'ont pour eux que leur jeunesse et leur suffisance... N'est-ce pas l'avis de tout le monde?

— Assurément, mon père, affirma Mlle de Rœdern, en détachant à Frédéric un coup d'œil indéfinissable.

Le jeune baron se vengea en demandant la permission de lui baiser la main ; puis il embrassa son cher professeur, et courut chez son grand-père, dont il reçut tout ensemble les caresses, les larmes et les bénédictions.

Il le quitta enfin pour se rendre sur les remparts, où il retrouva en même temps Roller, qui gardait les chevaux, et Léo, qui l'attendait pour l'embrasser une dernière fois.

Cette étreinte affectueuse sembla ramener le découragement dans l'âme du jeune homme.

— Ami, lui dit-il en le gardant contre son cœur, au moment de te quitter, je ne sais pourquoi toutes mes hésitations me reviennent...

— C'est de la faiblesse! fit Léo en se dégageant.

— C'est un pressentiment, peut-être... reprit Frédéric. Ah! si l'on pouvait me dire ce qui m'attend là-bas!...

— La fortune, la gloire, les honneurs, s'écria Léo avec une sorte d'exaltation fiévreuse

— Qui sait?... murmura son ami d'une voix brisée par le doute.

Mais bientôt il secoua son abattement, se jeta sur son cheval et piqua des deux sans oser regarder vers la ville.

FIN DU PROLOGUE.

LE
BARON DE TRENCK

PREMIÈRE PARTIE

LE FAVORI

I.

Au bord de l'eau.

La Sprée est une charmante rivière aux rives accidentées, aux méandres capricieux, qui traverse Berlin du sud-est au nord-ouest, pour se jeter à quelques lieues de là dans le Havel.

Avant de quitter la ville, où elle circule avec une amoureuse lenteur, elle baigne et accidente

une jetée dont le long parcours forme avec le Parc-Royal l'une des plus agréables promenades de la capitale de la Prusse.

Au milieu du siècle dernier, elles étaient pour cette ville ce que sont pour Paris l'avenue des Champs-Elysées et le bois de Boulogne. Situées à quelque distance l'une de l'autre, elles se disputaient la foule élégante.

Dans la belle saison, les personnes de qualité ne dédaignaient pas de tenir leurcercle à l'abri de leurs grands arbres, avec une simplicité vraiment germanique.

Çà et là on y remarquait des groupes ou les plus fières dames se montraient dans leurs atours. Les promeneurs jouissaient de la faculté de circuler autour d'elles et de les admirer à leur aise, avec une aisance qu'on ne rencontrait alors qu'à Paris et à Berlin, les deux villes les plus civilisées du monde.

C'était aussi dans ces lieux favorisés que se donnaient rendez-vous les savans, les gens de lettres, les artistes attirés et retenus par la munificence éclairée du nouveau roi.

On trouvait même dans le parc, ainsi que dans nos Champs-Elysées, des cafés, des rafraîchissemens et des jeux variés, auxquels les cavaliers et leurs jeunes dames ne dédaignaient pas de s'arrêter.

Par une après-midi de novembre, exceptionnellement tiède et pure, un jeune homme d'une

tournure élégante et dégagée vint se mêler aux groupes, sans que sa bonne mine obtînt grande attention, car personne ne pouvait mettre un nom sur son visage souriant.

Quant à lui, passant rapidement au milieu des réunions d'apparence vulgaire, il ralentissait le pas, et arrêtait un regard mêlé de complaisance sur les belles dames épanouies dans cette verdure, comme autant de fleurs pour captiver les papillons. Il paraissait n'avoir aucun but déterminé, car, marchant du pas d'un flâneur qui ne cherche qu'à tuer le temps, après avoir traversé le parc, il gagna, par la Grande rue des Tilleuls, la chaussée, et s'y engagea, avançant toujours, sans remarquer que peu à peu il en atteignait l'extrémité la moins fréquentée, et que la nuit, si prompte à venir dans cette saison, descendait déjà.

Arrivé au bout de l'avenue, il s'arrêta pour contempler avec la satisfaction d'un touriste et d'un amateur, une villa de plaisance, bâtie, de l'autre côté de la rivière, sur un terrain en amphithéâtre.

Le demi-jour à travers lequel elle lui apparaissait en augmentait le charmant aspect. La façade fraîche et coquette semblait sourire aux passans; son blanc revêtement tranchait d'une façon pittoresque sur les massifs des jardins splendides qui l'entouraient et descendaient mollement jusqu'à la berge, où ils venaient,

sans obstacle de murs ni de barrières, se mirer dans l'eau.

La Sprée se prêtait à cette fantaisie, elle coulait en cet endroit avec plus d'indécision, et, effleurant onduleusement le pied des saules, elle pénétrait au milieu d'eux en décrivant sur cet Eden favorisé une petite baie naturelle.

Notre promeneur ayant contemplé à loisir cette habitation de quelque heureux de ce monde, ramena son regard sur les jardins, et pour mieux en détailler les beautés, laissa ses yeux suivre le cours de la rivière.

Toujours marchant, admirant et rêvant, il atteignit un endroit où la Sprée, revenant sur elle-même, forme un coude assez prononcé, un peu au delà du pont qui unit la ville au faubourg de Spandau.

Encore quelques pas, quelques instans, et la solitude devint complète autour de lui.

Notre voyageur n'en respira et n'en admira que mieux. La fraîcheur de l'air, le murmure de l'eau, la voix mystérieuse de la brise qui caressait son visage après s'être imprégnée aux aromes de ces bosquets, tout contribuait à le plonger en une sorte de bien-être extatique.

Il en fut brusquement tiré par des cris de détresse partant du milieu de la rivière.

Ramenant aussitôt son regard sur ce point, il entrevit, à travers l'ombre et la brume qui commençaient à envahir le courant, un batelet

de forme élégante mais fragile monté par deux femmes, et descendant à la dérive vers le bord opposé.

— De l'aide! criaient-elles avec effroi, de l'aide!

La distance et plus encore le brouillard ne lui permettaient pas de distinguer leurs traits, mais à leurs mouvemens non moins qu'au son de leur voix, il était aisé de conjecturer que toutes les deux étaient jeunes.

Il lui fut également possible de constater rapidement ce qui causait leur frayeur.

En voguant sur la Sprée, elles avaient laissé échapper un de leurs avirons, et, batelières fort inexpérimentées, selon toute apparence, elles faisaient de vains efforts pour diriger avec l'autre leur esquif, emporté par le courant, grossi d'une manière inquiétante par les pluies des jours précédens.

Au moment où le jeune homme se rendait compte de la situation et cherchait à porter secours aux deux inconnues, il s'aperçut qu'il n'était pas seul à y songer. Sur sa gauche, un peu au delà du lieu où se passait la scène, un autre batelet, dirigé par un homme en costume militaire, faisait force de rames pour remonter la rivière dans la direction de l'esquif en danger.

Mais le courant était indocile, la distance assez grande, et tout faisait craindre que ce secours n'arrivât trop tard, car la faible embarca-

tion se portait avec une rapidité effrayante vers un tronc de saule, renversé sur le bord, et formant un écueil contre lequel l'eau se brisait avec une violence inaccoutumée.

Une minute encore, et la barque, attirée invinciblement sur cet obstacle, allait chavirer.

Le jeune homme mesura d'un regard les chances du sauvetage et l'imminence du péril.

Ses généreux instincts n'avaient pas besoin des appels désespérés des deux imprudentes promeneuses ; mais un autre sentiment encore, non moins naturel chez lui, une noble émulation le poussait à ne pas se laisser devancer dans une entreprise de courage et de dévouement.

Tandis que l'homme du second bateau luttait pour prévenir la catastrophe, il se débarrassait en un clin d'œil de son manteau et de son habit, jetait son chapeau sur la rive et plongeait dans la rivière.

C'était un habile et hardi nageur. Surmontant les difficultés de l'entreprise et la résistance de la rivière, il ne lui fallut que quelques brassées pour joindre le batelet, qu'il arrêta d'un bras vigoureux dans sa course périlleuse.

Cette fois, un cri de reconnaissance et de bonheur sortit de la poitrine des deux jeunes femmes.

Cependant l'exiguïté de l'esquif ne permet-

tant pas à leur sauveteur improvisé de monter à bord sans en compromettre de nouveau l'équilibre, il saisit d'une main la chaîne d'attache qui pendait à l'avant, et, du bras qui lui restait libre, il se mit à nager contre le courant dans la direction qui lui fut indiquée par celle des deux femmes qui tenait l'aviron restant, à l'aide duquel elle essayait de seconder ses efforts.

On eût dit que ce ne fût pour lui qu'un jeu d'enfant, tant il montrait d'aisance dans cette entreprise difficile. Le bateau monté par le militaire, en reconnaissant qu'il avait été prévenu, ralentit son mouvement, mais sans cesser de suivre à distance et d'observer.

Quand l'intrépide remorqueur eut dépassé le pont, pour se rapprocher de la chaussée d'où il s'était jeté à l'eau, et où l'on n'apercevait plus ni passans ni promeneurs, il s'arrêta une seconde, et s'adressant aux jeunes femmes :

— Vers quel point souhaitez-vous maintenant vous diriger? leur demanda-t-il.

— De ce côté, si vos forces vous le permettent, lui répondit celle qui tenait l'aviron.

Et elle désigna l'extrémité des jardins qu'il admirait peu d'instans auparavant.

— Ne craignez rien, mesdames, dit-il en entraînant l'esquif dans cette direction, je réponds de vous.

Bientôt, en effet, pénétrant dans la petite baie dont nous avons parlé, il prit pied derrière

une touffe de saules dont les longs rameaux effleuraient le courant, puis, attirant le bateau, dont il n'avait pas cessé de tenir la chaîne, il se campa sur la rive et invita les deux dames à débarquer.

Elles ne se le firent pas répéter deux fois, et sautèrent lestement sur le sable.

Seulement alors leur sauveur put apercevoir leurs traits, et s'assurer qu'il ne s'était pas trompé en leur attribuant le privilége de la jeunesse et de la distinction.

Rendons-lui pourtant cette justice que ce motif n'avait été pour rien dans sa généreuse action. Vieilles et laides, il n'eût pas hésité davantage à se dévouer ; Frédéric de Trenck, le lecteur l'a reconnu à ce trait, obéissait toujours à un élan de cœur, jamais à un calcul ni à une arrière-pensée d'intérêt.

Mais à présent que le fait se trouvait accompli, et laissait le champ libre à la réflexion, il ne lui était pas défendu de se féliciter du hasard qui, dès le jour de son arrivée à Berlin, le faisait le sauveur de deux femmes jeunes et belles. Certes, un tel hasard était de bon augure.

C'était en effet la première fois que le jeune baron mettait le pied dans la capitale de la Prusse, et cela après un trajet de cent trente lieues, dont nous avons vu le début et dont nous connaissons le motif.

Il était arrivé dans la matinée, suivi de son

fidèle Roller, et sans souci de la fatigue, il s'était occupé du but de son voyage avant de songer à prendre du repos.

Quoique les auberges de Berlin fussent généralement assez médiocres et signalées pour la rapacité de leurs chefs, il avait pris gîte dans l'une d'elles pour passer ce rapide séjour, et laissant son domestique vaquer aux soins d'une installation telle quelle, il se faisait indiquer la maison du colonel Quintus Icilius et se hâtait de s'y présenter.

Mais le colonel disposait d'une rapidité de locomotion plus grande encore que celle de Frédéric, qui cependant ne perdait pas le temps. Le colonel était arrivé à Berlin quelques jours avant lui, de retour de son inspection, et avait déjà repris son service auprès du roi.

Or, le roi, à l'exemple de son père Frédéric-Guillaume, habitait rarement sa capitale. Elle servait de résidence à sa famille, c'est-à-dire à sa mère, à sa femme, à ses frères et sœurs, — les ministres y avaient leur siége, — mais lui, il se tenait de préférence à Potsdam, qu'une distance de sept à huit lieues séparait de Berlin.

C'était donc à Potsdam que notre jeune ami devait maintenant aller relancer son protecteur.

Quelle que fût son impatience bien naturelle, il ne pouvait songer ce jour à cette nouvelle excursion.

Le désir plus raisonnable de ne paraître dans

une résidence royale qu'avec tous ses avantages, le détermina à attendre le lendemain.

En conséquence, il revint à sa chambre, se lesta d'un bon dîner, et désireux d'entrer en connaissance sinon avec les habitans, qui lui étaient indifférens et étrangers, du moins avec la ville, que l'on disait curieuse, il se mit à errer, un peu au hasard, à travers les rues.

Tout ce qu'il voyait était très propre à exciter son admiration et à lui donner une haute opinion du chef de l'Etat.

Bâtie au milieu des sables arides de la Marche de Brandebourg, Berlin, qui, au commencement du siècle dernier, ne comptait guère plus de cinquante mille habitans, est devenue, grâce au grand Frédéric et à ses successeurs, une des plus belles villes de l'Europe, ayant plus de quatre lieues de circonférence et comptant plus de quatre cent mille âmes.

Le roi Frédéric-Guillaume, mort en 1740, l'avait un peu négligée pour Potsdam, qui avait toutes ses faveurs; mais le roi Frédéric II, plus équitable et plus judicieux, tout en continuant de choisir cette dernière ville pour sa résidence, ne se méprenait pas sur l'intérêt que méritait la capitale de ses Etats. Il y avait entrepris, dès son avénement, de grands travaux, contrariés par la première guerre de Silésie, mais auxquels la paix de Breslau imprima une activité nouvelle.

Notre héros ne manquait donc pas d'objets dignes de fixer ses regards, et tout en payant son tribut d'admiration aux anciens monumens, tels que le Dôme, le château, l'arsenal, les églises, il s'arrêtait curieusement à considérer les nouveaux, qui s'élevaient de toutes parts, mais surtout dans les beaux quartiers, sous l'impulsion magique du roi.

Non content, en effet, d'y contribuer par son concours moral, ce prince stimulait le zèle des Berlinois à beaux deniers comptant, subvenant de son épargne aux frais des parties extérieures, à la toiture des maisons nouvelles, et contribuant même à leurs principales décorations. Ces ouvrages sortaient de terre avec une telle rapité, sous la direction de l'architecte Banhmann, qu'on les appelait les *champignons de Frédéric*.

Parmi les constructions les plus récentes figurait en première ligne la magnifique salle de spectacle, bâtie par Knobeldorf, sur la place qui termine la fameuse rue des Tilleuls, et qui avait été inaugurée l'année précédente (1).

(1) Le constructeur de la salle de spectacle de Berlin n'était pas un architecte vulgaire : Knobeldorf était baron. Il avait été militaire, il s'était distingué dans la peinture aussi bien que dans l'architecture. C'était sur ses plans qu'avait été bâti le château de Rheinsberg, que le roi habitait n'étant encore que prince royal, et où il tenait une cour d'intimes dont le baron faisait partie.

Le jour commençait à baisser, lorsque les caprices de sa promenade conduisirent notre héros sous les berceaux du parc et sur les bords de la Sprée, où l'attendait sa rencontre piquante avec deux jeunes et charmantes femmes.

L'une, celle qui, dans le batelet, n'avait pas abandonné l'aviron, au milieu des transes du péril, se distinguait par sa taille noble et élevée. Sa chevelure très brune faisait ressortir l'expression de sa physionomie, dont la pâleur un peu mate tenait peut-être, en ce moment, à l'émotion qu'elle venait d'éprouver, quoique son regard profond et dominateur pût, au besoin, attester que cette émotion avait pris fin.

Plus jeune de quelques années, sa compagne, blonde et un peu moins grande, paraissait aussi plus femme dans la poétique acception du mot.

Sa taille délicate laissait deviner les jeunes trésors de son sein et contribuait à la distinction de tout son être. Un coloris imperceptible cherchait à poindre sur les teintes pâles de ses joues ; ses grands yeux bleus, encore voilés par la peur, s'attachaient sur Frédéric avec une touchante expression de reconnaissance.

Toutes deux étaient vêtues très simplement de robes blanches.

Quelques nœuds de ruban ponceau, disposés selon la mode du temps, tranchaient seuls sur le vêtement de la première et se mariaient à merveille à ses beaux cheveux foncés.

La seconde portait des rubans bleus, qui s'harmoniaient avec la finesse et la blancheur éclatante de sa peau.

Dès qu'elle eut quitté le dangereux esquif, elle chercha un appui sur le bras de sa compagne, et poussant un soupir où s'exhalait le reste de son émotion,

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, quelle aventure et quelle frayeur !

— Remettez-vous, répliqua la plus âgée, dont l'accent bref et hautain tranchait avec cette voix argentine, le danger est passé.

— C'est vrai, reprit la jeune fille blonde, en adressant à Frédéric un aimable sourire ; nous sommes sauvées, grâce au dévoûment de monsieur... Comment lui témoigner notre gratitude?

Celle à qui elle parlait dissimula avec peine un geste d'impatience.

Mais notre héros ne l'aperçut pas.

Tout ruisselant de l'eau de la Sprée, les cheveux pendant en mèches plates sur les tempes, les vêtemens collés sur le corps, sa situation ne laissait pas que de l'embarrasser, et pour se donner une contenance, il attachait la chaîne du petit bateau à l'une des branches d'arbre les plus rapprochées de la rivière.

Le regard doux et chatoyant de la jeune fille acheva de le troubler, en dépit de sa hardiesse native.

— Votre gratitude ! mesdames, dit-il en des-

sinant un respectueux salut, je n'y ai vraiment aucun droit.

— Vous nous avez sauvées, monsieur !... insista la jeune fille.

— Certainement, et nous vous en sommes fort obligées, ajouta froidement son aînée.

— Alors, je suis amplement récompensé par ce mot, reprit le jeune homme, dont l'œil profond se fixa sur celui de la blonde inconnue ; je le suis trop, car ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place.

Sa jolie interlocutrice ouvrit la bouche pour combattre sans doute cette modeste appréciation d'un service après tout fort réel, mais elle s'arrêta en entendant sortir d'un massif une voix dont le timbre semblait appartenir à une femme d'un âge mûr.

A l'appel indistinct que formulait cette voix encore dans l'éloignement, un tressaillement subit saisit nos imprudentes.

— Venez ! venez ! dit l'aînée des deux, en entraînant sa compagne ; on nous cherche... Il ne faut pas qu'on nous trouve ici... ni qu'on sache ce qui s'est passé.

Ces derniers mots, accompagnés d'un air de tête passablement impérieux, s'adressaient à coup sûr à Frédéric.

Contrainte d'obéir à cette injonction, la plus jeune laissa tomber sur son sauveur un coup d'œil expressif de regret et d'adieu ; puis tou-

tes deux disparurent sous les allées sombres du parc.

Frédéric, pénétré par ce regard, était resté immobile, attaché par un charme inexplicable à cette place.

Son extase dura peu. Le choc de deux avirons fendant l'eau le rappela subitement à lui. Les dernières péripéties de son petit roman lui avaient fait oublier l'homme entrevu par lui au moment où il se jetait dans le courant.

Il secoua la tête, et, passant la main sur son front pour écarter l'impression étrange sous laquelle venait de le plonger l'adieu éloquent et muet de la gracieuse jeune fille, il se dit, non sans un secret effort :

— Allons ! allons! n'y pensons plus! C'était un rêve. Il n'en reste déjà plus aucune trace.

Il se trompait.

Au moment même où il s'adressait mentalement cette affirmation, il avisa à ses pieds, sur le sable, un nœud de ruban bleu, perdu... oublié... — qui sait ? — par une des deux inconnues en s'échappant.

Et il se rappela avec une vague satisfaction que c'était la couleur portée par la plus jeune.

Se baisser, ramasser sa trouvaille, la glisser sous sa veste, fut l'affaire d'un instant.

Le ruban avait disparu, quand le batelet dont le bruit des rames signalait l'approche s'arrêta devant lui.

Il constata alors que le rameur portait, avec les insignes d'officier, un uniforme brillant qu'il n'avait pas eu occasion de rencontrer jusque-là.

On pouvait, autant que le crépuscule permettait de saisir sa physionomie, lui donner quelque chose de plus qu'une trentaine d'années.

— Eh bien ! s'écria le nouveau venu d'un ton rude, en se levant tout debout dans son bateau pour mieux interroger l'espace, où donc sont-elles?

— Il y a trois secondes, monsieur, repartit Frédéric, qui avait repris son sang-froid plein d'urbanité, vous n'auriez pas eu besoin de me poser cette question.

— Aussi, reprit l'officier avec humeur, pourquoi diable allez-vous vous ingérer de faire le sauveur?

— Parce que, répondit le jeune homme sans cesser de sourire, en vous attendant, ces dames auraient couru grand risque de n'être pas sauvées.

— Hum ! murmura son interlocuteur, c'est égal ! vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance, vous !

Et tout en mâchonnant encore quelques syllabes inarticulées, il appuya un de ses avirons contre la berge pour relancer sa barque dans le courant.

Frédéric fit un pas rapide vers lui.

— J'ai bien peur, dit-il, de ne pas être jus-

qu'au bout de votre avis, monsieur, si vous ne m'aidez pas à sortir d'ici autrement que j'y suis venu.

L'officier s'arrêta, et après un silence consacré à la réflexion,

— C'est juste ! fit-il, toujours avec un sentiment prononcé de mauvaise humeur, on ne peut pas vous laisser là, sous peine de scandale... Venez donc, puisqu'il le faut.

— Grand merci ! dit le jeune homme.

Peu soucieux des façons de son interlocuteur, qui ne lui tendait pas même la main, il sauta lestement à bord, sans lui laisser le temps de se raviser, ce dont il paraissait fort capable.

L'officier n'ajouta pas un mot, et commença à se diriger en droite ligne vers l'autre bord.

— Pardon, monsieur, s'écria Frédéric en voyant cette manœuvre et non sans laisser percer une légère pointe d'ironie ; vous avez jusqu'ici fait preuve d'une telle obligeance, que vous ne voudrez pas que votre œuvre reste inachevée...

—Qu'est-ce encore? fit brutalement le rameur.

— Un dernier service : j'ai laissé mes vêtemens sur la berge, bien au delà du pont que vous voyez là-bas.

— Ah ! çà, mon jeune monsieur, interrompit l'autre, est-ce que vous prenez les officiers de Sa Majesté pour des mariniers ?

A cette sortie impertinente, Frédéric réprima,

non sans peine, une furieuse envie de jeter le grossier personnage par-dessus le bord de son bateau, ce que d'ailleurs il n'eût peut-être pas accompli aisément, vu que l'officier était de sa taille et avait tout l'air d'être de sa force.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il en déguisant le sarcasme sous l'urbanité du ton et la grâce d'un sourire, — excusez-moi, si, à l'aspect de votre uniforme, je vous ai pris pour ce que vous n'êtes pas.

L'officier, dont la prudence, à bien l'examiner, semblait au besoin l'emporter sur ses mouvemens de colère, parut n'avoir pas bien compris la portée du mot et s'arrêta tout à coup.

— Au fait, dit-il, pourquoi ne vous déposerais-je pas là aussi bien qu'ailleurs, puisque c'est sur mon chemin?

Il prit alors le fil du courant, et ne tarda pas à atteindre l'endroit d'où Frédéric s'était jeté à la nage.

Ce dernier n'attendit pas que la barque touchât la rive et s'arrêtât; il franchit d'un bond la dernière brasse qui le séparait de la terre,

— Recevez mes remerciemens, cher monsieur, dit-il à l'officier.

— Je n'en ai que faire, grommela celui-ci entre ses dents.

Et grâce à de vigoureux coups d'aviron, l'homme et le bateau s'éloignèrent et disparurent bientôt à travers la brume qui couvrait la Sprée.

II

Les deux chasseurs

Une fois sur le rivage, notre héros commença par se secouer et par essayer de s'orienter.

Seul dans ce lieu isolé, enveloppé du brouillard de la rivière, qui achevait de rendre l'obscurité quasi-impénétrable, trempé jusqu'aux os et n'étant plus distrait par le plaisir de tenir tête à un interlocuteur malendurant, il sentait venir le froid et grelottait déjà.

A force de tâtonner et de chercher dans la direction où il avait laissé ses effets, il finit par les retrouver. Jamais il n'en avait mieux apprécié les bienfaits; il s'enroula surtout dans le manteau avec un bien-être inexprimable.

Cependant ce n'était là qu'un reconfort très incomplet, et comme il éprouvait tout à la fois le besoin de se sécher entièrement et celui de ne pas rentrer en ville, malgré l'heure avancée, dans l'état insolite où l'avait mis son expédition nautique, il interrogea les alentours avec l'espoir de rencontrer un abri.

Mais il dut se croire d'abord en plein désert, car, à cette époque, d'immenses terrains vagues, des marécages, des prairies souvent submergées, occupaient l'espace où des constructions, et principalement des casernes, se sont éle-

vées depuis, *modifiant* avec avantage l'aspect de cette partie de la ville.

Pour le moment, pas un toit n'apparaissait aux regards de notre héros, pas un être vivant n'interrompait la monotonie de cette solitude désolée.

Il marchait çà et là, au hasard, lorsque, à force d'attention, il finit par distinguer, à quelques centaines de pas de la rivière, et du côté du pont de Spandau, un point lumineux qui s'efforçait de percer la brume. C'était une lueur si faible, si vague, qu'on pouvait bien la prendre pour un feu follet, mais elle lui fit l'effet d'un phare providentiel.

Marchant aussitôt vers ce point perdu dans l'espace, et sans trop savoir ce qu'il y trouverait, il hâta le pas, à travers des terrains inégaux et des fondrières, où parfois il faillit perdre son équilibre et se rompre les membres.

A mesure qu'il marchait, la lueur devenait plus distincte, puis il aperçut de la fumée, puis la silhouette d'une maison.

Il en atteignit enfin la porte. L'aspect en était fort chétif, mais au pignon du toit s'allongeaient une branche de houx et une enseigne représentant, selon les idées belliqueuses de l'époque, un grenadier de taille colossale fraternisant, le verre en main, avec un pygmée en uniforme de chasseur-franc.

La maison était une auberge.

Remerciant le hasard de ce nouveau bienfait, Frédéric poussa sans hésitation la porte, dont les ais disjoints laissaient échapper cette lueur rougeâtre qui lui avait révélé le voisinage d'un lieu habité.

La pièce dans laquelle il entra était vaste, mais d'apparence sordide et misérable. Rien ne dissimulait la nudité des murs de terre battue, lézardés en plusieurs places. Les solives du plafond reposaient sur une poutre transversale formée d'un tronc d'arbre à peine dégrossi à la hache. L'aire basse n'avait jamais été pavée ni même nivelée.

Sur la table du milieu, dont plusieurs morceaux de brique assuraient l'aplomb, brûlait, dans un support de fer, une chandelle de suif jaunâtre, dont la mèche était si mince et si fumeuse qu'elle n'eût pas suffi à dissiper l'obscurité, sans le secours du feu ardent et vif qui flambait dans l'âtre d'une large cheminée.

La crépitation joyeuse des sarmens était, pour l'heure, le seul bruit que l'on entendît dans ce logis isolé et, selon toute apparence, médiocrement achalandé.

Cependant Frédéric aperçut, à chaque coin de la grande cheminée, deux personnages soigneusement enfermés dans leurs manteaux, assis sur des escabeaux grossiers et les pieds sur les chenets.

Ces deux hommes, déjà d'un certain âge,

avaient un air de distinction tout particulier, qui éveilla l'attention de notre héros.

Ils entr'ouvraient de temps en temps leurs manteaux pour se chauffer les mains, et laissaient voir alors des costumes de chasse, des guêtres et des ceintures de cuir, avec des couteaux pendus dans leurs gaînes.

Sur la table boîteuse qui formait la principale pièce du mobilier de la salle, s'étalaient leurs fusils, — de fort belles armes, — et leurs carniers, convenablement garnis de gibier.

Frédéric, par un mouvement spontané, salua avec une politesse pleine de déférence les deux inconnus. Ceux-ci s'inclinèrent, sans se lever, et reculèrent un peu leurs escabeaux, non sans déranger leurs chiens, roulés en boule sous le manteau de la cheminée, et qui accueillirent le nouveau venu par un grognement.

Le jeune homme prit un troisième siége, tout aussi rustique que les autres, s'assit devant l'âtre, entre les deux chasseurs, et écarta les pans de son manteau pour faire sécher ses vêtemens, toujours imprégnés de l'eau froide de la rivière.

Un nuage de vapeur tiède ne tarda pas alors à s'élever autour de lui, s'échappant de ses habits et l'enveloppant tout entier.

— Eh! monsieur, dit alors avec un accent étranger l'un des chasseurs, petit vieillard à l'œil vif, à la physionomie souriante et fine, qu'est-ce

que cela?... Vous fumez comme un volcan!... Vous allez faire éruption. Ne faut-il point aller chercher les pompes?...

— Grand merci! répondit gaîment Frédéric, je sors de l'eau et n'en veux pas davantage.

— Sans doute un accident?... demanda son interlocuteur.

— Quelque chose comme cela, en effet.

— Absolument comme nous...

— Vous êtes tombés dans la Sprée?

— Pas précisément. Notre berline s'est brisée dans le faubourg, au retour de la chasse, et nous a forcés de chercher un refuge dans cette auberge. Mais nous n'avons pas eu de mal, tandis que vous?...

— Oh! moi non plus, et quand je serai sec, il n'en restera pas trace.

— Eh! eh! reprit le vieillard avec un sourire malicieux, tempéré par une nuance d'intérêt, vous feriez bien de prendre quelques précautions, jeune homme. Les bains de surprise, en cette saison surtout, ont quelquefois des suites. Il ne suffit pas de vous réchauffer à l'extérieur, c'est bon pour les habits... mais pour peu que le corps ait souffert...

— Oh! quant à cela, interrompit Frédéric, il est solide, et je n'ai pas l'habitude de m'en inquiéter.

— N'importe, n'importe! prudence est mère de sagesse. Et, tenez, j'y pense... en attendant

le retour de nos domestiques, qui doivent nous ramener une voiture en bon état, si nous prenions quelque chose? Je meurs de faim et de soif... Vous ne refuserez pas, je pense, d'être des nôtres... sans façon?

Frédéric s'inclina en signe d'assentiment et de remercîment.

— N'est-ce pas votre avis? ajouta le petit vieillard, consultant son compagnon de chasse, retiré silencieusement dans un angle de la cheminée.

— Tout à fait, répondit ce dernier, homme de haute taille, à l'air imposant, moustaches et cheveux gris, peu causeur en apparence, mais au regard profondément observateur.

— A merveille!... Mais où est notre hôte?... Holà! hé! monsieur l'aubergiste!...

A cet appel, un homme accourut du fond de la chambre.

— Vos Seigneuries souhaitent quelque chose?... demanda-t-il, en s'adressant à celui qui avait parlé. Mais, reprit-il avec ébahissement en désignant Frédéric, qu'il n'avait pas encore vu, tout à l'heure, vos Seigneuries n'étaient que deux...

— Et maintenant, nous sommes trois! Et qui avons faim comme quatre.

— Alors, vos Seigneuries désirent?...

— Que vous nous serviez là du vin, de la viande, du café fort et bien chaud...

Le petit vieillard lui indiquait une table voisine, en assez bon état.

Le bonhomme aux traits fûtés, moitié paysan moitié citadin, fit un geste d'étonnement des mieux caractérisés.

— Oh! oh! se récria-t-il en jetant les yeux autour de lui avec une hésitation craintive, du vin, du café, de la viande!... Est-ce bien là ce que demandent vos Seigneuries?

— Sans doute? Ne m'exprimé-je pas intelligiblement?

— Oh! oh! répéta le drôle en se grattant l'oreille, si fait, très intelligiblement. Mais vos Seigneuries n'y songent pas!... Si l'on venait à savoir que je donne à mes pratiques du vin... du café...

— Est-ce donc défendu?

— A peu près.

— Voilà qui me paraît fort!

— Que vos Seigneuries ne se fâchent point! Elles savent que la Prusse ne fournit guère de ces denrées-là. Or, il n'y a pas loin d'ici à Potsdam, et notre bon roi — que le ciel le conserve! — n'aurait qu'à apprendre qu'on aide ses sujets à s'habituer au régime des importations étrangères; il n'en faudrait pas davantage pour empêcher le renouvellement de ma patente.

— A cela, repartit le vieillard, je pourrais peut-être vous répondre... Mais non; ce n'est pas le lieu ni l'instant. Je connais et j'apprécie

le système du roi. Il veut que ses peuples trouvent dans leur industrie les ressources nécessaires à leur existence... D'ailleurs, je ne voudrais pas vous occasionner le plus petit désagrément...

— Votre Seigneurie est trop bonne, et certainement, si je pouvais...

— Voyons, qu'avez-vous à nous offrir?

— De la soupe à la bière...

— Hum !...

— Des harengs saurs...

— Diable!

— Et pour boisson...

— Encore de la bière?... Pouah!

Devant une opinion formulée avec cette franchise si peu favorable à son menu, l'hôte garda un instant le silence, plus embarrassé qu'auparavant.

Puis, ayant promené un regard circulaire sur les tables vides qui faisaient cercle autour de celle du milieu, il toussa deux ou trois fois en baissant le ton.

— Ce n'est pas, dit-il, que ces messieurs ont l'air de personnes très comme il faut. S'ils promettaient d'être discrets, et surtout s'ils voulaient bien y mettre le prix... Il se fait tard, personne ne viendra plus frapper à ma porte.

— Au fait?.. interrompit le chasseur d'un air impatient et quelque peu goguenard.

— Eh bien! je me rappelle que ma femme a

serré dans son garde-manger un morceau de venaison...

— Parfait, pour remplacer le hareng ; mais pour remplacer la bière ?

— Vos Seigneuries m'inspirent une telle confiance !... Je vais chercher dans la cave si je ne trouverais pas, derrière les fagots, une vieille bouteille de vin de France.

— Tâchez qu'il s'en trouve deux.

— Je ferai mon possible.

— A merveille... mais il manque toujours le café.

— Oui, le café ? répéta le bonhomme. Eh bien ! non, il ne manquera rien. Il ne sera pas dit que j'aurai laissé chômer des seigneurs aussi distingués... et aussi généreux ! — Il appuya sur l'épithète. — Il doit y avoir là, dans l'armoire, un reste de provisions.

— De mieux en mieux. Voilà ce qui s'appelle pratiquer l'hospitalité. Alors à table !

Bientôt une collation appétissante se trouvait dressée près du feu par l'aubergiste, et nos trois convives l'attaquaient avec un appétit surexcité par les fatigues de la journée.

Les premiers momens furent marqués par un silence significatif, très flatteur pour ce repas improvisé, qui ne pouvait venir plus à point.

Puis, la conversation s'engagea peu à peu ; le petit vieillard, qui avait déjà fait preuve d'une certaine sympathie pour son jeune invité, ache-

va de délier sa langue, en remplissant itérativement son verre de ce fameux vin de France, déterré derrière les fagots.

La franchise de Frédéric n'avait point d'ailleurs besoin d'un tel stimulant. Il suffisait de son expansive nature pour qu'il s'ouvrît sans réserve à des gens dont toutes les manières attiraient sa confiance, et qui, sans le connaître, lui offraient un accueil si cordial.

Il n'attendit pas qu'on l'en priât, ce que peut-être ils eussent craint de faire, bientôt il n'eut plus de secret pour eux.

Après leur avoir exposé la manière originale dont il avait fait à Kœnigsberg la connaissance de l'aide de camp favori du roi, il leur dit comment, par suite, il s'était décidé à entreprendre le voyage de Berlin.

Une fois lancé et encouragé par l'attention bienveillante de ses interlocuteurs, il entama, sans oublier même une circonstance, les détails de sa promenade sur les bords de la Sprée, et l'aventure héroïco-nautique qui, finalement, lui valait la rencontre de deux personnes aussi hospitalières et aussi honorables.

Ceux-ci l'écoutèrent jusqu'au bout sans l'interrompre, mais en témoignant l'intérêt qu'ils prenaient à son récit par un sourire au fond duquel un esprit observateur eût pu trouver une nuance énigmatique.

Frédéric crut s'apercevoir que le récit naïf et

sincère du service rendu par lui aux deux inconnues qu'il avait si bravement débarquées sur la lisière du parc situé en face de la chaussée, provoquait chez ses auditeurs un étonnement dont sa perspicacité ne pénétrait pas la cause.

Quand il eut tout dit, ils échangèrent encore un regard rapide et singulier, mais qui évidemment n'avait rien de désobligeant pour lui, bien qu'il exprimât à coup sûr leur avis sur sa récente aventure.

— Eh bien ! messieurs, dit-il, pour les amener à s'expliquer, ne trouvez-vous pas mon histoire assez piquante ?

— Si fait... très piquante, repartit le petit vieillard.

— Oh! tout à fait piquante, prononça son grave compagnon d'un accent qui n'était pas sans réticences.

— Mais, en vérité, reprit le premier, êtes-vous donc si étranger aux particularités de cette capitale, que vous ignoriez ce que c'est que cette maison et ces jardins qui font face à la chaussée ?

— Comment le saurais-je, de grâce ? J'ai mis le pied pour la première fois aujourd'hui à Berlin, où je ne connais pas une âme.

— C'est juste, dit le grand vieillard.

— Très juste, ajouta l'autre ; mais alors, mon jeune ami, il faut que vous sachiez que cette ré-

sidence, dont la beauté et la situation vous ont frappé, n'est pas une habitation vulgaire.

— J'aurais dû m'en douter... Et elle appartient?...

— A la reine Sophie-Dorothée.

— La mère du roi?

— Qui l'a choisie pour demeure, s'est plu à l'embellir, et, pour cette raison, lui a donné le nom de *Monbijou*.

— Monbijou! répéta Frédéric. En effet, j'ai ouï parler souvent de cette habitation royale... C'est bien cela... Je ne m'étonne plus du plaisir que j'ai pris à l'admirer...

Mais alors, reprit-il soudain en interrogeant d'un regard anxieux son interlocuteur, mais alors ces deux jeunes femmes?...

— Très probablement quelques dames ou demoiselles d'honneur de la reine-mère... Et ce qui me le ferait supposer, c'est que la vieille dame dont la voix les a mises en fuite ne pouvait être que la comtesse de Camas, la grande-maîtresse de sa cour, une personne que le roi tient en singulière estime, et qu'il honore même de sa correspondance.

— Ah! si je l'avais su! s'écria étourdîment Frédéric.

— Qu'auriez-vous fait? demanda le petit vieillard d'un air narquois.

— Quelque folie! répliqua péremptoirement l'autre chasseur, qui, nous venons de le voir,

ne s'était mêlé jusque-là à l'entretien que par de rares interjections.

Frédéric, surpris par cette boutade aussi brusque qu'inattendue, regarda le vieillard d'un air tout interloqué.

Mais celui-ci soutenant son regard avec un calme parfait, empreint même d'une sorte de mansuétude amicale, reprit sur un ton affectueux :

— Jeune homme, voulez-vous un conseil ?

— Je vous écoute, monsieur, reprit notre héros en s'inclinant avec respect.

— C'est un conseil d'ami, quoique nous soyons de nouvelles connaissances. Ne racontez pas à d'autres ce que vous venez de nous dire, peut-être auriez-vous à le regretter.. Vous êtes jeune, vous possédez plus de franchise que d'expérience; vous avez votre fortune à faire. Le terrain sur lequel vous allez marcher est semé d'embûches. Ne vous y hasardez qu'armé de prudence et de circonspection.

Le règne nouveau s'annonce tout autrement que celui qui l'a précédé... Frédéric-Guillaume était un souverain despotique, ombrageux ; il avait fait de la Prusse un vaste camp soumis à ses caprices de caporal... De son vivant, la pensée était esclave. Il ne reconnaissait de vertu aux citoyens que l'obéissance passive et silencieuse.

En deux années, son fils a opéré bien des

changemens.. C'est un prince philosophe. Doué de grands moyens, il est appelé à de grandes choses. L'étude approfondie des besoins et des tendances du siècle dans lequel nous vivons lui a inspiré un large esprit de tolérance, qu'il a la hardiesse de mettre en pratique.

Les sujets de Frédéric II jouissent aujourd'hui d'une somme de liberté telle que vous n'en trouveriez d'équivalente chez aucun autre peuple de notre Europe.

L'industrie, les arts, les lettres, les sciences, refoulés et méprisés sous le règne de son père, font l'objet de sa protection constante; aucune entrave ne gêne leur essor...

Mais, poursuivit le vieillard avec une remarquable autorité de parole, ne vous y trompez pas!... le roi Frédéric n'a pas si complétement abdiqué son origine, qu'on ne puisse çà et là, sous le manteau du philosophe, voir percer le fils de Frédéric-Guillaume... Maître absolu de son armée et de ses courtisans, à eux seuls il conteste les franchises qu'il accorde au reste de ses sujets.

Vous allez être soldat, jeune homme, vous allez être courtisan... Rappelez-vous que la discipline a sa tyrannie, sous laquelle il faut savoir se courber, et que la cour a ses secrets, qu'il faut savoir garder...

Peut-être un jour me saurez-vous gré de vous en avoir averti...

Si ce vieillard ne parlait pas souvent, du moins quand il parlait c'était en connaissance de cause, et avec une clarté et une netteté qui révélaient un esprit profond.

Il était impossible de dire plus et mieux à la fois. Toute la politique, toute la situation étaient là ; et Frédéric, frappé de cette clarté et de cette logique rigoureuse, l'écoutait avec non moins d'attention que de déférence.

Au moment où il recueillait les avis qui servaient de conclusion à ce petit discours et allaient droit à son adresse, il se fit quelque bruit au dehors, l'auberge s'ouvrit, et des valets en livrée de chasse s'arrêtèrent respectueusement sur le seuil, devant lequel le jeune homme vit s'avancer une berline attelée d'excellens chevaux.

Les chasseurs indemnisèrent largement l'aubergiste des contraventions qu'ils lui avaient fait commettre, et qu'il n'eût demandé qu'à renouveler pour le même prix, et saisissant leurs fusils et leurs carniers, ils sortirent en invitant leur jeune convive à les suivre.

— Après vous avoir fait de la morale, lui dit le petit vieillard au fin sourire, nous ne pouvons pas, en conscience, vous abandonner en pleine solitude. Nous vous devons une compensation; soyez encore des nôtres; il y a une place pour vous dans la voiture.

Frédéric ne se fit pas prier, il accepta, s'assit

en face de ses amphitryons, et les chevaux s'élancèrent vers l'intérieur de la ville.

— Il faut convenir, dit le petit vieillard, que les plus mauvais règnes laissent encore après eux quelque chose de bon. On est fort bien porté dans ces voitures auxquelles Berlin a donné son nom, et c'est ce terrible Frédéric-Guillaume qui les a fait créer pour son usage, par son premier architecte Philippe Chièse, — un habile homme!

La berline roulait toujours légère et moëlleuse, comme pour justifier cette parenthèse.

Les faubourgs furent vite franchis; on ne tarda pas à s'arrêter sur la place du palais.

— Monsieur, reprit le petit vieillard, vous voici au centre de la ville, vous ne courez plus risque de vous égarer... Recevez nos salutations et nos complimens... Enchantés de la rencontre.

— Et ne puis-je savoir à qui j'en dois l'honneur?... demanda le jeune baron en descendant de la voiture.

— On me nomme lord Hintford ; je suis ambassadeur de Sa Majesté britannique auprès du roi Frédéric II, et tout à votre service.

— Et moi, reprit l'autre vieillard, on m'appelle le comte de Bernes, lieutenant-général au service de l'Autriche, ambassadeur impérial et royal à Berlin, et non moins à votre service que mon collègue et ami.

Là-dessus, sans lui donner le temps de répondre ni de se reconnaître, les chevaux reprirent leur course, laissant le héros de l'aventure au comble de la stupéfaction.

III.

La parade.

Frédéric n'était pas encore remis de sa surprise, lorsqu'il rentra à l'auberge où Roller l'attendait avec une impatience que cette absence prolongée commençait à changer en inquiétude.

L'expression radieuse des traits de son jeune maître ne tarda pas à dissiper ces alarmes, mais le bon serviteur insista vainement pour lui faire prendre du repos.

Jamais il n'avait eu moins envie de dormir. Tout son être était surexcité.

Il s'assit à une table et commença par informer son grand-père et sa mère de son heureuse arrivée à Berlin. Mais quoique ces deux lettres se ressentissent des dispositions sous lesquelles il les traçait, elles n'approchaient pas de celle qu'il écrivit à l'adresse de son cher Léo, resté, comme on s'en souvient, à Kœnigsberg.

Dans celle-ci il s'épancha tout à son aise, certain que ses chaleureuses aspirations, ses

espérances, ses sensations seraient comprises et partagées par cet autre lui-même.

Cette lettre, de plus de huit pages, était un véritable journal, où il racontait, dans leurs moindres particularités, les événemens qui venaient de marquer d'une manière si curieuse et si extraordinaire ses premiers pas dans la capitale.

Pour qui le connaissait, son âme exaltée, son imagination ardente se trouvaient tout entières dans le récit de son aventure de Monbijou et de sa rencontre avec deux personnages aussi importans que les ambassadeurs d'Angleterre et d'Autriche.

Dans ces entretiens de cœur à cœur, il s'étendait avec transports sur l'avenir, qui lui apparaissait resplendir de promesses, vagues encore, mais assurées, échelonnées qu'il les voyait sur la faveur que dispensent les femmes et l'appui qui vient des grands de la terre.

Ce qui achevait d'exalter son esprit facile à l'enthousiasme, c'est qu'il n'avait fallu qu'un jour pour le lancer dans cette voie inespérée et promettant de si beaux résultats.

Il se jeta ensuite sur son lit, mais pour la forme et pour continuer ses rêves éveillés; car, eût-il songé à dormir, que les palpitations de sa poitrine et l'ardeur de son sang ne le lui eussent pas permis.

Sur pied avant le soleil, excité et soutenu par la fièvre même de cette bienheureuse insomnie,

pénétré de confiance dans sa bonne étoile, impatient d'en éprouver plus avant l'influence, il fit seller son cheval.

Roller voulait l'accompagner, mais il éprouvait un trop grand bien-être à repasser dans son esprit les chapitres de son roman ; il voulait être seul, de peur que la présence d'un compagnon ne le dérangeât, ne vînt le distraire. Il avait enfin à causer avec lui-même, et ce fut sans son serviteur qu'il prit la route de Potsdam.

Il franchit rapidement l'espace ; son cheval semblait partager son désir d'arriver.

A peine était-il dix heures lorsqu'il s'arrêta devant une des principales auberges de la ville, où il se fit servir un frugal repas, qu'il expédia en un clin d'œil.

Puis il se dirigea vers le château pour essayer d'y rencontrer le colonel Quintus Icilius, ou lui faire parvenir la nouvelle de son arrivée.

Ce château, construit en 1660, et embelli depuis par Frédéric-Guillaume, qui en avait fait sa principale résidence, affectait, avec ses magnifiques jardins, de très vastes proportions.

Frédéric ne s'arrêta pas à examiner les autres édifices, devant lesquels il passa dans sa course, et dont le mérite fixe l'attention des voyageurs ordinaires, tels que l'église du Saint-Esprit, l'Hôtel-de-Ville, l'Obélisque et même les casernes.

Il ne s'arrêta qu'à la grille de la principale entrée du palais.

Elle était confiée aux gardes du corps du roi.

Dès les premiers mots que le jeune baron adressa au factionnaire, qui lui barrait l'entrée, un officier en grande tenue de service sortit de l'intérieur d'un pavillon servant de poste et de corps de garde, et s'avança pour s'enquérir du motif de sa requête.

Frédéric, de son côté, fit un pas au devant de lui, mais il s'arrêta soudain, et la surprise lui coupa la parole, en reconnaissant dans cet officier celui qu'il avait rencontré la veille sur la Sprée, avec lequel il avait échangé le dialogue aigre-doux que l'on connaît, et qui l'avait aidé de si mauvaise grâce à regagner la rive gauche de la rivière.

L'aspect du personnage n'avait pas gagné. Il n'était pas plus engageant qu'au début de leurs relations, et notre héros ne se sentit pas porté pour lui de plus de sympathie.

Son riche et élégant costume de garde du corps ne dissimulait pas sa tournure raide et gourmée. De taille assez haute, d'apparence sèche et nerveuse, il marchait le corps droit, les reins cambrés. Mais ce maintien, en le faisant paraître plus grand qu'il n'était réellement, n'ajoutait rien au mérite négatif de sa personne.

Ses manières ne se distinguaient que par

l'affectation d'une noblesse qu'elle ne possédaient pas par nature. Quelque chose de répulsif se reflétait sur sa physionomie pâle, anguleuse, éclairée d'un regard perçant, mais sans aucune fixité.

Il fallait que la rancune qu'il avait laissé paraître dans ses paroles de la veille eût une cause secrète des plus graves, car, à l'aspect du jeune homme, tout dans sa personne, depuis ses gestes jusqu'à sa voix, en trahit la persistance.

Il poussa ce sentiment jusqu'à éviter de lui adresser la parole, et affectant de ne regarder que la sentinelle et de ne parler qu'à elle,

— Factionnaire, dit-il en fronçant le sourcil, faites observer votre consigne... On n'entre ici que muni d'une autorisation spéciale... Tout colloque est défendu sous les armes.

A cette sortie, non moins sotte qu'impertinente, Frédéric sut pourtant réprimer un mouvement d'impatience. S'adressant d'un ton de politesse froide à l'officier,

— Je désirerais, dit-il, parler à l'un des aides de camp de Sa Majesté, le colonel Quintus Icilius.

— Il n'est pas au château, répondit sèchement l'officier.

— Où le rencontrerai-je ? insista sur le même ton le jeune homme sans se laisser démonter.

Les lèvres déprimées de l'officier se pincèrent avec impatience ; son œil mobile et bilieux se croisa avec le regard assuré et franc de Frédéric, qu'il ne soutint pas longtemps.

— Il est sans doute où est le roi, répliqua-t-il avec aigreur, et l'on ne dérange pas les officiers de Sa Majesté dans l'exercice de leurs fonctions. Au surplus, il y a un concierge ; adressez-vous à lui.

En achevant ces mots, l'incivil personnage tourna brusquement le dos et disparut dans l'intérieur du poste.

Le jeune voyageur, peu soucieux de continuer la conversation, et comprenant qu'il ne gagnerait rien à insister, s'en alla de son côté.

Mais, pour profiter au moins du dernier conseil qui venait de lui être donné, il se mit à la recherche du concierge, qu'il finit par trouver humant l'air comme un rentier devant la belle colonnade du palais.

Ses insignes le lui firent reconnaître du premier coup d'œil.

C'était un vieux militaire, qui avait conservé le costume suranné des grenadiers du défunt roi Guillaume, et qui portait gravement une hallebarde de la main gauche, une grosse pomme d'or de la main droite.

Ses fonctions n'étaient du reste guère qu'une sinécure, car jamais résidence royale ne fut plus accessible que celle de Frédéric II.

Tout le monde pouvait pénétrer sans autorisation jusqu'aux portes intérieures, et, malgré l'accueil fait à notre jeune ami par le cerbère en habit d'officier, il n'était pas bien difficile d'arriver même à l'appartement du roi.

L'antichambre, gardée par des valets de pied et des pages, s'ouvrait sans peine aux personnes amenées par un motif urgent et pressées d'obtenir du monarque une audience, qui se faisait rarement attendre.

Aussi l'absence momentanée et peut-être les dispositions peu bienveillantes de l'officier de garde expliquaient seules la sévérité de la consigne à laquelle Frédéric de Trenck était venu se heurter.

Mais si l'entrée du palais était parfois interdite, celle des jardins ne l'était jamais.

Cela fit que le jeune homme ayant remis au concierge la lettre qu'il avait préparée pour son protecteur, le vieux brave l'engagea à prendre patience et à attendre son retour, qui ne pouvait tarder, dans les allées de ce merveilleux jardin.

Mais l'impatience qui dévorait Frédéric lui rendait le temps long, et il était trop préoccupé d'intérêts sérieux pour avoir l'esprit tourné vers la contemplation.

Il en eut bientôt assez d'admirer la belle ordonnance de ces lieux, ces plantations exotiques, ces bassins pittoresques auxquels l'appro-

che de l'hiver enlevait d'ailleurs leurs plus beaux effets.

Il tournait depuis dix minutes autour d'une grotte factice, merveille de ces merveilles, et commençait à ne plus tenir en place, lorsqu'un bruit lointain de tambours et de clairons lui fit dresser l'oreille.

Ce tumulte guerrier répondait trop à ses goûts naturels et à ses dispositions présentes pour ne pas éveiller son intérêt.

Il n'y résista pas.

Quittant à la hâte les jardins, et tournant autour du château, en se guidant sur la musique, il aperçut sur la place d'armes, qui s'étendait devant la façade principale, et qui peu d'instans auparavant était encore déserte, plusieurs régimens rangés en bataille.

Pour un jeune homme doué de dispositions militaires aussi prononcées, le coup d'œil était splendide.

Il avait bien entendu vanter la parade qui avait lieu tous les matins à Potsdam, sous les fenêtres du palais, mais le spectacle en présence duquel il se trouvait dépassait en grandeur tout ce qu'il avait vu à Kœnigsberg et tout ce qu'il avait rêvé.

L'arrivée d'un nombreux et brillant état-major, qui s'arrêta à l'une des extrémités de l'immense place, fut le signal des manœuvres.

Attiré par l'attrait des évolutions militaires,

Frédéric se porta en avant pour les voir de plus près, sans remarquer cette circonstance assez singulière qu'il était à peu près le seul individu étranger aux troupes et vêtu d'un costume bourgeois présent à cette curieuse exhibition.

Il se rappela que le roi en personne assistait souvent à ces parades, et pensa que peut-être Sa Majesté et le colonel Quintus Icilius se trouvaient à celle-ci.

Mais malgré toute son attention, aussi loin que sa vue put s'étendre, aucun indice ne les lui désigna, soit dans le groupe d'officiers supérieurs qui stationnaient au loin, soit dans les rangs des troupes en mouvement.

Au moment où il s'y attendait le moins, préoccupé qu'il était de ses investigations, il se trouva, par l'effet d'une évolution qui découvrit et rapprocha le front de bataille, et suspendit soudain la marche au signal du tambour, tout près de ces fameux gardes à pied, formés et entretenus avec tant d'amour par le roi Frédéric-Guillaume.

Le roi actuel avait conservé un bataillon entier de ces géants, recrutés par les soins de son père, à prix d'or et souvent par ruse et par surprise, sur toutes les grandes routes de l'Europe. Caprice bien digne, d'ailleurs, d'un souverain dont la gloire, malgré son humeur querelleuse, avait jeté beaucoup plus d'éclat sur les champs de manœuvre que sur les champs de bataille.

Frédéric, arrêté devant le front de cette troupe, contemplait avec étonnement cet échantillon des conceptions bizarres du feu roi. Il réprimait à peine un sourire à l'inspection de ces géans avec leurs cheveux poudrés à frimats, et grandis encore par l'exiguïté de leurs petits uniformes bleus.

Un officier, très simplement vêtu d'un habit bleu carré et fort râpé, portant de grandes bottes et coiffé d'un chapeau défoncé d'où s'échappait par derrière une longue queue fine et serrée dans sa prison de soie noire, poussa alors son cheval à travers les rangs du régiment des gardes, donnant, l'épée à la main, avec une grande animation, des ordres qu'il faisait exécuter lui-même, en rectifiant, avec une concision remarquable, les moindres erreurs.

Ses évolutions capricieuses le conduisirent tout près de Frédéric, et dans un mouvement un peu brusque, son chapeau perdit l'équilibre et tomba aux pieds du jeune homme. Celui-ci s'élança pour le ramasser, et sans avoir souci des écarts du cheval, il s'approcha pour le présenter à l'officier.

Ce dernier lui tourna le dos, et paraissant ne pas même s'être aperçu de l'incident, continua de donner ses ordres.

Frédéric fut obligé de l'appeler pour attirer son attention et le faire retourner.

— Hé ! monsieur, lui dit-il, votre chapeau !

Si léger que fût ce service, il méritait bien au moins un remercîment. Mais l'officier auquel s'adressait notre héros n'était sans doute pas de ceux qui s'attachent à de pareilles misères, car en recevant le chapeau des mains de Frédéric, il le toisa des pieds à la tête et fronça les sourcils.

— Que faites-vous là? lui dit-il d'un ton bourru. Ce n'est pas votre place... Allez à vos affaires, et laissez-nous aux nôtres.

Ainsi s'expliquait, selon toute apparence, cette absence de spectateurs, que nous avons signalée, sur la place d'armes. La parade de Potsdam n'était pas destinée à amuser les bourgeois.

Cependant Frédéric n'avait pas de bonheur avec les officiers de Sa Majesté. L'accueil fait à ses avances ravivait le souvenir de l'impertinence du chef de poste du palais. Il sentait son sang pétiller.

— Pardieu! monsieur, répondit-il, j'aurais aussi bien fait de laisser votre chapeau où il était, car ce n'est pas avec cette politesse que vous devez l'user beaucoup.

Mais déjà l'officier était loin, galopant de plus belle au milieu des troupes, sans paraître avoir entendu la réplique du jeune baron, qui resta obstinément à son poste d'observation.

Les manœuvres prirent fin ; peu à peu la place se dégarnit, les derniers bataillons dispa-

rurent avec l'état-major, au bruit des instrumens.

Jugeant alors qu'il avait assez attendu et que le colonel avait eu le temps de rentrer, Frédéric reprit le chemin du palais pour avoir des nouvelles de sa lettre.

Elle avait été fidèlement remise à son adresse par le concierge. Il n'avait plus dès lors qu'à se présenter pour être admis, car il était certain que du moment que le colonel Quintus Icilius était de retour, il avait dû donner des ordres en conséquence.

Ce raisonnement, pour être logique, était néanmoins prématuré. En effet, lorsque le chef de poste qui avait déjà si mal accueilli notre jeune ami le vit revenir à la charge, il prit son air le plus rogue et se campa au milieu de l'entrée.

— Mordieu ! mon jeune monsieur, lui dit-il, vous avez la tête bien dure ou la mémoire bien courte.

— Permettez, monsieur, riposta Frédéric, que son aventure de la parade avait mis de fort mauvaise humeur, en fait de mémoire je n'oublie pas un mauvais procédé, et quant à l'intelligence, si quelqu'un refuse de comprendre l'autre, je ne crois pas que ce soit moi.

Cela avait assez l'air d'une provocation, et l'officier n'était pas disposé à se montrer conciliant vis-à-vis du malencontreux rival qui, la

veille, lui avait, selon toute apparence, soufflé l'occasion de rendre service et de faire sa cour à deux dames jeunes et jolies.

Il le prit donc de haut, élevant la voix, comme pour intimider son interlocuteur imberbe :

— Qu'est-ce à dire ? s'écria-t-il.

— Tout ce qu'il vous plaira, riposta le jeune homme. Mais avant tout l'on m'attend et je veux passer.

— Malgré moi?...

— Malgré vous, s'il le faut!...

Sur ce diapason, l'affaire allait tourner à mal, car l'officier était devenu pourpre, et le jeune baron faisait un geste pour exécuter sa résolution.

Une diversion survint heureusement et fort à propos. Elle était produite par le bruit de deux bottes éperonnées et d'un sabre, résonnant avec force sur les dalles du perron faisant face au pavillon du poste, et donnant accès dans le palais.

Un second officier venant de l'intérieur, descendit les marches, et s'interposa vivement entre les deux antagonistes.

— Désolé de vous contrarier, monsieur de Jakinsky, exclama sans ambage et d'un ton légèrement sarcastique le nouveau venu, mais vous voudrez bien laisser passer M. le baron de Trenck. C'est l'ordre de Sa Majesté.

Avant même qu'il eût parlé, Frédéric avait

déjà reconnu la physionomie franche et ouverte de son ancien ami de Kœnigsberg, le capitaine Tempête.

L'officier de garde, que nous connaîtrons désormais sous son nom de Jakinsky, s'inclina d'assez mauvaise grâce devant l'ordre péremptoire apporté par le capitaine, et Frédéric, après avoir cordialement serré la main à ce dernier, pénétra enfin dans le palais.

Tout en lui débitant avec son entrain accoutumé de sincères félicitations sur son heureuse arrivée à Potsdam, sans lui laisser le loisir de placer un mot, le capitaine Favra lui faisait franchir rapidement les degrés de marbre de l'escalier d'honneur, et l'entraînait à travers plusieurs pièces somptueuses, où se tenaient les cinq valets de pied et les deux pages composant le service ordinaire du roi.

Ils arrivèrent ainsi à un dernier salon, plus riche et plus élégant encore, dans lequel ils trouvèrent le colonel, qui semblait les attendre avec une sorte d'impatience.

— Eh! arrivez donc, jeune homme, s'écria-t-il en faisant quelques pas au devant de Frédéric. Je savais bien que vous finiriez par là... Mais le roi est pressé... Il va se mettre à table... Allons, venez.

Frédéric regardait son protecteur avec stupéfaction et sans comprendre.

— Le roi!... répéta-t-il en balbutiant.

— Eh bien! oui, le roi! dit le colonel, souriant de son embarras.

— Comment?.., ainsi?... sur-le-champ?... dans ce costume de voyage?

— Votre costume!... Vrai Dieu! Sa Majesté s'embarrasse bien de ces futilités!... Allons, allons, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud; un roi n'est pas fait pour attendre.

Frédéric se sentit doucement poussé par le colonel, et jeta un regard de détresse vers son ami le capitaine, qui caressait sa moustache d'un air profondément satisfait, et qui de son œil expressif lui adresse un petit signe pour l'encourager.

Le pauvre garçon en avait besoin, en dépit de son assurance naturelle. Il était loin d'avoir prévu cette soudaineté d'exécution, cette absence complète de formalités et d'étiquette, qui allaient le mettre de prime-saut en présence de ce grand monarque, dont la gloire était déjà universelle, et que ses amis comme ses ennemis avaient promptement appris à redouter autant qu'à respecter.

Il eût donné beaucoup pour obtenir un sursis et avoir le temps de se reconnaître, mais il n'y fallait pas songer.

Le colonel avait tourné le bouton d'une porte, sans même essayer de se faire annoncer, et l'avait invité du geste à entrer avec lui.

Le jeune homme était cloué sur le tapis, les jambes complétement paralysées.

Le capitaine Tempête fut obligé de le pousser un peu brusquement par les épaules et de fermer la porte sur lui, en lui murmurant à l'oreille :

— Du courage! mordieu!...

Il était dans le cabinet du roi.

Par un contraste qui peignait l'homme, autant les appartemens que Frédéric venait de parcourir avec son guide étaient fastueux, autant la pièce où travaillait et se tenait habituellement le roi était simple dans ses ornemens et dans ses meubles.

Près d'une fenêtre donnant sur les jardins était installée une vaste table-bureau couverte d'un tapis de drap, sur laquelle s'étalaient des cartes ouvertes et un monceau de livres en désordre.

Dans un coin, un canapé en forme de lit de repos ; çà et là des fauteuils et des chaises sales, déchirées par les levrettes favorites de Sa Majesté, qui, en ce moment, au nombre d'une demi-douzaine, se tenaient accroupies en rond sur le satin, la tête entre leurs pattes.

Dans tous les angles, des consoles ; sur ces consoles des tabatières pleines et ouvertes — le roi en avait quinze eents; on pouvait dire que c'était son seul luxe — des assiettes de fruits à noyau, dont le roi étaittrès friand. et que, vu la saison, ses jardiniers avaient dû faire venir dans des serres.

La pièce était d'une médiocre étendue; en face de la porte d'entrée, un feu vif brillait dans la cheminée; mais ce feu était absorbé par le roi, qui, assis sur une chaise basse, masquait le foyer tout entier.

Sa Majesté était singulièrement frileuse, et Mirabeau, qui la connut plus tard, disait : que sa véritable vocation eût été d'être espalier.

Le roi donc, en grandes bottes, en uniforme, le chapeau sur la tête, se chauffait avec délices, tout en parcourant à la hâte des papiers épars sur un guéridon placé à sa portée. Ces papiers étaient des pétitions et des suppliques qui lui avaient été remises pendant sa promenade du matin, et qu'il annotait à mesure qu'elles lui étaient présentées par son secrétaire des commandemens d'Arget, debout à ses côtés.

Notons, en passant, que ce d'Arget était encore un Français, présenté au roi par le marquisde Valery, l'envoyéde la cour de Louis XV.

De temps en temps, le roi suspendait sa lecture, pour caresser une ravissante petite levrette, campée sans façon sur ses genoux, en sa qualité de favorite. Car, il faut bien l'avouer, ce grand prince, l'admiration et l'effroi de ses contemporains, avait un faible, comme le plus vulgaire des hommes, et ce faible c'était celui des levrettes. « Mes chiens, avait-il coutume de dire à ceux qui s'étonnaient de ce goût, mes chiens déchirent mes fauteuils, et il faut que je

le souffre, car si je les faisais raccommoder aujourd'hui, ce serait à recommencer demain. Mais, au bout du compte, une marquise de Pompadour me coûterait bien davantage, et me serait moins attachée et moins fidèle. »

Il traitait en conséquence ses bêtes de prédilection avec toute sorte de délicatesse, et quand elles venaient à mourir, il leur élevait des mausolées, couverts d'inscriptions et de sentences, dans le parc de cette même résidence de Postdam.

Ainsi que nous l'avons dit, il tournait le dos à la porte, et bien certainement il ne se serait pas aperçu de l'entrée du colonel et de son protégé, si la levrette couchée sur ses genoux ne lui eût donné l'éveil.

Mais au léger bruit occasionné par le capitaine Tempête, qui referma la porte sur eux sans les suivre, la charmante petite bête, dressant l'oreille, quitta son poste d'honneur et s'élança en aboyant au devant des nouveaux venus.

Soudain, ce fut un chœur général. Toutes les levrettes, réveillées en sursaut, joignirent leurs jappemens à ceux de leur compagne, qui manifestait des dispositions hostiles, surtout au jeune baron, qui lui était inconnu.

— Ici, Finette! ici!... cria le roi, habitué d'ailleurs à ces vacarmes; ici, et qu'on se taise!

Finette obéit, mais une de ses compagnes, de

moins bonne composition, avait sauté en bas de son fauteuil, et, tournant autour de Frédéric, paraissait en vouloir à ses mollets.

— Eh bien! Biche! dit le roi, qui s'en aperçut, quelles sont ces façons?... Voulez-vous bien finir et vous taire!

Et comme Biche aboyait de plus belle et montrait les dents, sans égard pour les remontrances de son maître, celui-ci, impatienté, se leva, saisit un jonc placé près de la cheminée et en appliqua un coup ou deux sur les reins de la pauvrette, qui, hurlant d'une façon lamentable, alla se cacher sous le tapis du bureau.

La paix ainsi rétablie, le roi se tourna vers Frédéric.

— Monsieur, lui dit-il, vous excuserez Biche, qui ne vous connaît pas encore...

Mais ce fut un coup de théâtre; il s'arrêta court en voyant la stupeur et l'épouvante qui venaient d'envahir les traits du jeune baron.

L'officier dont Frédéric avait obligeamment ramassé le chapeau à la parade et qui l'en avait si mal remercié, c'était le roi!...

Celui-ci l'avait, de son côté, parfaitement reconnu du premier regard, et prenait, suivant son humeur légèrement moqueuse, un malin plaisir à son embarras et à sa crainte.

Cependant le colonel Quintus Icilius, étranger au secret, ne comprenait rien à l'attitude de l'un ni de l'autre. Ce fut lui qui rompit le si-

lence, embarrassant surtout pour son protégé, en le désignant au roi.

— Sire, dit-il avec une certaine hésitation, c'est le jeune baron de Trenck, dont j'ai eu l'honneur de parler à Votre Majesté.

— Oh ! je ne suis pas comme Biche, moi, riposta gaiement le roi, je connais monsieur.

Puis, soulevant son chapeau avec une suprême courtoisie,

— Et je ne crains pas d'user mon chapeau en lui souhaitant la bienvenue, ajouta-t-il non sans une intention quelque peu marquée.

Cette allusion mit le comble à l'embarras du jeune homme, en lui prouvant que ses paroles de la parade n'avaient pas été perdues, comme il cherchait encore à se le persuader.

Il se sentait donc fort mal à son aise; mais un regard énergique du colonel lui rappela que son avenir dépendait de cette entrevue.

Il réunit toutes ses forces pour faire bonne contenance.

Le roi avait replacé son chapeau sur sa tête et examinait Frédéric avec une attention méticuleuse.

— Vous êtes le fils du général de Trenck ? demanda-t-il enfin d'un ton bref, mais toujours bienveillant.

— Oui, sire.

— Un brave officier qui a bien servi, et qui a versé son sang pour la Prusse... N'êtes-vous

pas quelque chose au comte de Derschau, le président du conseil supérieur de ma bonne ville de Kœnigsberg?

— Je suis son petit-fils par ma mère, sire.

— Vous avez étudié auprès de lui, à l'Université?

— Oui, sire.

— Il y a deux ans, quand je me fis sacrer à Kœnigsberg, on me présenta un jeune homme qui passait pour le meilleur élève de l'Université?...

— C'est moi, sire, qui eus cet honneur, répondit Frédéric justement glorieux de ce souvenir du souverain, et s'étonnant lui-même de ne pas avoir reconnu le roi dans l'officier qui passait d'une façon si rapide et si brusque devant lui, deux heures auparavant.

Cette inadvertance n'avait cependant rien d'étonnant après deux ans écoulés depuis une présentation de quelques secondes, où l'écolier avait à peine osé lever les yeux sur le monarque, vêtu alors d'un costume d'apparat.

Mais si l'élève avait pu oublier les traits du roi, la merveilleuse faculté mnémonique de celui-ci lui avait rappelé dès le premier instant ce qui concernait le mérite de ce jeune homme.

— Ah! c'est vous?... dit-il avec une satisfaction qu'il fallait peut-être moins attribuer aux succès scholastiques du jeune baron qu'à la petite vanité royale de ce triomphe

de mémoire ; et qu'avez-vous appris là-bas?

Quand les grands sont contens d'eux-mêmes, il y a toujours beaucoup de chance pour qu'ils le soient des autres.

La glace était rompue ; Frédéric avait retrouvé son assurance devant un accueil si encourageant ; la manière dont il répondit en fut la preuve triomphante.

Nous ne répéterons pas en détail cette réponse ; ce serait faire double emploi avec ce que nous avons déjà raconté des premières années et des premiers succès de notre héros.

Bien qu'il eût particulièrement dirigé ses études vers les sciences positives et en dernier lieu vers le génie militaire, on sait que les autres branches de l'éducation ne lui étaient pas étrangères. Aussi, connaissant les prédilections secrètes du roi pour la littérature et la philosophie, n'eut-il garde de les oublier, et fut-il assez heureux pour en parler en excellens termes.

Le roi l'écoutait avec une complaisance marquée, tout en se promenant dans son cabinet et en s'arrêtant de temps à autre devant une console, tantôt pour puiser une pincée de tabac dans les nombreuses et élégantes boîtes ouvertes à sa portée, tantôt pour déguster une cerise, dont il jetait ensuite le noyau dans la cheminée.

Le colonel Quintus Icilius, personnellement intéressé dans la question, promenait son regard

charmé de son protégé au roi, suivant avec fierté, sur la physionomie du monarque, les progrès visibles du succès de Frédéric.

Jugeant le moment venu d'y mettre le comble, et cédant à ses vieilles sympathies universitaires, il saisit un instant favorable pour prendre la parole et raconter la brillante joûte polyglotte soutenue devant lui à Kœnigsberg par le phénix des étudians.

Mais le roi l'interrompit au plus beau moment.

— Oui... oui, je sais, colonel... Vous m'avez déjà entretenu de cette séance... C'est fort bien de savoir tant de choses ; mais, reprit-il d'un certain ton significatif, qui cependant n'avait rien de trop sévère, il est beau aussi de ne pas trop chercher à faire montre de ses avantages... pour donner des leçons à mes officiers. L'exercice est nécessaire à un homme d'épée, mais je n'aime pas qu'on en abuse.

On pense bien que le colonel, dans les détails qu'il avait fournis au roi sur le jeune baron, s'était bien gardé de faire allusion au duel de Kœnigsberg.

Aussi ce conseil détourné, quoique donné d'un ton paternel, en révélant à l'improviste, à lui et à Frédéric, que le roi était instruit de cette équipée, leur causa-t-il une surprise dont le colonel fut plus confondu encore que son protégé.

Mais le roi, sans paraître remarquer leur em-

barras et sans insister, s'arrêta de nouveau devant le jeune baron, le considéra des pieds à la tête, tourna autour de lui, comme il faisait parfois en passant ses soldats en revue, tout cela sans ouvrir la bouche.

Après quoi tirant sa montre,

— Midi!... fit-il vivement. Jeune homme, vous m'excuserez si je vous quitte; mais c'est l'heure du dîner, et si je ne veux pas qu'on me fasse attendre, il est juste que je ne fasse pas attendre non plus... D'Arget, portez ces lettres à mes secrétaires, et que les réponses soient expédiées dans la journée.

Il fit un pas rapide pour sortir, puis s'arrêtant une seconde, et se retournant vers son aide de camp,

— Ah! colonel, ajouta-t-il du ton le plus simple du monde, vous direz à Jakinsky que M. le baron de Trenck, à compter d'aujourd'hui, fait partie de mes gardes du corps. Je le place sous ses ordres en qualité de cadet.

IV

Le souper de Postdam

On eût vainement cherché, à cette époque, non-seulement en Prusse mais en Europe, une

phalange plus martiale et plus brillante que celle des gardes du corps du roi Frédéric II.

Ce n'est pas qu'elle fût nombreuse; elle se réduisait à un escadron de six officiers et de cent quarante-quatre hommes, plus quarante à cinquante cavaliers surnuméraires. Mais la difficulté était de s'y faire admettre.

Que de conditions pour arriver à cet honneur! Il fallait appartenir à la fine fleur de la noblesse, et justifier cette origine par les qualités physiques, par une intelligence, par une éducation hors ligne.

Les élus devaient, en outre, jouir d'une fortune personnelle capable de suffire aux exigences, presque exorbitantes, de leur équipage et de leur entretien, car le système du roi était de se les attacher, non par de hautes paies, mais par la seule émulation.

Leurs émolumens étaient nuls, et l'équipement d'un officier coûtait jusqu'à deux mille rixdalers (plus de sept mille francs de notre monnaie). La seule housse du cheval revenait à sept cents rixdalers, et la cuirasse du cavalier était plaquée en argent.

Qu'on ne croie pas que cette troupe d'élite, malgré la valeur de chacun de ses membres, fût ménagée par le roi! Exposée tout autant que le reste de l'armée en temps de guerre, prédestinée aux coups de main hardis, aux entreprises désespérées, elle était soumise, pendant la paix,

aux exercices les plus assidus et les plus rudes.

Frédéric II expérimentait sur ses gardes du corps les systèmes nouveaux qu'il voulait introduire dans ses troupes, et les employait ensuite à l'instruction de sa cavalerie.

Ce n'était donc pas une sinécure qui venait d'échoir au jeune baron de Trenck; mais si c'était une fonction difficile et active, c'était aussi une haute faveur, enviée de toute la noblesse du royaume, et notre héros ne s'y méprit pas.

Il était d'ailleurs entretenu dans ces excellentes dispositions par le colonel Quintus Icilius et par le capitaine Favra, par ce dernier surtout, émerveillé, sans en être jaloux, de l'accueil fait par le souverain à son jeune protégé.

Le colonel, glorieux d'avoir si bien réussi, ne perdit pas un temps précieux; il se hâta de transmettre les intentions du maître à M. de Jackinsky, capitaine des gardes du corps.

Dire que cet officier n'éprouva pas quelque surprise du singulier hasard qui mettait sous ses ordres ce jeune homme dont il avait la veille fait la connaissance d'une façon peu satisfaisante pour son amour-propre, ce serait exagérer. Mais, chose certaine, en recevant les instructions royales et en accueillant celui qui en était l'objet, son visage impassible ne laissa rien paraître de ce qui pouvait se passer en lui, et il se courba avec un respect tout militaire devant la décision suprême.

Le jour même, Frédéric fut installé dans ses nouvelles fonctions, et telle était la rigueur de la discipline, qu'il n'obtint même pas de retourner à Berlin, où tant de motifs impérieux l'appelaient.

Il dût renoncer à aller chercher ses bagages pour les amener à Potsdam avec son domestique.

Mais ce qui lui coûta davantage, ce fut l'impossibilité momentanée d'informer de son bonheur ses nouveaux amis lord Hintfort et le comte de Bernes.

Et puis, pourquoi en faire un mystère ? A travers la joie qui débordait de son âme, sa pensée ne pouvait se détacher de la rencontre des deux inconnues du château de Monbijou. Son ardente curiosité trouvait un aiguillon dans les nuages qui lui dérobaient encore leur personnalité.

On sait de quel train allait son imagination, une fois lancée. La plus jeune avait produit sur lui une impression si vive qu'il conservait comme une relique, comme un talisman, le nœud de ruban bleu perdu par elle sur le rivage. Sans la connaître, sur cette seule et romanesque entrevue, il l'enveloppait dans le même culte que sa mère, son grand-père et son ami Léo.

Mais la discipline!... l'inflexible discipline!... Forcé de se contraindre, il expédia un exprès à Roller, qui vint aussitôt le rejoindre avec ses chevaux et sa valise.

Les gardes du corps n'étaient pas casernés. Frédéric dut, pour se conformer aux règlemens, s'installer sur un pied luxueux, afin de marcher de pair avec ses camarades. Heureusement, l'argent ne lui manquait pas, et la bourse de son grand-père était toujours ouverte pour lui.

S'il eût joui d'un peu de repos et surtout de liberté, rien n'eût manqué à ses désirs. Mais il devait d'abord faire le rude apprentissage de la vie de fatigues par laquelle s'achetait la faveur royale.

Levé à quatre heures du matin, il passait tout le jour en exercices ou en manœuvres, trop heureux quand le boute-selle ne venait pas le réveiller en sursaut et jusqu'à deux fois la nuit.

Ces rigueurs de la discipline n'avaient rien qui lui fût particulier, ni qui émanât de M. de Jackinsky, son capitaine.

Elles venaient de plus haut et portaient indistinctement sur lui comme sur ses camarades, qui, pour la plus légère infraction, étaient soumis à des punitions plus sévères que dans un autre corps.

Si M. de Jackinsky avait été peu agréablement surpris par l'admission de Frédéric dans sa compagnie, celui-ci n'avait probablement pas été non plus exempt d'une certaine appréhension, reste de l'effet de leur première rencontre.

Cependant, à bien considérer les formes sè-

ches, mais polies de son supérieur, il fut fondé à croire que celui-ci n'avait conservé contre lui aucune prévention. Il dut même lui rendre cette justice que M. de Jackinsky ne montrait de préférence pour aucun de ses camarades, et que se conformant aux recommandations spéciales du colonel Quintus, il s'occupait sérieusement de lui, et semblait prendre à tâche de le former rapidement.

De son côté, Frédéric ne négligeait rien pour répondre aux bonnes intentions du roi, et il était encouragé dans cette voie par le seul homme qui lui donnât des marques sincères d'intérêt, en dehors du service, le capitaine Favra. Celui-ci, grâce à sa bouillante activité, trouvait moyen d'utiliser pour les leçons les courts momens de répit de son protégé.

Il est vrai que les progrès de l'élève flattaient et maintenaient les sympathies du maître ; aussi lui frappait-il souvent avec un geste brusque mais amical sur l'épaule, en lui répétant :

— Bravo ! mon petit baron ! vous voilà déjà devenu un fort joli cavalier... Vous marcherez un jour sur les traces du capitaine Tempête... c'est moi qui vous le dis. Diable m'emporte ! le roi sera difficile s'il n'est pas content !

Mais pour réaliser la prédiction du brave capitaine, il fallait que le roi parût se ressouvenir de Frédéric, et chaque jour, à la parade, il pas-

sait devant le front des gardes du corps sans même paraître le voir.

C'est ici le cas d'expliquer, aussi rapidement que possible, pour ne plus retarder la suite des événemens que nous avons à raconter, que le nouveau roi de Prusse, surchargé à cette époque des soins les plus divers et les plus graves, n'avait guère le loisir de penser au jeune baron de Trenck.

La vie qu'il avait menée dans sa délicieuse retraite de Rheinsberg, pendant les dernières années du règne de son père, était loin de faire pressentir celle qu'il adopterait sur le trône. Mais à peine y fut-il monté, qu'un changement extraordinaire s'opéra en lui.

Rompant avec ses habitudes de plaisirs, tempérées par quelques distractions littéraires ou philosophiques, il régla strictement et pour toujours l'emploi de son temps, de manière à suffire à toutes les exigences de sa position actuelle.

Il était alors dans la force de l'âge, autrement il n'eût pas si aisément triomphé d'habitudes devenues une seconde nature.

Prince royal, il était naturellement dormeur; roi, il prit la résolution de se lever à quatre heures du matin, et pour n'être pas exposé à se rendormir, une fois réveillé, il enjoignit à son valet de chambre, sous peine d'être soldat pour la vie, de lui jeter sur le visage une serviette trempée dans l'eau froide.

Étranger aux petites jouissances des pantoufles et de la robe de chambre, en se levant, il s'habillait pour toute la journée. Quelques minutes lui suffisaient pour revêtir son frac bien boutonné, chausser ses grandes bottes, se cravater et faire accommoder sa longue queue, serrée dans un ruban noir.

Aussitôt il commençait le dépouillement de la correspondance, qu'un page lui apportait dans une corbeille.

A huit heures, entrait un secrétaire. Tout en déjeunant, le roi lui indiquait le sens des réponses à faire aux lettres qu'il en jugeait dignes, avec ordre de les lui présenter à signer avant le soir.

Vers neuf heures, il appelait un de ses aides de camp, et traitait avec lui les affaires militaires.

A dix heures, il allait exercer quelque régiment de la garnison, et assistait à la parade, quand il ne rentrait pas au château pour s'occuper de lectures et de compositions littéraires, ou pour donner des audiences, soit dans son cabinet, soit dans les jardins. On le voyait souvent alors se promener dans les allées, un livre sous le bras, suivi d'un page et entouré de deux ou trois de ses levrettes.

A midi, il dînait avec les personnes qu'il avait désignées d'avance, et ce repas, qui contrastait par son abondance et sa recherche avec la

frugalité de celui du matin, se prolongeait assez tard. Le roi était friand ; il avait fait venir de Lyon et de Périgueux deux maîtres d'hôtel, appelés Joyard et Noël, qui dirigeaient le service de sa table avec un talent raffiné.

Il consacrait l'après-midi à une promenade à cheval, pendant laquelle, lorsqu'il passait dans les rues de Potsdam, tout le monde pouvait l'approcher, à ce point que les enfans du peuple donnaient de petits coups à sa monture en criant familièrement :

—Bonjour, Fritz, notre bon Fritz ! Vive Fritz!

Car Fritz, abréviatif de Frédéric, était le nom d'amitié par lequel le désignaient ses sujets, auprès de qui il était très populaire.

S'il ne sortait pas, il se livrait à un nouveau travail soit avec les ministres d'Etat, soit avec d'autres fonctionnaires qu'il faisait appeler.

Quelquefois il s'isolait dans son cabinet et s'abandonnait à son goût pour la poésie. Telle était l'application qu'il apportait à cette distraction, ou plutôt à ce travail, qu'on l'a vu pendant huit jours poursuivre une rime et la demander à tous ceux qui l'approchaient.

A six heures commençait un concert dirigé par le compositeur Graun, et presque exclusivement formé d'instrumens à vent. Le roi, très fort sur la flûte, y faisait sa partie avec Quantz, son professeur, et souvent y exécutait des concertos de sa façon.

Après le concert on causait, ce qui permettait d'atteindre sans s'en apercevoir le souper, qui, servi à dix heures précises, se prolongeait assez avant dans la nuit.

A l'époque de notre récit, ces soupers célèbres étaient dans tout leur lustre, en raison de la présence de Voltaire à Potsdam.

C'était le second voyage de l'illustre philosophe en Prusse, et lui-même nous apprend que ce voyage avait pour objet principal une mission secrète du cabinet de Versailles. Il s'agissait de rompre la paix avec l'Autriche et de faire marcher cent mille hommes contre les Impériaux, en guerre avec la France.

Voltaire, accueilli à Potsdam comme un philosophe, comme un poète illustre, et non comme un diplomate, avait été logé par le roi au-dessous de son appartement.

D'une chambre à l'autre s'était établie entre eux une correspondance hybride, — le prince n'y parlait que littérature, tandis que Voltaire y mêlait la politique avec une obstination digne d'un meilleur sort.

Cette persistance du roi à faire la sourde oreille excitait l'impatience et la susceptibilité du philosophe, dont la modestie n'était pas la vertu dominante. Aussi, parfois, se vengeait-il par un de ses sarcasmes les plus mordans.

— Que faites-vous là, bon Dieu ! et quel est ce griffonnage ? lui demandait un jour un visi-

teur, le surprenant en train de revoir et de corriger certaines poésies royales.

— Je lave le linge sale du roi, répondit-il.

Cependant, comme il en était venu à faire du succès de sa mission une question d'amour-propre, il ne se tenait pas pour battu, et persistait à glisser des allusions politiques au milieu de sa correspondance quotidienne, en apparence la plus littéraire.

Un jour il écrivit tout net au roi :

« Doutez-vous que la maison d'Autriche ne » vous demande la Silésie à la première occa- » sion ? »

Le prince prit gaîment la question, et répondit en marge :

Ils seront reçus, biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Les négociations pouvaient, sur ce ton, se prolonger indéfiniment, car, d'un autre côté, le monarque ne négligeait rien pour charmer et retenir son hôte.

Chaque soir, il l'appelait à sa table, et réunissait autour de lui cette pléiade d'illustrations des lettres et des sciences, au milieu desquelles il se plaisait tant, et que ses faveurs avaient attirées de tous les coins de l'Europe.

L'étiquette était bannie de ces repas; une égalité parfaite régnait entre les convives, et l'on y débattait les questions philosophiques les

plus délicates avec une entière indépendance.

Ce n'est pas calomnier les écrivains ni les savans que d'avouer qu'ils ne pèchent pas en général par la tolérance, la bienveillance ni la modestie. Aussi, n'était-il pas rare de voir la discussion dégénérer, sinon en querelle, du moins en propos mordans, et nous devons ajouter que le roi, dans son humeur sarcastique, donnait volontiers le signal de ces écarts, qui l'égayaient.

Mais s'il permettait à ses convives d'échanger entre eux de piquantes ripostes, il n'oubliait jamais, quant à lui, sa dignité, et si quelqu'un moins avisé s'en écartait, d'un mot il ramenait l'assemblée au respect et à la réserve.

Il n'y avait qu'une voix pour reconnaître la courtoisie, la politesse exquise du redoutable amphitryon, surtout à l'égard des étrangers. Voltaire était alors de l'avis général. Ce fut plus tard, à un troisième voyage qui devait finir par une brouille, qu'étant un jour appuyé contre une table de marbre, il répondit à l'éloge qu'on faisait devant lui de l'urbanité royale :

— Oui, il est comme cette table, poli et dur.

Le reproche n'était juste qu'en apparence. La dureté de Frédéric II n'était qu'à la surface. Ainsi qu'on l'a fait remarquer, il était sensible comme homme, si sa politique lui défendait de l'être jamais comme roi.

Cependant, au bout d'un mois d'admission

dans les gardes du corps, Frédéric de Trenck n'avait plus rien à apprendre, et sa tenue militaire était irréprochable.

Un matin de décembre, le roi, en passant la revue de cet escadron d'élite, parut enfin s'apercevoir de sa présence. Il était grand temps; le bouillant jeune homme commençait à désespérer d'attirer jamais la précieuse attention du maître.

Celui-ci s'arrêta brusquement devant lui. Après l'avoir examiné de son œil attentif et appréciateur, il lui commanda plusieurs mouvemens difficiles, que Frédéric fit exécuter à son cheval avec une vigueur et une précision merveilleuses.

Le roi ne laissait pas aisément surprendre ses impressions sur son visage. Seulement, il n'y avait rien de sévère ni d'inquiétant dans la façon dont il dit au nouveau garde du corps :

— Monsieur, demain, à pareille heure, je vous attends chez moi; n'y manquez pas.

Ce fut tout. Poussant son cheval, il continua silencieusement la revue, tandis que le jeune baron, en proie à un trouble bien naturel, reprenait sa place dans le front de bataille.

Le lendemain, comme on pense, il n'eut garde de faire attendre le roi, qui n'avait pas paru sur la place d'armes et qui était resté à travailler au château avec d'Arget.

Quand le page de service annonça Frédéric,

le roi, assis, entouré de ses levrettes devant le feu, se leva vivement, congédia d'Arget, et marcha à la rencontre du jeune homme, que les levrettes vinrent reconnaître, mais cette fois sans aboyer après ses mollets.

Les plus grands esprits ont leurs préjugés. Notons-le donc en passant: cette circonstance n'était pas indifférente pour le roi; il se défendait difficilement d'une certaine prévention contre ceux de ses visiteurs que ses chiens accueillaient mal, sous prétexte que leur instinct les portait à reconnaître si les gens qui l'approchaient avaient ou n'avaient pas avec lui quelque lien sympathique.

— Ah! ah! monsieur, dit-il en recevant le salut de Frédéric, vous êtes très exact. C'est bien!

Puis, recommençant sa promenade habituelle à travers son cabinet:

— Je vous ai fait venir, poursuivit-il, pour achever de vous connaître. C'est quelque chose, sans doute, de savoir son métier, d'avoir bonne contenance à cheval... mais ce n'est pas tout. Mes gardes du corps sont la pépinière et le modèle de ma cavalerie... Il n'y en a pas un qui ne soit un excellent soldat et un théoricien habile... Aussi, pour sortir de la foule, j'exige de ceux qui ont cette ambition des talens... des connaissances qu'on ne rencontre pas chez tous. Etes-vous de ceux-là, monsieur? »

Frédéric s'inclina silencieusement, mais avec un sourire et un regard qui disaient assez qu'il se présentait avec une résolution inébranlable, prêt à subir toute espèce d'examen.

— Il paraît, dit le roi en aspirant une large prise, il paraît que nous ne manquons pas de confiance en nous!... Je ne vous en blâme pas : on ne fait rien de vraiment grand dans ce monde sans la confiance et sans la volonté. Mettez-vous là.

Il lui désignait la table-bureau encombrée de ses papiers et de ses livres. Le jeune homme obéit.

Le roi alla prendre sur le petit guéridon placé près de la cheminée une liasse laissée par d'Arget, et dans laquelle il fit un choix.

— Tenez, dit-il en revenant à Frédéric, voici trois lettres que je viens de recevoir... Vous m'avez annoncé que vous saviez plusieurs langues... Vous répondrez à la première en allemand, et aux autres en français et en latin, les deux langues de la diplomatie... Vous êtes libre d'employer les termes que vous jugerez convenables.

Le jeune homme se mit à l'œuvre sans hésiter, et pendant qu'il écrivait, le roi arpentait de plus belle son cabinet, croquant une cerise par-ci par-là, ou caressant ses levrettes.

Au bout d'un quart d'heure à peine, Frédéric se leva et lui présenta respectueusement les trois réponses.

— Pas mal... pas mal, murmura celui-ci après les avoir lues; Quintus ne m'avait pas trompé... Le style est judicieux, les termes lucides. Autre chose, reprit-il en élevant la voix, ne m'avez-vous pas dit que vous saviez lever des plans?

— Cet art a été une partie spéciale de mon éducation, sire.

— Pourriez-vous me donner un aperçu de la topographie du royaume de Bohême?

— Je l'essaierai, sire.

— Essayez alors, dit le roi, en l'invitant à reprendre sa place.

Un second quart d'heure lui suffit pour esquisser le plan des principales villes, des cours d'eau, des montagnes et des points stratégiques importans de la Bohême.

— C'est bien, dit le roi, évidemment satisfait du travail rapide du jeune baron; vous n'avez rien omis d'essentiel. Cela fait l'éloge non-seulement de votre main, mais de votre mémoire... Une chose précieuse, la mémoire!... la vôtre me semble cultivée?...

— Je crois en effet, sire, qu'elle est assez bonne.

— Vous le croyez!... Eh bien nous allons voir cela, monsieur le suffisant. Voici un papier, là, sur mon bureau, — c'est une liste de cinquante nouveaux soldats incorporés dans ma garde... Vous avez cinq minutes pour les savoir par cœur.

Les cinq minutes n'étaient pas expirées, que Frédéric récitait au roi, sans se tromper d'un seul, les cinquante noms de la liste.

Cette prouesse eut plus de succès encore que les autres, mais le prince ne put contenir l'excès de sa satisfaction, quand le jeune homme reprit la liste par la queue et récita de nouveau les noms en sens inverse.

— A merveille, mon enfant! dit-il en lui donnant une légère tape sur la joue; — je suis content... Allez... il se fait tard... Vous entendrez parler de moi.

Et Frédéric quitta le cabinet royal, le cœur rempli de joie et d'orgueil, pour aller faire part du résultat de son entrevue à son protecteur Quintus et à son bon ami Tempête

Ce jour-là même, le petit souper de Potsdam promettait d'être des plus brillans.

Voltaire devait y donner la primeur d'une pièce de vers, qu'il venait d'achever et qu'il n'avait encore communiquée à personne.

Cette circonstance, rapprochée de l'impression produite sur le roi par le succès de Trenck et sa prodigieuse mémoire, fit naître dans l'esprit du prince l'idée d'une de ces mystifications dont il fournit plus d'un exemple à ses sujets, dans ses momens de bonne humeur.

C'était une réunion nombreuse, mais surtout éminente sous tous les rapports.

Outre le roi et Voltaire, qui occupaient les

places d'honneur, il y avait là des savans et des écrivains qui tous faisaient autorité:

Maupertuis, géomètre plus spirituel que sensé, peut-être, président de l'Académie de Berlin. C'était lui qui, ayant voulu suivre le roi dans sa première campagne, fut pris à la bataille de Molwitz, par des hussards hongrois, sur un arbre où il s'était réfugié, et échangé contre l'évêque de Silésie; ce même Maupertuis, couvert plus tard par Voltaire d'un ridicule ineffaçable dans sa facétie du *Docteur Akakia*;

Le marquis d'Argens, ce philosophe provençal qui avait toutes les faiblesses d'un mortel vulgaire, et qui finit par épouser M[lle] Le Cochois, actrice française de Berlin;

Le conseiller Jordan, qui sut jusqu'à ses derniers jours conserver l'estime et l'amitié du roi, et qui, à cette époque, commençait à ressentir les atteintes d'une maladie dont il devait mourir dix-huit mois après;

Blanchard d'Arnauld, versificateur médiocre, encore très jeune, occupant près du roi une place de secrétaire;

Le comte Algarotti, historien et poète, qui se lassa assez vite du séjour de la Prusse et retourna à Venise, où pendant vingt-cinq ans il resta en correspondance avec Frédéric II;

La Mettrie, philosophe, élève de Boerhave;

Quelques autres encore, moins connus, et parmi les militaires, Kayserling ancien favori

du prince royal, resté dans les bonnes grâces du roi, qui l'appelait Césarion, d'après son habitude de donner des noms et des surnoms aux personnes de son entourage, et enfin notre ami Guichard, transformé de la même façon en colonel Quintus Icilius.

Le repas arrivait à sa fin, au milieu d'une animation, d'un entrain, qui rivalisaient avec le pétillement du champagne. Les saillies jaillissaient soudaines et piquantes.

Le roi, jugeant le moment favorable, réclama tout à coup le silence, et engagea Voltaire à lire le morceau qu'il avait promis.

Le poète ne se fit pas prisr; il se leva et commença à déclamer, non sans une certaine complaisance, les vers annoncés et qui faisaient en quelque sorte partie du programme.

Mais à mesure qu'il parlait, les traits du roi devenaient plus sérieux, et chacundes convives, plus soucieux de se conformer à l'attitude du prince que de suivre sa propre appréciation, se tenait sur la réserve et n'avait garde d'applaudir.

Peu habitué à un accueil de ce genre, Voltaire acheva non sans effort, et se rassit décontenancé.

Chacun restait muet, évitant même de tourner les yeux.

Ce fut le roi qui rompit le silence.

— Ces verssont très beaux, dit-il froidement.

— Votre Majesté me flatte, répondit le poëte d'un ton où perçait une pointe d'ironie et d'amertume.

— Nullement, je rends justice à leur auteur.

— A leur auteur? répéta Voltaire en portant un regard étonné sur le prince.

— Que diable! mettons-y de la franchise, reprit le roi.

— C'est ce que je sollicite de Votre Majesté.

— Eh bien, voyons, mon cher Voltaire, quelle mauvaise idée vous est passée par le cerveau? Un poète tel que vous a-t-il donc besoin d'emprunter les vers des autres?

— Mais ces vers sont de moi, sire... Je vous jure... A peine ai-je eu le temps de les finir avant ce repas.

— A d'autres! vous plaisantez. Ce matin, un de mes gardes du corps qui s'amuse à cultiver la rime me les a présentés comme de lui.

— Ces vers?

— Ces vers mêmes, hémistiche pour hémistiche.

— C'est impossible! s'écria le poète hors de lui.

— Ah! vous y mettez de l'entêtement.

— J'en demande pardon à Votre Majesté, mais... mais c'est impossible, je le répète.

— Allons, vous tenez à être convaincu... soit!... Quintus, faites chercher M. le baron de Trenck, et qu'on l'amène mort ou vif, M. de Voltaire veut lui donner audience.

Quintus obéit et resta dehors tout le temps nécessaire à trouver le jeune garde du corps et à l'amener.

Celui-ci parut, un peu troublé de se rencontrer en si haute et si nombreuse compagnie. Il salua cependant le roi avec sa bonne grâce naturelle et se tint debout.

— Monsieur le baron, lui dit le roi, j'ai promis à ces messieurs que vous leur réciteriez les jolis vers que vous m'avez montrés ce matin.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

— Je n'en ai pas douté. Eh bien ! nous voici tout oreilles.

Frédéric prit d'abord la mine d'un auteur modeste, puis il se campa avec l'assurance d'un homme qui a le sentiment de son mérite, et répéta mot pour mot, avec une justesse d'inflexion, un tact irréprochable, les vers débités par Voltaire.

En l'écoutant, celui-ci douta d'abord, puis s'étonna, puis devint pâle, s'agita sur son siége et finit par s'écrier :

— Il faut que ce soit le diable.

Le roi répondit par un éclat de rire, qui trouva, de confiance, un écho dans l'assemblée, et qui acheva d'exaspérer et d'affoler le philosophe.

— C'est le diable !... le diable !... répétait-il en dévisageant le jeune homme.

— Allons, interrompit le roi, ne foudroyez

pas ainsi mon garde du corps de votre regard. Demandez-lui plutôt s'il persiste à se déclarer l'auteur... de vos vers.

— De mes vers?... murmura le poëte. Ma foi, j'avoue que je ne sais plus s'ils sont de lui ou de moi!

— Ils sont de vous, je le proclame.

Voltaire respira.

— Mais alors?... demanda-t-il.

— Voyez-vous cette porte vitrée, là, au fond? Elle était entr'ouverte pendant votre récitation... M. de Trenck était derrière; il a entendu votre poésie et il l'a retenue.

Mais ici, tous les visages semblèrent dire au roi que c'était lui qu'on ne croyait plus, tant la chose paraissait invraisemblable.

— Monsieur le baron, dit le roi en souriant, on doute de vous et de moi. N'avez-vous aucun moyen de persuader ces esprits forts?

— A moins de recommencer l'épreuve... répondit le jeune homme, plein d'assurance.

L'offre fut accueillie d'une voix unanime, et notre héros sortit de ce tournoi avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire comblé de félicitations.

Le lendemain, son nom était dans toutes les bouches, à la ville et à la cour. Potsdam entier s'entretenait de ses exploits et de la bienveillance que lui accordait le souverain.

Cette bienveillance se manifesta, en effet,

vingt-quatre heures après, par un brevet de cornette dans les gardes du corps, par le présent de deux magnifiques chevaux des écuries du roi, et par celui d'une somme de mille écus.

La fortune montrait son plus riant visage au nouveau favori. Mais un point auquel il tenait singulièrement s'obstinait à rester obscur autour de lui. Impossible d'obtenir aucun renseignement sur l'inconnue au ruban bleu; M. de Jaçkinsky seul aurait pu lui en donner, mais quelque chose lui disait que son capitaine était le dernier à qui il fallut en demander.

V

L Opéra de Berlin

La faveur du roi ne devait pas s'arrêter à ces premiers gages. Il semblait que le monarque, heureux des succès et du mérite de son nouveau protégé, voulût épuiser envers lui le trésor de ses bonnes grâces.

Ce n'était plus pour Frédéric ni un prince, ni un maître, mais véritablement un père, un ami. Il prenait plaisir à interrompre ses graves occupations pour le faire venir, et dans une causerie affectueuse, l'interroger, le sonder, le conseiller, lui tracer la voie

Ainsi recommandé par cette haute attention à celle des courtisans, Frédéric de Trenck ne tarda pas à se voir recherché par le groupe éminent des savans et des écrivains honorés de l'estime du prince. Admis dans leur familiarité, il put se former à leur école. Ses entretiens avec Voltaire et avec Jordan devinrent pour lui la source de connaissances littéraires et philosophiques dont il devait plus tard recueillir les excellens fruits.

Honneur envié des plus grands seigneurs, il lui arriva maintes fois d'être admis aux petits soupers! Un sentiment parfait des convenances, son respect pour l'autorité morale des hommes de génie au milieu desquels il se trouvait, malgré sa grande jeunesse, l'empêchaient sans doute de se mêler aux discussions de cette brillante assemblée; mais il n'en recueillait pas moins d'inappréciables avantages, en éclairant son esprit des traits lumineux qui s'y croisaient.

A peine âgé de dix-neuf ans, c'est-à-dire à une époque de la vie où la plupart des jeunes gens, encore sur les bancs classiques, cherchent à s'orienter pour leur avenir, Trenck jouissait d'une position qui eût largement suffi à bien des hommes considérables. L'écolier d'hier était une notabilité. Distingué par le premier monarque du monde, il faisait partie de son cercle intime, mangeait à sa table, conver-

sait familièrement avec lui, portait l'uniforme de ses officiers d'élite. Tout ce qui tenait au palais, ministres et gentilshommes en tête, le choyait et recherchait son amitié.

Il faut lui rendre cette justice, que ce rapide succès ne l'étourdissait pas. Il en jouissait avec une modération qui faisait le plus bel éloge de sa justesse d'esprit et de sa clairvoyance. Loin de s'endormir dans ses triomphes, il redoublait d'efforts pour les justifier; il savait la fortune changeante, et ne négligeait rien pour la fixer. Connaissant l'importance que le roi attachait à la science, il consacrait ses jours à l'étude de la théorie et de la pratique; une partie de ses nuits était absorbée par celle des lettres et arts.

Un regard affectueux, un mot bienveillant du roi le payaient de ses peines et lui donnaient de l'énergie pour continuer. Cette récompense ne lui était pas ménagée, et chaque fois qu'elle se renouvelait, il semblait qu'il ne lui restait plus à former aucun désir.

Aucun désir... c'est trop nous avancer peut-être. Contre la commune habitude, la prospérité n'avait eu aucune prise sur la générosité de Frédéric. Son cœur était resté le même, large, généreux, fidèle à ses amis. Il n'avait eu garde d'oublier Léo. C'était lui qu'il prenait pour premier confident de chacune de ses actions, et comme il prétendait que ces confidences ne res-

tassent pas une satisfaction platonique, il lui avait bientôt écrit de quitter Kœnigsberg et de venir à Potsdam partager en frère les bienfaits de la position qu'il devait au roi.

Mais Léo possédait aussi une nature d'élite, exquise et délicate à l'excès. Il n'y eut pas eu lui d'hésitation. Il répondit dans la forme affectueuse mais arrêtée connue de son ami, et qui justifiait le surnom de doux entêté :

« Rappelle-toi ce que je t'ai dit au moment de nos adieux : Dans les jours d'adversité, tu me trouveras auprès de toi. Tu es heureux...., ne m'attends pas. »

Ni insistance, ni prière ne parvint à ébranler cette détermination. Frédéric dut se résigner à n'avoir avec son plus cher ami que des relations épistolaires, et nous ne répondrions point qu'il ne lui arriva pas, en passant, un vague désir d'éprouver quelque mécompte dans ses constans succès, pour voir Léo se rapprocher de lui. A son âge et avec son humeur, on brave aisément la fortune!

Quoique Potsdam fût une résidence à part, choisie par le roi pour se délasser des formalités de l'étiquette, auxquelles il était astreint à Berlin, les exigences des affaires et de la politique y amenaient parfois les ambassadeurs étrangers.

Frédéric dut à des circonstances de ce genre le bonheur de revoir ses premiers amis dans la

carrière diplomatique, lord Hintford et le comte de Bernes.

Un jour même, en leur présence, le roi, posant la main sur son épaule, le présenta aux deux diplomates, en leur disant :

— Voici l'un des matadors de ma jeunesse prussienne.

Cet hommage, émané d'une bouche si compétente, combla de joie tout ensemble celui qui en était l'objet et ceux qui l'entendaient, heureux de voir se justifier l'opinion qu'ils s'étaient formée, dès le premier moment, de la valeur du jeune baron.

Mais dans la manière dont ils lui en exprimèrent leur satisfaction, il retrouva le contraste de leur caractère. Le comte de Bernes, moins expansif que lord Hintford, ne manqua pas de mêler à ses complimens de nouveaux conseils de prudence, de circonspection, vertus indispensables dans le monde où la faveur du roi l'appelait à vivre.

Le comte connaissait le cœur humain; il était familiarisé avec cette atmosphère dangereuse; il se réjouissait de la fermeté et de la raison de son protégé, mais il redoublait ses sages exhortations, dans le pressentiment qu'un hasard, un détail inaperçu pouvaient rendre la pente glissante, et que peut-être, faute d'expérience, il s'y laisserait aller.

Jusqu'alors cependant il ne s'était pas écarté

de ces précieux avis, son excellent naturel lui en facilitait l'accomplissement. Il se montrait également exempt de morgue et de froideur, et ne rencontrait que sympathie chez ses camarades. Tous, hormis peut-être M. de Jackinsky, toujours froid et réservé, lui savaient gré de ses bons procédés.

Un matin, par un froid très vif, aiguillonné par de violentes raffales de vent du nord, Frédéric, quittant le roi, traversait les jardins du palais.

Il marchait d'un pas hâtif, s'efforçant de protéger son visage par le collet relevé de son manteau, et, dans sa précipitation, il alla se heurter contre un individu arrêté au beau milieu d'une allée, devant un bassin complétement glacé.

C'était un petit vieillard à museau de fouine, à la physionomie mobile et grimaçante. Ses yeux pétillaient d'esprit, mais ses lèvres amincies attestaient que c'était de l'esprit méchant. On l'appelait le baron de Pœllnitz ; il était le doyen d'âge de la cour.

Le baron appartenait à une famille distinguée du Brandebourg. Il avait servi successivement sous trois règnes, ce qui peut donner une idée de la souplesse et des ressources de son caractère. Page de Frédéric Ier, il avait été le chambellan favori du gros Guillaume, qui ne favorisait pas grand monde, et, sous le roi actuel, il trouvait moyen de cumuler avec ses fonctions

de chambellan celles de grand-maître des cérémonies et de surintendant des théâtres de la cour.

Ce n'est pas que Frédéric II professât pour ce personnage une bien vive estime ; loin de là. Mais en ceci comme en mainte circonstance, il témoignait de son respect pour un choix fait par son père. Puis, partisan comme il l'était des hommes spéciaux, il rendait justice aux connaissances du baron, à sa longue pratique des choses de la cour, du monde, du cérémonial, à son intelligence envers les étrangers et les visiteurs d'apparat.

Frédéric II aimait à avoir sous la main quelques originaux, dont il faisait ses jouets, sur lesquels il exerçait, parfois jusqu'à l'acuité, sa verve épigrammatique. Le baron en était un. Lâchant la bride à ses saillies, à ses médisances, il en riait, quand il ne les punissait pas lui-même d'un trait sanglant. Le baron faisait partie des habitués des petits soupers, et souvent ces réunions étaient l'occasion de ces passes d'armes, dont le satyrique chambellan se retirait meurtri, mais non entamé : — il était d'une pâte complaisante.

M. de Pœllnitz possédait une certaine distinction d'extérieur et de manières ; mais sous cette apparente dignité, le caméléon cachait tous les vices : joueur, gourmand, libertin, cynique et athée. Trois fois il avait changé de religion, au

gré des intérêts du moment, et, d'après le conseil satyrique du roi, il ne lui restait plus qu'à se faire juif pour devenir grand-rabbin.

On ne pouvait lui reprocher pourtant d'avoir exploité son absence radicale de convictions et de conscience dans un but de cupidité : de tous les péchés capitaux, l'avarice seule lui manquait. Il passait sa vie à courir après l'argent; mais l'argent fuyait entre ses doigts, et toujours il était aux expédiens.

Dix fois son ami, le gros Guillaume — qui n'eût pas donné un sou à un vrai pauvre — avait payé ses dettes sans le remettre à flot, Le roi Frédéric, par commisération pour un ancien serviteur, avait à son tour essayé de combler le gouffre creusé devant lui; peine perdue! Le vieil enfant prodigue jurait de s'amender, et recommençait de plus belle le lendemain.

Quand il avait besoin d'argent,— c'est-à-dire à tout instant, — il poursuivait le roi de ses importunités, insensible à ses colères, à ses reproches, à ses sarcasmes. Rien ne le rebutait, ni les refus les plus formels, ni les épithètes les plus humiliantes.

Ces jours-là, il courbait l'échine, accueillait les apostrophes sanglantes avec un sourire résigné, et tout en s'éloignant se creusait la tête pour revenir à la rescousse, et imaginer quelque nouvel expédient capable de forcer la serrure de l'épargne royale.

Eh bien! en dépit de cette collection de difformités morales et physiques, de Pœllnitz n'était pas moins une individualité piquante, originale et très remarquée.

Nous avons dit qu'il faisait un temps rigoureux. Le givre blanchissait les branches dénudées des arbres, dont la bise glacée courbait la cime sous ses raffales.

A voir le chambellan en ce lieu, affrontant cette température, dans un costume si léger qu'on pouvait croire qu'il avait joué son manteau la veille, il était supposable qu'il n'était en fonds ni de gaîté ni d'argent.

Trenck le connaissait, — qui ne le connaissait pas à la cour! et quoiqu'il eût failli le heurter, Pœllnitz, absorbé par ses réflexions, ne fit pas mine de le voir.

Il contemplait obstinément un rideau de peupliers séparés de lui par une pelouse ensevelie sous la neige, et qui à chaque effort de la bourrasque ondulaient comme une draperie et se relevaient l'un après l'autre.

— Eh ! bon Dieu ! que faites-vous là, baron? demanda Frédéric avec la familiarité railleuse dont tout le monde à la cour usait envers le chambellan, et qui ne parut nullement choquer un si grand seigneur, apostrophé cavalièrement par un jeune officier.

Pœllnitz avait vidé trop de calices pour se montrer si chatouilleux.

— Ce que je fais, répliqua-t-il sans presque détourner son regard de l'objet de son attention, — ce que je fais, vous le demandez! Je tâche de me conformer aux exemples d'en haut. Pour se faire bien venir ici, il faut être philosophe; eh bien! je m'occupe à philosopher.

— En êtes-vous réduit-là, vous, un chambellan honoré de l'amitié de trois monarques, un grand-maître des cérémonies des mieux posés dans l'estime de toutes les cours, un surintendant des nymphes de l'Opéra, envié des princes et des courtisans!...

— Ah! jeune homme, vous faites bien de rappeler tous mes titres... reprit Pœllnitz en branlant la tête avec amertume. Par la sambleu! cela me divertit de penser comme on traite ce chambellan, ce maître des cérémonies, ce surintendant des théâtres, à la cour de sa gracieuse et philosophe majesté le roi de Prusse Frédéric II!... On taxait le feu roi d'avarice; je ne dis pas... on avait raison, quoiqu'il ait encore à l'occasion délié pour moi les cordons de sa bourse... mais celui-ci!...

Et il montraitdu poing lesfenêtresduchâteau:

— Oh! celui-ci, c'est différent!... S'il existe sous la calotte du ciel un fesse-Mathieu de son calibre, je l'irai dire à Rome!

— Baron! baron!... y songez-vous? s'écria Frédéric, parler ainsi du roi... et chez lui, dans ses jardins encore!

Mais Pœllnitz était lancé.

— Vive Dieu ! mon jeune ami, dit-il en relevant la tête avec crânerie, vous devriez savoir que je n'envoie pas dire et que je ne mâche pas ce que j'ai sur le cœur... On me connaît...

Puis, passant tout à coup de cette belle indignation à un lazzi, et clignant de l'œil,

— Soyez tranquille d'ailleurs, je ne parlerais pas si haut s'il pouvait nous entendre.

— Mais encore ne peut-on savoir ce qui vous met en cet état ?

— Ah ! par ma foi, la chose est assez curieuse pour être contée. Elle n'est peut-être pas absolument à ma gloire, mais à coup sûr elle n'est pas à la sienne non plus. Tenez, je vous en fais juge. Ne voit-on pas tous les jours un ancien fonctionnaire tel que moi, après avoir usé sa vie à servir loyalement une race d'ingrats, se lasser de voir son dévouement méconnu et ses peines misérablement rétribuées?.. Il prend sa résolution à deux mains, et, surmontant sa délicatesse, il demande une augmentation de salaire.

C'est dans l'ordre, c'est dans l'usage, c'est dans les convenances. Il n'y a pas là matière au moindre blâme.

— Si la réclamation est fondée.

— Sans contredit. Eh bien ! savez-vous comment on l'accueille, la réclamation, dans ce sanctuaire du bon goût, du tact, de la philoso-

pluie?... Ah! mon très cher, les philosophes! des bouffons sérieux, voilà tout.

— Vous disiez donc que le roi?...

— Ah! oui ; sa réponse... Elle est vraiment d'une grâce exquise... Ce matin, un page est entré dans ma chambre, au nom de Sa Majesté, et y a répandu un boisseau d'avoine, en ajoutant que son maître n'avait plus que cela à me mettre sous la dent!

— La leçon est sévère.

— Sévère? vous trouvez?... Dites qu'elle est digne d'un palefrenier... Tenez, j'ai le cœur ulcéré... Et tout à l'heure il va falloir paraître devant lui pour les devoirs de ma charge... Il va falloir sourire à ses prétendus bons mots, à ses allusions à cet outrage, m'incliner devant ses grâces, renchérir sur ses saillies... Et vous demandez ce que je fais là, jeune homme?

— J'avoue ne pas m'en douter.

— C'est aisé pourtant. Vous voyez bien ces arbres superbes sur lesquels le vent fait rage; s'ils résistaient, ils seraient brisés. Mais ils ploient quand la bourrasque passe, quitte à se redresser après...

— Je commence à saisir.

— Eh bien! oui, ces peupliers m'enseignent ce qu'il faut faire avec un maître tel que le nôtre... La souplesse, mon jeune ami, la souplesse, voilà le secret de la faveur.

Satisfait de cette conclusion, le chambellan la

termina par une grimace et par un éclat de rire, laissant brusquement là Frédéric, plongé à son tour dans de profondes et sérieuses réflexions.

— La souplesse ! pensait-il, la souplesse !.... Lord Hintford me conseille la franchise... le comte de Bernes la circonspection... Lequel croire ?... Il y a, en vérité, des momens où l'avenir me fait peur... D'un seul bond j'ai franchi sans effort tous les degrés que la vie d'un ambitieux ne suffit pas toujours à atteindre... Me voici près du faîte... je me sens le vertige... Autour de moi, le vide... sous mes pas, l'abîme... Et quand, pour me maintenir, je demande au ciel une inspiration, le doute ! rien que le doute... Tout n'est-il donc ici bas qu'illusion et mensonge ?...

Il soupira profondément, et faisant un retour sur son passé encore si proche,

— Il n'y a de vrai que l'amitié !... murmura-t-il, et l'amour !...

En prononçant ce dernier mot, il alla chercher sur son cœur un nœud de ruban qu'il se prit à considérer d'un œil mélancolique.

De telles perplexités prouvaient du moins la justesse de son esprit. Appréciant les difficultés de la situation, il n'eût pas mieux demandé que de se laisser conduire par un guide expérimenté et bienveillant. Mais lord Hintford et le comte de Bernes ne faisaient à Potsdam que de courtes et solennelles apparitions, au milieu desquelles

il n'était pas possible d'avoir avec eux un entretien suivi.

D'un autre côté, son service le retenait d'une manière trop étroite dans cette résidence pour lui permettre d'aller les voir dans la capitale.

Son premier protecteur, Quintus Icilius, continuait de lui témoigner un intérêt véritable. Mais depuis qu'il le connaissait plus intimement, il était forcé de reconnaître en lui une dose de vanité excessive, une conscience peu scrupuleuse quant aux moyens d'arriver et de se maintenir ; bref, c'était, à part ses qualités, un pédant égaré dans les hautes régions du pouvoir, et fort souvent inhabile à s'y diriger lui-même.

Son second, le capitaine Favra, était un soldat dans la complète acception du mot, ne connaissant, ne comprenant que son métier, ne voyant rien au-delà. Tous deux, d'ailleurs, étaient à tout instant envoyés par le roi en tournées d'inspection dans les diverses garnisons du royaume.

Qui aurait-il pu consulter et écouter encore dans l'entourage du maître? Voltaire se disposait à partir, emportant à Versailles, après tant de délais ménagés par le roi pour le retenir, cette réponse si impatiemment attendue :

— Que la France déclare la guerre à l'Angleterre, avait dit Frédéric II, et je fais marcher cent mille hommes en Hongrie.

Le chevalier Jordan, caractère honnête et droit, parfaitement capable de servir de Mentor au jeune favori, voyait sa santé décliner tous les jours, ce qui le rendait difficilement accessible.

Ainsi, par la force des choses, par le jeu des circonstances, en quelque sorte à son insu, Trenck se trouvait abandonné aux suggestions du baron de Pœllnitz, qui l'avait pris en amitié, et dont la conversation, pleine de ressources piquantes, devait le captiver et le séduire.

L'idée lui vint plus d'une fois de l'interroger sur les deux inconnues de Monbijou. Avec les indices qu'il pouvait lui fournir, le vieux chambellan était à coup sûr l'homme de la cour qui les eût le mieux reconnues. Mais notre jeune ami n'était pas assez aveuglé sur son compte pour ne point se défier de son intempérance de langue.

Quelqu'un les connaissait bien certainement aussi, c'était le capitaine Jackinsky, — mais si Trenck était en garde contre les indiscrétions du baron, il avait de plus sérieux motifs de se tenir sur la réserve de ce côté-là.

La froide politesse de cet officier, devenue plus manifeste encore depuis que le grade de Frédéric le rapprochait du sien, n'était pas propre à encourager sa confiance. Et puis, faut-il l'avouer? quand il y réfléchissait bien, il y avait des instans où il tremblait de rencontrer en lui un dangereux rival.

Il en était donc toujours réduit aux renseignemens échappés le soir même de l'aventure à lord Hintford, c'est-à-dire à supposer que les deux inconnues appartenaient de près ou de loin à la cour intime de la reine-mère, et qu'elles habitaient avec cette princesse le château des bords de la Sprée.

On voit qu'il avait fait sous ce rapport moins de chemin que sous celui de la fortune. Aussi commençait-il à désespérer de sonder jamais ce mystère, auquel, à cause de ces obstacles mêmes, son imagination revenait opiniâtrément.

C'était en grande partie ce qui lui faisait souhaiter que la cour eût occasion d'aller à Berlin, lorsqu'à son extrême satisfaction, cette occasion arriva.

Dans la seconde quinzaine du mois de janvier 1744, le roi, accompagné de sa maison militaire, partit pour la capitale, dans le but de fêter, selon son usage, l'anniversaire de sa naissance, et pour célébrer en même temps les fiançailles de sa sœur Ulrique avec le prince royal de Suède.

On juge si le changement de résidence fut bien accueilli par notre héros. Mais vainement employa-t-il en recherches les instans qu'il put dérober à son service dans les premiers jours, vainement poussa-t-il ses promenades sur le bord de la Sprée, aucun visage ne lui rappela celui des deux inconnues. Il commençait à

croire qu'il fallait y renoncer, lorsqu'un soir toute la cour fut invitée à se rendre au théâtre.

On donnait une représentation de *Cléopâtre*, opéra du compositeur Graun, premier maître de musique du roi.

Ce plaisir, inconnu sous le règne précédent, était encore dans toute sa nouveauté pour la ville de Berlin.

Comme nous l'avons dit, c'était le nouveau roi qui avait fait construire, par son architecte Knobelsdorf, la salle inaugurée depuis douze à quinze mois à peine.

Ne sachant pas faire les choses à demi, il avait attiré des chanteurs d'Italie, des danseurs et des danseuses de Paris, engagé tout un personnel qui lui coûtait fort cher, car, à cette époque où les ténors et les barytons ne se cotaient pas encore au poids de l'or, il n'en dépensait pas moins près de cent mille écus par an pour entretenir un spectacle qui ne durait qu'une partie du carnaval.

La salle, l'une des plus vastes de l'Europe, était aussi l'une des plus commodes et des plus belles. Destinée principalement aux plaisirs du monarque, la décoration en était royale.

On n'était admis que sur des invitations approuvées du roi; aussi, les galeries et les loges offraient-elles un aspect splendide. Mais par une bizarrerie qui eût étonné beaucoup, venant d'un autre prince que Frédéric II, le par-

terre était livré à des soldats qu'on y menait par escouades. Ceux-ci y introduisaient leurs femmes, déguisées sous des habits militaires, et les faisaient, sans façon, monter sur leurs épaules pour mieux voir.

Le roi trouvait cela très plaisant, et s'en amusait presque autant que du spectacle.

Ordinairement, il se plaçait lui-même debout derrière l'orchestre, la lorgnette à la main, et donnait le signal des applaudissemens.

Il faut dire que sans cette haute initiative, ces applaudissemens ne seraient jamais partis, car le goût de l'opéra et surtout de l'opéra italien était peu dans les mœurs de l'époque, et nous devons avouer, en outre, qu'en dépit de la munificence princière, les chanteurs étaient généralement assez médiocres.

Ce fut par la suite seulement que les accens supérieurs d'Antonio Haber et de Conciolini développèrent l'instinct musical des Berlinois.

Le soir dont il s'agit, il y avait représentation de gala et le roi y assistait avec toute sa famille dans une grande loge de face.

Les artistes en renom, appelés ce soir-là à se faire entendre, étaient Antonio Haber, dont nous venons de parler, surnommé le Porporino parce qu'il était élève de l'illustre Porpora, alors à Vienne; à côté de lui se trouvait un autre chanteur estimé, Salimberi. La principale cantatrice

était l'Astrua, et la première danseuse la Barberini.

Celle-ci était une Italienne fameuse par ses aventures. Elle passait alors pour être au mieux avec le roi, qui continuait chez elle, à Berlin, ses soupers artistiques et poétiques de Potsdam. Le roi favorisa plus tard le mariage de cette charmante femme avec le fils aîné du chancelier Coccei.

Frédéric de Trenck, dans son magnifique costume de cornette des gardes du corps, avait été placé par le capitaine Jackinsky, et sur la désignation du baron de Pœllnitz, à la porte de cette loge royale.

Mais il n'avait pas assisté à l'arrivée du roi, et comme de lourdes tentures retombant sur la porte, masquaient l'aspect de la salle, il ne pouvait jouir de la vue du spectacle ni de celle des spectateurs, parmi lesquels il eût salué avec joie ses nobles amis les ambassadeurs d'Angleterre et d'Autriche, et mieux encore les deux promeneuses de Monbijou.

Jamais représentation ne lui parut plus longue. Celle-ci touchait cependant à sa fin, lorsque, conformément aux devoirs de sa charge, le baron de Pœllnitz s'approcha pour soulever les draperies de la loge royale.

Frédéric, qui suivait avidement tous ses gestes, fut d'abord ébloui par un flot de lumières. Puis, s'étant bientôt fait à cet éclat, il se risqua

à jeter un regard dans la salle. Mais son œil n'alla pas au delà de la loge même qu'il avait mission de garder, car, à quelques pas de lui, au second rang de cette loge, dont la reine-mère occupait avec le prince les premières places, il aperçut les deux inconnues, objets de toutes ses pensées.

L'aînée, magnifiquement vêtue, semblait plus fière, plus imposante encore qu'il ne l'avait trouvée sur les bords de la Sprée; il y avait même dans sa physionomie quelque chose d'impérieux, de dur, qui inspirait une certaine répulsion.

Qu'importait à Trenck! Il n'avait de regards que pour l'autre, pour cette blonde jeune fille, dont les grâces, les séductions ressortaient mieux encore sous ses habits de fête.

Ce fut pour l'impétueux cornette une apparition magique, une illusion, un prestige. Le sang jaillit à son cerveau, un accès de folie s'empara de lui. Il oublia *tout*, la majesté de son entourage, la solennité du lieu, la rigidité de sa consigne, tout, jusqu'à la présence du roi.

Il s'était depuis si longtemps absorbé dans la pensée de cette jeune fille, dans l'impérieux désir de la revoir, que la réalisation inattendue de son rêve domina toute considération.

Il la retrouvait enfin! Dans cette ivresse, il ne regardait qu'elle, n'avait souci que d'elle, et son œil appelait avec impatience le sien; attirer

son attention, savoir qu'elle l'avait reconnu, il ne comprenait rien au delà de ce bonheur.

Cependant le roi se leva, donnant le signal de la retraite; la cour l'imita, se rangeant respectueusement de chaque côté de la loge. Il offrit le bras à sa mère et sortit.

Les principaux personnages le suivirent, suivant les prescriptions de l'étiquette.

Trenck remarqua que les deux jeunes filles, sans doute en raison de leurs fonctions auprès de la reine-mère, sortirent immédiatement après les deux majestés.

Elles passèrent devant lui, mais quoique la galerie fût assez resserrée, et qu'il se tînt aussi rapproché que possible, ni l'une ni l'autre n'arrêta son regard sur lui.

Elles s'éloignèrent; elles ne l'avaient pas vu.

D'un geste fiévreux, il alla chercher sous sa cuirasse le nœud de ruban qui ne le quittait jamais, puis, — la tête véritablement en délire — feignant de le ramasser, comme s'il venait de tomber à ses pieds, il s'élança, regagna les quelques pas faits par la jeune fille, et le lui tendit.

Rien d'aussi téméraire ne s'était vu à cette cour d'où les préoccupations militaires et la rigidité du roi écartaient tout rapport entre Monbijou et Potsdam, et toute espèce de tendance à la galanterie.

La blonde enfant douta d'abord que ce geste

s'adressait à elle, et porta sur Frédéric ses grands yeux bleus. Mais soudain une vive rougeur envahit son visage, — elle l'avait reconnu. En proie au plus grand embarras, elle hésitait à recevoir le nœud de ruban qui lui était présenté d'une façon si inattendue, et par une main qu'elle s'attendait si peu à trouver là; mais le regard de Trenck exprimait une si ardente prière, qu'elle le lui enleva vivement, et courut reprendre sa place dans le défilé royal, dont le cours, heureusement, ne fut pas retardé par cet incident, plus rapide que le récit n'en saurait donner l'idée.

Le jeune baron, ivre de joie, la suivait du regard à travers les habits brodés, les splendides et imposans costumes des gentilshommes, des officiers supérieurs et des dames des deux cours. Il croyait l'apercevoir encore qu'elle était déjà loin.

— Eh bien! que faites-vous, monsieur?...

Cette apostrophe le ramena brusquement à la réalité.

C'était la voix sèche du capitaine Jackinsky. Jamais encore le jeune cornette ne lui avait vu cet œil étincelant, cette lèvre frémissante. L'homme méthodique et froid, si habilement maître de lui d'ordinaire, cédait à un mouvement plus fort que toute sa tactique.

Trenck, étourdi du coup, chercha à pénétrer la cause de cette explosion, en fixant sur lui son regard troublé.

— Vous oubliez où vous êtes, qui vous êtes, poursuivit le capitaine, dont les paroles se détachaient par saccades. C'est d'une audace... N'avez-vous donc aucune notion des convenances les plus élémentaires... Un tel mépris de la discipline!...

Cette réprimande était d'autant plus sanglante que jusqu'alors rien de pareil n'avait eu lieu entre M. de Jackinsky et son jeune subordonné.

Celui-ci, étourdi d'abord d'une si violente algarade, dont il ne comprenait pas d'ailleurs les raisons, allait céder à son indignation et la repousser avec la même énergie.

Par bonheur, il rencontra en cet instant le visage du comte de Bernes, qui paraissait s'être attardé dans le cortége tout exprès pour suivre cet incident. Le comte lui adressa un regard pressant, auquel il ajouta le geste de mettre son doigt sur sa bouche. Puis, il passa.

Ce conseil muet sauva notre jeune ami. Il le comprit; cessa de défier son supérieur par son attitude provoquante, et trouva la force de ne pas répondre à son injurieuse semonce.

Jackinsky tourna le dos et s'éloigna.

La cour descendait alors lentement les degrés conduisant au péristyle, au bas duquel attendaient les carrosses.

Trenck, avisant le baron de Pœllnitz et n'étant plus retenu à son poste pár la consigne, courut à lui et l'entraîna vers la rampe de l'es-

calier, où il lui montra du doigt le groupe qui suivait le prince.

— Baron, par grâce, lui dit-il, quelle est cette dame ?

— Laquelle ?... la brune ?... Quoi ! vous ne la connaissez pas ?... Mais c'est la sœur de Sa Majesté, la princesse Ulrique, la fiancée du roi de Suède.

— La sœur du roi !

— Sans doute.

— Et l'autre, la blonde ?

— Ah ! çà, d'où sortez-vous, jeune homme ? C'est la princesse Amélie.

— La princesse Amélie !... répéta Trenck, au comble de l'émoi.

— Sans doute, l'autre sœur de Sa Majesté.

— La princesse Amélie ! murmurait encore tout bas le jeune cornette.

— Eh bien, que vous prend-il donc à présent ! lui dit M. de Pœllnitz.

— Moi, baron ?... je n'ai rien, rien...

Mais en dépit de ses efforts pour surmonter son trouble, il s'appuya en pâlissant contre une colonne de marbre, qui se trouva fort à propos à sa portée.

VI

La marche aux flambeaux

C'est ici le lieu de donner quelques détails sur la famille du roi. Nous le ferons brièvement.

Cette famille ne laissait pas d'être nombreuse. A son avénement au trône, le grand Frédéric avait déjà quatre sœurs mariées: la première au margrave de Bareuth, la seconde au margrave d'Anspach, la troisième au margrave de Schwedt, et la quatrième au prince Charles de Brunswick.

Deux autres restaient à pourvoir; nous les connaissons. La princesse Ulrique avait alors vingt-cinq ans, et la princesse Amélie vingt-un.

Le roi avait trois frères: Guillaume-Auguste, prince royal, âgé de vingt-quatre ans; le prince Henri, qui en comptait vingt-deux, et le prince Ferdinand, qui achevait sa quatorzième année.

Tous trois se distinguèrent par la suite dans les guerres de leur aîné, et leur gloire brillerait d'un bien plus vif éclat si elle n'eût été éclipsée par la sienne.

La reine-mère, Sophie-Dorothée, de la maison de Hanovre, après une carrière agitée par l'ambition, et tourmentée par l'humeur gros-

sière de son époux, s'était retirée au château de Monbijou, pour vivre dans un éloignement absolu de la politique.

Le grand Frédéric, tout en menant l'existence d'un célibataire, n'en était pas moins marié à une princesse de Brunswick-Wolfenbuttel, alors âgée de vingt-huit ans environ. Cette union avait eu lieu sous le règne de Frédéric-Guillaume, malgré le prince royal, qui, contraint d'obéir à son père, avait juré que du moins la princesse ne serait sa femme que de nom.

Peu soucieux de se donner des héritiers directs, il tint parole avec une rare ténacité, et cela jusqu'à sa mort.

Pendant qu'il habitait Potsdam, la reine occupait le château royal de Berlin, où elle tenait sa cour, ce qui expliquait bien en partie la brièveté des séjours du roi dans cette capitale.

Mais à part sa séparation conjugale, il se montrait rempli pour la princesse d'attentions et d'égards, donnant à son entourage l'exemple d'un profond respect pour les vertus de cette reine sans trône, de cette épouse sans mari.

La famille se complétait par quelques oncles et tantes du roi, dont nous n'avons pas à nous occuper, et qui n'exerçaient aucune espèce d'influence.

Vers la fin de l'année 1743, le comte de Sparr, un grand seigneur suédois, arriva à Berlin, où il fut présenté au roi et dans la haute

société comme un voyageur éminent, un promeneur philosophe étranger aux affaires.

Mais le bruit ne tarda pas à transpirer que ce prétendu amateur de voyages était un envoyé secret du Sénat de Stockholm, investi de la délicate mission de choisir, entre les princesses Ulrique et Amélie, une épouse pour le prince royal, appelé à régner sous le nom d'Adolphe-Frédéric.

On présumait en principe que son choix se porterait plutôt sur la princesse Ulrique, qui était l'aînée, que sur sa sœur. Mais Ulrique passait pour être d'un caractère altier, difficile, et pour montrer des penchans dominateurs. On ne l'ignorait pas à Stockholm; le Sénat et la cour hésitaient, et, pour s'éclairer, avaient envoyé le comte de Sparr pour leur rendre un compte exact des choses.

Quelle que fût la discrétion et la prudence du comte, on ne tarda guère à savoir à Berlin qu'après avoir fait en silence ses observations et ses études, il s'était décidé pour la princesse Amélie.

On peut croire que celle-ci n'en fut pas informée la dernière.

Amélie, indépendamment des agrémens de sa taille, de sa tournure et de son visage, qui faisaient d'elle une des plus admirables personnes de la cour, possédait un esprit distingué et des connaissances fort étendues. Elle était surtout excellente musicienne.

Son seul défaut, ou plutôt sa seule faiblesse, était de céder à certaines idées superstitieuses ; semblable en cela à nombre de femmes vulgaires, elle se laissait influencer par les prédictions du hasard ou par les illusions de la bonne aventure ; elle croyait aux horoscopes.

Il n'y avait qu'une voix pour célébrer sa charité, sa bonté, sa douceur. Ce ne fut que bien des années plus tard, lorsque les chagrins eurent aigri son excellente nature, qu'on remarqua en elle un penchant à la causticité, dont elle rendait victimes tous ceux qui l'approchaient.

C'était de toutes ses sœurs la préférée du roi, sans excepter la margrave de Bareuth, qu'il ne dédaignait pas de consulter sur ses affaires, et qui exerça constamment sur lui une influence sensible.

L'accueil fait par Amélie à la nouvelle que l'on pensait devoir la combler de joie, causa une profonde surprise à ceux qui s'empressèrent de la lui communiquer.

En apprenant que le comte de Sparr pensait sérieusement à elle pour le fils de son maître, elle fut prise d'un véritable effroi.

L'alliance était certainement brillante, le prince royal de Suède n'offrait aucune prise à la médisance, et la perspective d'une couronne souveraine était loin de choquer les idées de la princesse. Mais Amélie, qui croyait aux cartes, éprouvait en même temps des scrupules reli-

gieux. Elle songeait avec un invincible serrement de cœur que pour arriver à cette couronne, il lui faudrait renier son culte, et de calviniste se faire luthérienne.

Dans son trouble, elle aurait eu besoin d'un cœur dévoué, d'une âme sincère et éclairée, à qui s'ouvrir. Mais si les flatteurs ne manquent pas à la cour, les amis y sont rares. La jeune princesse eut beau chercher autour d'elle, elle ne trouva personne d'assez sûr pour lui demander un avis si grave.

Sa sœur Ulrique lui sembla son seul appui moral; elle se décida avec une confiance naïve à lui soumettre les secrets timorés de sa conscience.

Ulrique ne partageait pas les scrupules d'Amélie; de plus, en sa qualité d'aînée, elle n'était pas sans ressentir un certain dépit du choix généralement attribué à l'envoyé suédois. Il était difficile, comme on voit, que la pauvre Amélie tombât plus mal.

Mais Ulrique était un esprit profond et adroit. D'un coup d'œil elle envisagea la situation, et son plan de conduite fut tracé.

Elle répondit aux épanchemens de sa sœur par une froideur habilement calculée. Pour toute réponse, elle l'engagea à se consulter elle-même aussi mûrement que les circonstances le permettaient, et à décider dans sa conscience si l'abjuration dont on lui ferait une condition ex-

presse ne devait pas être pour elle un obstacle absolu?

Ces adroites insinuations portèrent leur fruit. Peu de jours après, Amélie prit de nouveau sa sœur à part et lui déclara formellement qu'elle éprouvait une répugnance insurmontable à ce changement de religion.

— Songez, lui dit Ulrique, qu'il s'agit d'un des plus graves intérêts de votre existence.

— J'y ai songé, ma sœur.

— Et vous êtes bien décidée?...

— Ma conscience oppose un obstacle invincible à cette abjuration, je ne m'y déciderai jamais!

— Quelle est votre intention, alors?

— Hélas! ma sœur, répondit Amélie en pleurant, c'est de votre amitié que j'attends un moyen d'empêcher le comte de Sparr de demander ma main... Vous connaissez notre frère; malgré sa tendresse pour moi, une fois qu'il aurait souscrit à cette alliance, rien au monde ne pourrait l'y faire renoncer.

— Soit, dit Ulrique en dissimulant sa joie; puisque vous l'exigez, je vous servirai, et je crois mon procédé infaillible. Mais, quoi qu'il arrive, vous vous engagez à ne m'adresser aucun reproche?

— Délivrez-moi de cet hymen, Ulrique, et je vous serai éternellement reconnaissante. Quel expédient avez-vous trouvé?

— Mettez-y tout votre esprit, et il ne sera pas d'une exécution difficile. Ce qui en vous a séduit cet ambassadeur, c'est votre affabilité, votre grâce. Eh bien ! il s'agit maintenant de manifester autant de dédain pour sa personne et pour sa nation que vous lui avez témoigné d'estime. Faites, pour la circonstance, violence à votre naturel; devenez hautaine, capricieuse, exigeante, je vous réponds du succès.

Amélie baissa la tête, se recueillit, et au bout d'un moment de réflexion, elle tendit la main à sa sœur :

- Merci, Ulrique, lui dit-elle ; je crois votre conseil bon, je le suivrai.

Elle tint parole.

Une métamorphose étrange parut s'opérer en elle, à l'extrême stupéfaction de tous ceux qui la connaissaient et surtout de l'envoyé suédois. Le résultat fut tel que le désirait Amélie, mais bien plus encore Ulrique.

Le diplomate ne se rendit pourtant pas tout d'abord. Il mit quelque temps les deux sœurs à l'épreuve. Mais pendant qu'Amélie soutenait bravement son rôle, Ulrique jouait le sien avec non moins de talent. Elle s'étudiait à paraître douée de tous les dons, de toutes les qualités reniées par sa cadette.

Le comte, se croyant suffisamment et sérieusement éclairé, quitta enfin l'incognito pour se montrer revêtu d'un caractère officiel, en vertu

duquel il présenta au roi une dépêche que son souverain venait de lui envoyer sur ses conclusions.

Le monarque suédois et son Sénat sollicitaient pour le prince royal la main de la princesse Ulrique.

Le grand Frédéric était homme d'expédition. Non-seulement il agréa la requête, mais il décida que les fiançailles seraient célébrées sans retard, et que le comte ne retournerait pas à Stockholm sans y emmener avec lui sa future souveraine.

La princesse Amélie, dans la droiture de son âme, n'avait jamais soupçonné un tel dénouement. Elle en demeura atterrée.

Peut-être au fond du cœur n'avait-elle pas cru que l'on ferait si bon marché de sa personne; ce coup de foudre l'atteignit dans son amour-propre. Mais la conduite de sa sœur lui causa une autre blessure bien plus cruelle.

Ulrique avait agi avec assez de finesse pour qu'Amélie n'eût aucun fait précis à lui reprocher, mais il était impossible à celle-ci de ne pas la soupçonner de duplicité et de trahison.

Elle avait trop de dignité pour éclater; elle dévora silencieusement sa colère et sa mortification. Elle ne changea rien à sa manière d'être apparente avec sa sœur, mais de mauvaises pensées de révolte et de vengeance germèrent dans son esprit.

Ce fut sur ces entrefaites que le roi vint passer une partie du carnaval à Berlin, et qu'eut lieu la rencontre et la reconnaissance de la princesse et de Trenck à l'Opéra.

Il faut renoncer à dépeindre l'émotion, la consternation du jeune cornette en découvrant tout à coup que l'objet assidu de ses rêves n'était rien moins que la sœur même du roi!

En présence d'une telle révélation, il ne lui restait qu'un parti, c'était d'étouffer cette passion naissante, d'effacer résolûment et franchement Amélie de son cœur. S'il eût pris conseil du comte de Bernes ou même de lord Hintford, il n'eût pas hésité.

Mais déjà les déplorables maximes du baron de Pœllnitz germaient dans sa tête. En les évoquant, il n'eut pas le courage de repousser une vague espérance.

Et puis, vinrent en aide à cette tendance dangereuse les raisonnemens spécieux qui ne manquent jamais en pareil cas : qui pourrait lui faire un crime de son amour, puisqu'il comptait n'en jamais rien laisser transpirer au dehors? C'était un secret, une satisfaction, une aspiration sans but, enfoui au plus profond de sa conscience!

La furtive étincelle jaillie de son rapprochement avec la princesse suffirait-elle pour dissiper les ténèbres dont ce secret était enveloppé?

Son cerveau était devenu un volcan où grondaient les tempêtes. Parfois, une voix mystérieuse lui disait qu'on l'avait deviné. Mais aussitôt un océan infranchissable s'élevait devant lui.

Il sondait la profondeur de ses folles aspirations, et la sagesse lui criait: Un tel bonheur n'est pas fait pour toi! Rentre en ton obscurité, vermisseau!

Dans ces heures de raison, il appelait à son aide l'oubli et la résignation; mais il eût fallu plus encore; il eût fallu non pas les invoquer, mais les vouloir.

Cependant les fêtes du mariage se mêlaient sans interruption avec celles de la saison à Berlin. De mémoire de courtisan, on n'avait pas u cette capitale aussi brillante.

Le roi donna, dans le château, un grand repas au comte de Sparr, chargé d'épouser par procuration la princesse Ulrique.

La reine-mère sortit de son isolement habituel, pour recevoir le représentant du fiancé de sa fille dans sa retraite de Monbijou, rendue pour cette circonstance à la vie, au bruit, à la musique, aux illuminations; celles de l'Orangerie et de la galerie de Porcelaine éclipsèrent, au dire des chroniqueurs, ce qu'on avait vu jusqu'alors de plus éblouissant.

Enfin, le jour de l'échange des anneaux, il y eut dans les grands appartemens du palais un

bal auquel la ville entière fut littéralement conviée.

Rien de comparable à la magnificence et surtout à la richesse de ces appartemens, qui ne s'ouvraient qu'en de rares circonstances, sous le règne de princes aussi économes que Frédéric II et son père, quoique ces splendeurs fussent l'œuvre de ce dernier.

Jaloux du roi de Pologne, devenu la fable de l'Europe pour ses prodigalités fastueuses, le gros Guillaume, dans un de ses accès d'extravagance, avait juré de le surpasser, et pour faire preuve d'une nouveauté unique en son genre, il avait employé l'argent là où le roi de Pologne avait prodigué le bronze, la soie et le velours.

La salle des cérémonies seule, sans parler d'une vingtaine de chambres meublées et ornées à l'avenant, possédait pour deux millions d'argenterie, au poids. Les trumeaux étaient d'argent massif, surmontés de miroirs de quatorze pieds de hauteur, dimension phénoménale à cette époque. Les lustres, également d'argent, représentaient chacun la valeur de dix mille écus; le plus grand en pesait cinquante mille, et le globe en était si vaste, qu'un enfant de huit ans pouvait se tenir dans l'intérieur sans être gêné. Nous ne ferons pas l'énumération des siéges, des guéridons, des cadres de tableaux, tout, jusqu'au balcon destiné aux musiciens, était d'argent.

Quelque singulière que fût cette ornementation sortie tout argentée du cerveau du gros Guillaume, l'effet ne laissait pas d'en être splendide, surtout sous les flots de lumière qui s'échappaient de ces lustres et d'une multitude de girandoles non moins précieuses.

Les Berlinois n'avaient eu garde de manquer à l'appel. La foule, admise à contempler ces merveilles, témoignait bruyamment de son admiration en circulant à travers les salons, dont la surveillance avait été confiée par le baron de Pœllnitz au jeune cornette Frédéric de Trenck.

Ce n'était pas une petite affaire que de maintenir l'ordre au milieu du torrent auquel le roi avait enjoint d'ouvrir les portes.

Trenck eût volontiers décliné l'honneur de cette difficile entreprise, car tandis qu'il s'y évertuait en suant sang et eau, pour ne pas encourir de reproches, le bal s'ouvrait dans la grande salle, et les sons provoquans de l'orchestre arrivaient à lui comme un défi moqueur.

Les quadrilles se formaient, sans qu'il lui fût même possible de diriger son regard vers les danseuses, parmi lesquelles un pressentiment lui disait que se trouvait la princesse Amélie, dont la vue l'eût enivré. Cette idée, cette tentation, lui donnait la fièvre d'impatience

Mais la consigne!... Il n'avait pas eu le temps

d'oublier ce qu'il lui en avait coûté à l'Opéra pour s'en être écarté une seconde.

Selon la coutume de ces sortes de fêtes, où il y avait encombrement de princes et de grands personnages, on s'en remettait au hasard pour assortir les danseurs et les danseuses. On tirait les noms aux billets, ce qui prévenait toute question de préséance, tout conflit d'étiquette. Chaque quadrille était mené par les premiers sortans.

Le sort a des bizarreries qui déjouent toutes les prévisions. Il avait réuni, pour le premier de ces quadrilles, le comte de Sparr et la princesse Amélie.

Ils formaient à eux deux le couple le plus ravissant. Le comte représentait la fine fleur de la diplomatie. Il était jeune, d'une tournure élégante, d'une distinction exquise.

On connaît la princesse; ce soir-là, une toilette délicieuse rehaussait encore ses charmes et sa grâce.

Depuis que son sort était fixé, — c'est-à-dire depuis qu'elle avait renoncé à une alliance qui l'avait alarmée, — depuis, en un mot, qu'elle avait travaillé sans le savoir à assurer à son détriment le triomphe de la fière et adroite Ulrique, son rôle de convention était fini. Rien ne l'obligeait plus à se contraindre, elle avait retrouvé son amabilité et ses séductions.

Sans doute elle n'était pas fâchée d'exercer

une légitime et fine vengeance aux dépens du représentant de la Suède, et de lui donner quelques regrets du choix qu'il avait fait.

La chose n'offrait pas grande difficulté, spirituelle et accomplie comme elle était. Eût-elle possédé moins de qualités qu'elle en fût même venue à bout, son amour-propre féminin, blessé par une injustice, lui venait en aide.

Pour la première fois elle appela la coquetterie à son aide, s'étudiant avec malice à tirer parti de ses moindres perfections.

Un bandeau tomba des yeux du diplomate. Il comprit qu'il s'était laissé jouer. Mais la faute était faite; elle était de celles sur lesquelles on ne revient pas. Seulement, partagé entre la confusion de sa méprise et l'enthousiasme de la réalité, il prit galamment son parti, s'efforçant de racheter ses torts par un redoublement de prévenances et d'admiration. Ce fut entre la princesse et lui un assaut dans toutes les règles.

Il y eut un moment où le charme de ce couple exubérant de jeunesse, de distinction, de rayonnement, exerça sur l'assistance un tel empire, que, malgré l'étiquette, malgré la présence du monarque, un murmure approbateur s'éleva de toutes parts.

Ce léger incident occasionna une certaine lenteur dans le passage de la foule, admise autour des quadrilles princiers. Trenck dut s'avancer pour rétablir la circulation et empêcher

un encombrement qui menaçait de changer la fête en cohue.

Au bruit des exclamations qui éclataient à ses oreilles, il oublia les recommandations du maître des cérémonies, et dominant les spectateurs de sa haute taille, il se retourna pour connaître la cause de cette ovation.

Il ressentit une joie pareille à de l'orgueil en constatant qu'elle s'adressait à la princesse Amélie; mais un serpent le mordit soudain au cœur, car il reconnut aussi que la moitié du triomphe appartenait à ce cavalier si beau, si brillant, si distingué, qui lui servait de partenaire.

Il resta là, invinciblement retenu par ce spectacle, plus longtemps qu'il n'eût sagement dû, et ne se ressouvint de ses devoirs qu'en voyant la danse prendre fin. Le dernier coup d'archet le réveilla.

Mais en même temps, il s'aperçut qu'un adroit filou avait exploité son extase. Pendant que toute son attention restait fixée sur le quadrille, dont les évolutions amenaient par instans la princesse vers lui, une main singulièrement hardie avait détaché la frange d'or de son écharpe d'officier.

Il ne se dit pas qu'il avait assez mérité cette leçon. Dans le premier moment de la surprise et de la colère, il se récria avec force, gourmandant la foule, s'en prenant à tout le monde, et

prétendant à tout prix découvrir le coupable parmi les spectateurs les plus rapprochés.

De là vive rumeur, récrimination, altercation, scandale.

Le bruit de l'incident parvint de proche en proche jusqu'aux oreilles du roi, qui demanda le nom de l'officier volé, mais sans avoir le temps d'approfondir autrement l'affaire.

L'heure du souper était venue, et le prince, pour qui l'exactitude passait avant tout autre soin, offrit la main à sa mère, avant de se rendre au banquet.

On a si peu de chose à dire dans ces réunions officielles, que bientôt les invités ne s'entretinrent plus que de la déconvenue du jeune baron. Le roi, auquel on la remit ainsi en mémoire, voulut en entendre le récit de sa bouche.

Il le fit donc mander par le baron de Pœllnitz, qui n'eut pas de peine à le trouver dans les salons, et qui l'amena devant la table réservée à la famille royale.

Trenck raconta de fort bonne grâce l'aventure, sans avouer, bien entendu, le temps d'arrêt malencontreux qui l'avait amenée.

La princesse Amélie était là, mais elle écoutait le jeune homme sans y mettre une attention particulière. Ce fut même à peine si ses yeux se portèrent sur lui d'une façon assez distraite.

Le roi lui adressa quelques paroles amicales,

auxquelles il répondit par un salut profond.

Mais si, en s'éloignant alors, il se fût subitement retourné, il eût été frappé de la persistance et de l'animation mystérieuse avec lesquelles la princesse le suivait du regard.

Le second acte de la fête consistait dans une cérémonie traditionnelle, dont l'usage remonte au berceau de la monarchie teutonique, et qui s'observe encore en Prusse lors des mariages princiers.

Cette cérémonie est la *Marche aux Flambeaux*.

Après le souper, la cour rentra dans la grande salle du palais, où une harmonie militaire avait remplacé sur l'estrade d'argent la musique du bal.

Les trompettes et les timbales retentirent tout à coup.

A ce signal, les assistans se rangèrent des deux côtés de la vaste pièce, dont la porte s'ouvrit à deux battans, livrant passage au grand-maréchal de la cour et au maître des cérémonies, revêtus des insignes de leur charge.

Derrière eux venaient deux à deux, douze des principaux personnages de l'Etat, généraux ou ministres, tenant à la main de grands flambeaux de cire blanche.

Ils allèrent saluer les nouveaux mariés, c'est-à-dire la princesse Ulrique et le représentant du prince de Suède, qui, sur un air de marche

militaire, se levèrent de l'estrade où ils étaient assis et les suivirent en faisant gravement le tour de la salle, suivis eux-mêmes de quatre demoiselles d'honneur portant la queue de la mariée, et de douze autres seigneurs, ayant en main, comme les premiers, des flambeaux de cire.

A la fin de cette promenade solennelle, les musiciens pressèrent le mouvement et commencèrent une polonaise sur laquelle la mariée vint prendre la main du roi, fit quelques pas mesurés avec lui, le quitta pour prendre la main d'un prince de la famille royale, et ainsi de suite, tandis que, de son côté, le comte de Sparr prenait la main de la reine et passait successivement à toutes les princesses, avec lesquelles il exécutait quelques pas.

Cette danse offrait de l'analogie avec notre cotillon moderne ou avec l'ancienne boulangère; mais le caractère et le rang des personnages qui y prenaient part lui donnaient une bien autre gravité.

Cependant, malgré cette régularité cérémonieuse, les caprices des figures résultant de ces nombreux changemens de main ne laissaient pas de produire une certaine confusion, d'ailleurs sans inconvénient, car le public ayant été congédié au moment du souper, les spectateurs appartenaient maintenant tous à la cour, et composaient une foule d'élite, non moins avide de

voir, du reste, que l'autre. Insensiblement, les nobles acteurs de la marche aux flambeaux, gentilshommes et demoiselles d'honneur, finirent par se trouver mêlés à ce cercle envahisseur.

Trenck, un peu isolé dans cette affluence brillante, dont les regards se concentraient sur les héros de la cérémonie, s'était accoudé contre un des piliers d'argent massif qui servaient de supports au balcon de l'orchestre.

Etait-ce fatigue, était-ce préoccupation? il semblait étranger à la fête.

Où allait s'égarer sa pensée?... On le devine.

Dans le cours de cette soirée, deux fois il avait vu la princesse Amélie!... Deux fois! mais la première, elle dansait avec le comte de Sparr, et tout entière aux plaisirs du bal, elle n'avait d'attention que pour son cavalier;—la seconde, à la table du roi... elle n'avait pas même paru s'apercevoir de sa présence.

— Allons, se disait-il avec accablement, éloignons résolûment ce mirage funeste... C'est de la folie! Une si grande dame m'aimer!... Non, elle ne m'aime pas; elle ne m'aimera jamais!... Elle ne me connaît seulement pas!

Une sensation étrange sembla lui répondre. A l'instant où il formulait cette réflexion désespérée, une main mignonne le toucha à l'épaule.

C'était comme une invitation à ne pas se retourner. Il se tint immobile, et sentit une autre

main glisser, dans celle qu'il posait lui-même sur la coquille de son épée, un mince papier qu'il reçut avec la même discrétion.

Il tressaillit à ce contact de la tête aux pieds, mais il eut la force de se contenir, et lorsqu'enfin, au bout d'une minute, il crut pouvoir, sans risque d'être remarqué, faire un mouvement, il se reteurna.

Le premier regard qui se croisa avec le sien fut celui du capitaine Jackinsky, sinistre et sombre.

Il en eut froid au cœur.

Mais surmontant cette impression, il regarda plus loin, et surprit la princesse Amélie, dont une de ses dames d'honneur venait de se rapprocher après l'avoir quittée un instant.

La princesse se perdit dans la foule, accompagnée de cette dame, dont elle se séparait peu, mais elle ne disparut qu'après avoir adressé au jeune officier un rapide et éloquent éclair de ses prunelles d'un bleu profond.

Il respira largement; le sang revint avec puissance à sa poitrine : ce regard vivifiant l'avait ressuscité.

Dès qu'il se sentit à l'abri de tout indiscret, il déplia mystérieusement le papier.

Il ne contenait que deux lignes tracées au crayon, et d'une écriture évidemment précipitée :

« Que le baron de Trenck ne soit pas en

» peine de son écharpe ; on la lui rendra s'il
» veut bien se trouver, demain soir, à dix heu-
» res, à la petite porte de l'aile gauche du pa-
» lais. »

VII

L'écharpe

Le lendemain de cette fête des fiançailles, la cour prit un peu de repos. Une tranquillité relative remplaça l'agitation. Dès la venue de la nuit, le château royal paraissait endormi à moitié.

Tout le monde ne sommeillait pas cependant.

Un peu après huit heures du soir, trois dames faisaient la veillée dans un petit salon situé à l'entre-sol de l'aile gauche du palais.

Les draperies des fenêtres, soigneusement fermées, ne laissaient filtrer à l'extérieur aucun rayon de lumière et interceptaient à la fois les bruits et le froid du dehors.

Un feu vif pétillait dans la cheminée, à l'un des coins de laquelle la plus âgée des trois dames, enfoncée dans un large fauteuil, se tenait silencieuse, réfléchissant, en apparence, sur un gros livre de philosophie ou de métaphysique transcendante, entr'ouvert sur ses genoux. —

mais, en réalité, mettant toutes ses forces à empêcher ses paupières papillotantes de se fermer entièrement.

C'était la grande-gouvernante de la princesse Amélie, Mme de Maupertuis, la femme du fameux président de l'Académie royale des sciences et belles-lettres.

Assez loin d'elle, devant un guéridon recouvert d'un tapis et supportant des candélabres allumés, deux femmes beaucoup plus jeunes, se faisant face, semblaient fort occupées à une distraction puérile : elles jouaient aux cartes, — à un jeu d'enfant.

L'une était la princesse Amélie ; l'autre, sa favorite et l'une de ses dames d'honneur, Mme de Kleist, une adorable personne aussi jolie que spirituelle. On l'avait d'abord appelée à la cour, de son nom de fille, la *belle Schwerine;* maintenant, mariée, on l'appelait la *belle de Kleist*, tant cette nouvelle condition l'avait peu changée.

Il est vrai qu'on pouvait dire en parlant d'elle que si elle avait été mariée, elle l'avait été bien peu. Son époux était un chanoine protestant de Brandebourg, dont elle s'était, presque aussitôt la noce faite, séparée juridiquement.

La scène était d'une tranquillité exemplaire. Les deux joueuses échangeaient leurs cartes sans dire un mot, et l'on n'entendait que le froissement de la robe de damas et du livre de la grande-gouvernante, qui de temps en temps,

sentant sa tête s'incliner, se secouait par un mouvement brusque, retombait peu à peu dans son opiniâtre somnolence, se secouait de nouveau et retombait de plus belle.

Mais soudain, la princesse jeta les cartes sur le tapis et les brouilla avec sa main mutine et impatiente, en donnant passage à un bâillement franchement accusé, auquel la gouvernante aurait bien voulu avoir le droit de faire écho.

— De Kleist, s'écria-t-elle, ce jeu m'ennuie, il n'a pas le sens commun... Quelle heure est-il?

— Huit heures et demie bientôt, à la pendule, qui va, je crois, comme l'horloge du château.

— Dieu! que cette aiguille marche lentement!... Tout m'énerve aujourd'hui... Tout me semble insipide... Est-ce que tu trouves la cour gaie?

— Oh! Altesse, la cour est ce qu'on veut qu'elle paraisse.

— Tout à l'heure, au souper de la reine...

— Où vous n'avez fait que paraître...

— Où je n'ai fait que paraître, c'est vrai; il régnait une atmosphère de morbidesse, de somnolence; les poètes de mon frère auraient eu beau jeu à dire que Morphée y secouait ses pavots!

— Et Votre Altesse s'en étonne, après une nuit et un bal comme ceux d'hier?

— Hier trop de mouvement, aujourd'hui pas assez; je me suis crue une minute à la cour de la Belle au bois dormant.

Les deux jeunes femmes échangèrent un malicieux éclat de rire.

— Tiens! poursuivit plus malignement encore la princesse, vois cette bonne Maupertuis. Je gage qu'elle ne sait plus ce qu'elle lit!

La gouvernante opéra un soubresaut plus violent que les autres, dans lequel son livre glissa à terre.

— Moi! se récria-t-elle, je ne dors pas... Je n'aurai sommeil que quand il plaira à Votre Altesse d'aller se coucher... Je connais mes devoirs!

— Aimable perspective! murmura la princesse du bout des lèvres. — Chère Maupertuis, prononça-t-elle plus haut, j'apprécie votre zèle!..
— Voyons, de Kleist, reprit-elle en s'adressant à sa favorite, à quoi pourrions-nous bien employer notre temps, en attendant l'heure de la retraite, qui n'est pas près de sonner pour moi, car tu as beau dire, je ne suis pas fatiguée, je t'en préviens; je te le prouverai en restant debout jusqu'à minuit, si tu m'en défies!

— Je n'aurais garde, dit la favorite, de mettre la parole de Votre Altesse en doute. J'irais plutôt me coucher sur l'heure!

— Allons! quel passe-temps me proposes-tu?

— Si nous commencions une nouvelle partie?

— Oh ! non, par exemple! Mais écoute...

Puis, se rapprochant vers sa dame d'honneur et baissant légèrement la voix,

— Sois gentille, lui dit-elle, toi qui t'y entends si bien, fais-moi une réussite, je t'en prie.

— En vérité, Votre Altesse désire?...

— Je penserai quelque chose, et les cartes me diront si mon désir s'accomplira.

Un rapide et fin sourire d'intelligence courut sur les lèvres et dans les yeux des deux jeunes femmes.

— Pardon, Altesse, intervint Mme de Maupertuis, se tirant de son fauteuil et faisant une profonde révérence devant la princesse, mais les devoirs de ma charge m'obligent à m'enquérir de tous les souhaits, de toutes les pensées que peut formuler Votre Altesse. Sa Majesté son auguste frère et Sa Majesté son auguste mère m'ont préposée à la garde de tout ce qui l'intéresse et la concerne.

— C'est parfaitement juste, dit la princesse.

La duègne renouvela sa révérence.

— Votre Altesse est trop bonne de le reconnaître. Je ne partage pas les idées de certaines personnes, ajouta-t-elle en adressant une moue méprisante à Mme de Kleist; quand on a l'honneur d'être la femme d'un philosophe... Mais Mme de Kleist est experte en ces sortes de puérilités !

— C'est-à-dire que je suis une sorcière! ré-

pliqua gaiment la dame d'honneur, qui, en effet, passait à la cour pour partager et même pour encourager ce goût bizarre de la princesse Amélie.

— Va! va! ne l'écoute pas, interrompit celle-ci, c'est une médisante... Fais-moi les cartes... bien vite... bien vite!

La gouvernante exécuta une troisième révérence.

— J'ai eu l'honneur de rappeler à Votre Altesse...

— Ah! oui, toutes mes pensées! tous mes désirs!... C'est juste; eh bien! comme il n'a n'a pas été décrété si je vous les communiquerais avant, pendant ou après, prenez un peu patience, je vous ferai part de celle-ci quand la sorcière aura fini... Autrement, je pourrais supposer que, la connaissant, vous lui servez de compère pour rendre l'oracle plus facile.

— Moi, la femme d'un philosophe! exclama avec une indignation majestueuse la gouvernante. Quand il plaira à Votre Altesse, ajouta-t-elle d'assez mauvaise grâce en retournant à son fauteuil.

— Voici les cartes, dit la princesse à sa confidente.

— Allons! fit celle-ci en prenant le jeu, qu'elle battit avec la dextérité d'une main exercée ; puisque vous le voulez absolument.

Elle mêlait de plus belle, tout en disant :

— Que désire donc savoir Votre Altesse? cela m'intrigue aussi; peut-être si sa sœur, Mme Ulrique, sera heureuse dans son ménage?

— Non, non, répondit la princesse avec un léger frémissement; ce n'est pas mon affaire, mais la sienne... Chacun pour soi... Puisque cette couronne de Suède lui offre tant d'attrait, qu'elle la prenne, qu'elle la garde... advienne que pourra!

— Que souhaitez-vous donc alors? insista Mme de Kleist en souriant, pour chasser ce nuage.

— Mais il me semble, ma mie, que tu deviens plus curieuse que Mme de Maupertuis, et cependant personne ne t'en a conféré le droit, et tu n'es pas la femme d'un philosophe!...

Elle regarda la pendule d'un œil brillant :

— Va, conclut-elle, j'ai une idée; je veux mettre ton art à l'épreuve, et s'il te trahit, je me range à tout jamais aux idées de madame la grande-gouvernante.

— Plût à Dieu! murmura la duègne entre haut et bas; les lois de l'étiquette et de la philosophie y gagneraient d'autant!

Les deux jeunes femmes se turent et s'isolèrent dans leur opération cabalistique, tandis que l'épouse du philosophe, subissant l'influence soporifique de son fauteuil, du rayonnement du foyer, et surtout d'une nuit blanche, après de vains efforts pour lutter, ferma définitivement

les paupières, abandonna son livre et s'endormit profondément.

A mesure que la belle de Kleist, attentive et grave comme une sibylle, étalait, disposait, comptait ses cartes, la princesse suivait leurs évolutions d'un œil avide et convaincu.

— Réussite complète au valet de cœur! proclama enfin la favorite.

— Il viendra!... s'écria étourdîment Amélie, rappelée soudain à l'ordre par un regard de sa compagne, dirigé vers la grande-gouvernante.

— Bah! elle dort! reprit la sœur du roi; le canon de Potsdam ne la réveillerait pas.

— Ah! chère de Kleist, mets ta main là... sur mon cœur... Sens-tu quels battemens!... Si tu savais combien en ce moment je regrette peu le sort qui m'attendait là-bas, sans les menées hypocrites de cette fière Ulrique!

— C'est un sentiment digne d'un cœur comme le vôtre... Mais, je vous le répète, c'est une grande hardiesse... Je tremble malgré moi à la pensée que le roi pourrait découvrir...

— Tais-toi, tais-toi! tu déraisonnes. Comme si mon frère n'avait pas d'autres soucis! Les intérêts de son trône... la prospérité de ses États... les affaires de l'Europe... la paix... la guerre... Que suis-je auprès de cela, moi?... Il semblerait d'ailleurs, à t'entendre, que je vais commettre un crime capital!... Or, tu sais bien le contraire, puisque je ne veux pas même

recevoir seule ce jeune homme ; puisque nous sommes convenues que tu ne me quitteras pas ?

— Sans doute... mais...

— Vois donc; l'heure approche... Tout le monde dort au château.

— Tout le monde, jusqu'à votre illustre gouvernante.

— Tu m'y fais penser... Il faut pourtant que je m'en débarrasse... Comment nous y prendre ?

— Si vous feigniez de rentrer dans votre appartement ?

— Non ! j'ai mieux que cela ! une inspiration. Tu sais comme elle déteste la musique... attends.

Et la folle jeune fille courant à son clavecin en fit jaillir quelques accords stridents.

La grande-gouvernante opéra sur elle-même un soubresaut bien autrement violent que les précédens.

— Comment ! comment ! s'écria-t-elle abasourdie, de la musique à une pareille heure ?...

— Mais, répondit la princesse avec une indifférence parfaite, il n'est pas bien tard... de Kleist n'a pas plus envie de dormir que moi, et je vais lui accompagner ce bel air de Graun, vous savez : « *Implacable destin !...* »

A cette terrible menace, la gouvernante exhala une sorte de gémissement et laissa voir un véritable effroi.

— C'est singulier, balbutia-t-elle, je ne sais ce que j'éprouve... je ne me sens pas bien...

— Oh! cette bonne Maupertuis! fit Amélie en allant à elle. Mais oui... vois donc, de Kleist, comme elle est rouge... c'est la fièvre!... Ce serait un meurtre de la forcer à veiller!...

— Mais c'est vrai, appuya la favorite, ce teint animé... Vous souffrez certainement plus que vous ne voulez l'avouer.

— J'en conviens, fit Mme de Maupertuis; un malaise subit...

— Allez, allez, ma chère gouvernante, reprit Amélie. Retirez-vous. Soignez-vous bien... Je sonnerai mes femmes quand je voudrai me coucher... Bonne nuit... Je serais coupable d'abuser de votre dévouement... Bonne nuit!

En parlant ainsi, elle la conduisait câlinement vers la porte.

La pauvre duègne se laissait faire, la musique était son cauchemar, et la menace d'un grand air était l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête.

— C'est bien pour obéir à Votre Altesse, dit-elle en franchissant les derniers pas.

— Oui... je prends tout sur moi... adieu... mettez-vous vite au lit.

Mme de Maupertuis se retira.

Amélie ne se contenta pas de l'avoir ainsi congédiée. Dans la crainte qu'elle ne revînt, et pour mieux éloigner tout soupçon de sa part, si

elle était encore à portée de l'entendre, Mme de Kleist commença les premières phrases de l'air de Graun.

Mais bientôt les doigts agités d'Amélie cessèrent de se promener sur les touches du clavecin; elle se leva fébrilement, et regardant à la pendule :

— De Kleist, s'écria-t-elle, vite... mets ta pelisse, ton capuchon, et cours le recevoir à la porte du petit escalier.. Je me fie à ton adresse, à ton amitié... La mienne te paiera au centuple de ce que tu fais pour moi !

— Chère princesse !... murmura avec émotion la dame d'honneur.

— Oh ! pas d'objection, pas d'objection, pas de raisonnemens, implora Amélie ; je t'en prie!

Elle joignait les mains devant sa favorite.

Celle-ci eut un geste de commisération sympathique, et vaincue par ces instances, il ne lui fallut qu'un moment pour se préparer. La princesse lui aidait d'ailleurs.

Cependant, prête à sortir, elle éprouva une défaillance, elle se sentit pâlir. Une larme coula sur son visage :

— Madame, dit-elle, ma bien-aimée maîtresse, il en est temps encore... Je vous en conjure... réfléchissez...

— Va !... répondit Amélie d'un ton résolu, je le veux !... Mon parti est pris... Mais va donc! Ne vois-tu pas que dix heures vont sonner !

. . . .

Vers la même heure, dans une maison bourgeoise de la rue des Tilleuls, où le hasard lui avait fait prendre un logement garni pour la durée du séjour du roi à Berlin, le jeune baron de Trenck, transporté d'amour, d'espoir et d'impatience, achevait de procéder à sa toilette, aidé de son vieux serviteur Roller.

Il ne se possédait plus ; il trépignait, et trouvait que rien n'allait ni assez bien ni assez vite.

— Es-tu assez lent ! mon pauvre garçon !... s'écriait-il dans un injuste accès d'humeur. Si tu ne t'y prends pas mieux, nous n'en finirons jamais.

— Que monsieur le baron me pardonne, répondait Roller en lui présentant son frac d'une main tremblante, — je suis si troublé... et M. le baron est si peu raisonnable !...

— Ah ! par exemple !...

— Vouloir sortir la nuit, le lendemain d'une pareille fatigue, sans avoir pris de la journée une minute de repos... Monsieur le baron est bien fort, mais il joue avec sa santé... S'il tombe malade, que dira madame sa mère? que dira M. le comte de Derschau ?...

— Eh bien ! que diront-ils?

— Ils diront que c'est la faute du vieux Roller.

— Que cela ne t'inquiète pas, mon brave ami, repartit Trenck, adouci par ce sincère té-

moignage d'affection. Je ne me suis jamais mieux porté de ma vie.

— N'importe! insista Roller avec un soucieux hochement de tête; courir les rues aussi tard et sans que M. le baron consente à ce que je l'accompagne... cela n'est pas sage. Les malfaiteurs sont seuls dehors à l'heure qu'il est... Dieu sait qu'on n'en manque pas dans ces momens d'affluence; si M. le baron allait faire de mauvaises rencontres!

— Allons, mon pauvre Roller, tu déraisonnes. Ces contes-là sont bons pour des enfans. Un soldat, un officier de la garde en rit! Si l'on osait me chercher noise, crois-tu donc que je ne sois pas de taille à me défendre?... Que l'on vienne s'y frotter!

— Oh! certainement, je sais que M. le baron...

— Voyons, cela n'est pas sérieux!... finissons-en. Donne-moi mon épée... boucle mon ceinturon... Maintenant, mon chapeau, mon nouveau... pas celui-ci, l'autre, le gris...

Roller exécutait ces ordres, allait, venait, tournait sur lui-même comme un homme à moitié ivre.

— Le gris! répéta-t-il avec une espèce d'effroi. Monsieur le baron ne veut pas être aperçu, reconnu. Tout ce que je craignais! Une aventure mystérieuse... des dangers...

— Assez, assez. Ouvre cette porte et éclaire-moi l'escalier.

— Mais si l'on vient demander M. le baron pour le service de Sa Majesté ?

— Tu diras que je suis sorti.

— Si l'on insiste ? Si l'on veut savoir où monsieur le baron est allé ? Les ordres du roi sont si rigoureux !

— Tu répondras que je suis allé faire un tour en paradis, et tu ne mentiras pas, mon bon Roller.

Le vieux serviteur leva les yeux au ciel, comme pour demander là-haut pardon du blasphème de son maître. Mais déjà celui-ci était loin, et Roller referma la porte d'un air désespéré.

Bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui, la ville de Berlin se couchait alors de bonne heure, surtout le lendemain d'une fête nocturne.

L'isolement des rues paraissait complet. L'obscurité les enveloppait comme un linceul. La promenade des Tilleuls était plus noire encore, s'il est possible.

Cependant Trenck n'eut pas fait cent pas, qu'il crut entrevoir une ombre glisser le long des maisons, cherchant à régler sa marche su la sienne.

En toute autre circonstance, il serait allé droit sur ce satellite importun, et l'eût écarté de gré ou de force.

Mais le but vers lequel il tendait en ce mo-

ment lui commandait la plus grande circonspection.

Hésitant sur ce qu'il fallait faire, il s'arrêta, n'osant ni avancer ni reculer, lorsque l'inconnu, qui semblait épier ses mouvemens, alla butter contre une pierre et se redressa en laissant échapper un juron...

C'était la voix du capitaine Jackinsky!...

Sa présence en ce lieu, à pareille heure, devait-elle être attribuée au hasard seul? Fallait-il y voir un acte d'espionnage?... Terrible dilemme! car, dans l'un comme dans l'autre cas, aucune rencontre ne pouvait être plus désagréable à Trenck.

Pénétré du danger d'une confrontation avec son chef, et de la nécessité de lui donner le change, il intervertit les rôles.

Ce fut lui qui se glissa rapidement à son tour dans l'obscurité. Puis, au lieu de suivre le chemin du château, au premier embranchement, il tourna brusquement à gauche et se perdit, en effaçant le bruit de ses pas, dans les rues qui conduisent à la Sprée.

Cette tactique obtint un plein succès. En s'arrêtant bientôt, au bout de quelques instans de cette marche forcée, notre jeune aventurier constata avec satisfaction et d'une manière certaine, qu'il n'était plus suivi.

C'était bien quelque chose, mais ce n'était pas tout. Il fallait maintenant regagner le temps

perdu et reprendre sa vraie direction. Alors il fut obligé de s'avouer, après nombre de tâtonnements, qu'il était égaré.

L'impatience était le pire des expédiens pour retrouver sa route, et, comme d'ordinaire, il n'obéit d'abord qu'à son impatience.

Il suait à grosses gouttes, s'agitait et trépignait, tournant dans un carrefour, comme un cheval échappé dans un cirque.

Cependant, la fraîcheur du brouillard l'avertit qu'il ne se trouvait pas loin de la rivière. Se calmant enfin et prêtant l'oreille, il crut entendre le gravier de la berge crier sous le pas de quelque marinier attardé.

Il écouta avec plus d'attention, et presque aussitôt du sein des ténèbres une voix s'éleva, chantant, sur une mélopée traînante, destinée à l'accompagnement du bruit de la manœuvre et des cordages, ces mots que Trenck ne connaissait que trop :

L'amour que l'on t'offre est un piége
Caché sous de brillantes fleurs.
Que ton étoile te protége
Et t'épargne bien des douleurs....
Hélas ! hélas ! beau chevalier,
La mort veille au bout du sentier....

Pas de doute possible, c'était bien le lied de Léo !

Frédéric tressaillit instinctivement.

Mais aussitôt sa raison lui dit que si les pa-

roles étaient les mêmes, le chanteur était diffé rent. La brume et la distance ne lui permettaient pas de distinguer l'accent de cette voix, et cette sensation sans doute très vague avait contribué à son émotion.

Quelle apparence aussi que Léo eût quitté Kœnigsberg sans l'en instruire? Enfin, ce lied n'était-il pas une chanson populaire parmi les bateliers de l'Oder et de la Vistule? Pourquoi ceux de la Sprée ne la connaîtraient-ils pas?

Mais ces paroles, d'une coïncidence bizarre avec la situation où il se trouvait, devait-il y voir un avertissement ou une menace? Fallait-il y attacher un sens, et quel sens?...

Cette voix venait-elle d'en haut?... était-ce celle d'un démon jaloux de son bonheur?...

Combattu par tant d'idées contraires, Frédéric décida qu'il n'irait pas plus loin sans approfondir ce mystère.

La voix modulait encore dans le lointain les dernières notes de sa mélodie; elle devenait plus vague de minute en minute; elle allait être insaisissable, il fit un pas pour s'élancer dans sa direction.

Le bronze tinta soudain près de lui. Il reconnut le timbre de l'horloge du château.

Sans le savoir, dans ses évolutions, il s'en était rapproché.

Haletant, anxieux, il écoutait avidement, non plus la voix mélancolique du rivage, mais cette

autre voix grave, lugubre, dont chaque note frappait contre sa poitrine... cette voix lui annonçait dans le solennel recueillement de la nuit l'heure de son rendez-vous... qui sait? peut-être l'arrêt de sa destinée!

Il compta chaque coup tout haut, attendant encore lorsque le dernier fut frappé. Puis, sortant de cet état d'hésitation,

— Dix heures! s'écria-t-il, dix heures! Elle m'attend. Puis-je balancer encore? non, non! Le sort en est jeté. Mon chemin, le voici.

Il ne marcha pas, il courut, il vola.

Moins d'une minute après, il pénétrait dans les cours du château, gagnait la petite porte de l'aile gauche, rencontrait sous sa main la main obligeante de Mme de Kleist, et s'abandonnant à elle, pénétrait dans le boudoir de la princesse.

Rien de changé dans ce retrait charmant où nous avons déjà introduit le lecteur : la flamme continuait de pétiller dans l'âtre; les bougies des candélabres, à demi consumées, éclairaient le guéridon, sur lequel s'étalaient encore en désordre les cartes interrogées par la dame d'honneur.

Il y avait la duègne de moins — mais un amoureux de plus.

Il apparut sur le seuil, au milieu des tentures soulevées par sa conductrice, son chapeau à la main, son manteau sur le bras.

Amélie, qui était assise sur un sofa au fond

de la pièce, sous le demi-jour des lumières, se leva non moins émue que lui, fit deux pas à sa rencontre et lui tendit sa main tremblante.

Il la saisit, s'inclina sur elle, et sentant qu'on ne la retirait pas, y déposa un baiser respectueux.

Mme de Keist ne voyait rien ; après avoir refermé porte et draperies, elle prit au coin de la cheminée la place laissée vacante par Mme de Maupertuis.

La princesse revint sur le sofa, et indiqua à Trenck un fauteuil, dans lequel il s'assit, très près d'elle.

Tous deux gardaient le silence; ils écoutaient battre leurs cœurs, et l'embarras mutuel qu'ils éprouvaient, plus éloquent que la parole, était plein de charmes.

Le regard de Frédéric, attaché sur le délicieux visage d'Amélie, avec un mélange de respect, d'adoration et d'audace, la contraignait à baisser les yeux.

Elle ne voyait pas ce regard; mais elle le sentait. Il la brûlait, la pénétrait, la couvrait d'une ineffable confusion, et amenait sur ses traits délicats et impressionnables le coloris le plus vif de la rose.

Cependant, elle se rappela que si elle était femme, elle était princesse. C'était à elle à rompre le silence, à surmonter ce premier moment de trouble. Une grande dame a des pré-

ressentirait des procédés qui seraient de l'audace dans une condition ordinaire.

Faisant effort sur elle-même, elle leva ses paupières, et s'arma de dignité pour soutenir de son œil bleu l'éclat des feux qui l'aveuglaient.

— Monsieur le baron, dit-elle d'une voix qui ne tremblait pas trop, la liberté que j'ai prise de disposer de votre personne, en vous laissant remettre par Mme de Kleist ce billet écrit par elle... par elle-même, croyez-le bien, vous a peut-être inspiré une opinion défavorable à la sœur de votre souverain ?...

Trenck fit un geste et voulut se récrier.

— Ne niez pas! interrompit-elle. Je sais moi-même à quel point cette démarche est en dehors des convenances!.. des usages de la cour. Mais, pour me rendre ainsi qu'à ma sœur bien-aimée un service signalé, vous n'avez pas consulté ces vaines formules, et c'eût été le comble de l'ingratitude si, le jour où j'ai connu l'homme à qui j'étais redevable de ce service, je n'avais écarté toute considération d'étiquette vulgaire, afin de lui donner la preuve de ma reconnaissance.

Ces mots, le ton pénétré dont ils furent dits, le regard qui les accompagna, achevèrent d'enivrer notre héros.

— Oh! madame, répliqua-t-il d'une voix concentrée, que vaut l'action dont vous daignez

vous ressouvenir auprès de telles paroles, tombées de vos lèvres?... Qu'ai-je fait pour mériter une pareille récompense!... Elles me rendront à jamais votre débiteur... Puis-je croire à tant d'ivresse !... Non, c'est un rêve, n'est-ce pas ?.. Et tout à l'heure il va finir pour moi aux portes de ce palais... Qu'importe! En vous quittant, pour ne plus vous revoir, pour ne plus vous entendre, j'emporterai du bonheur pour toute ma vie !...

Elle eut un mouvement adorable dans lequel sa petite main frôla, comme par hasard, celle de Frédéric.

— Et que me laisserez-vous, à moi ? demanda-t-elle moitié souriant, moitié soupirant.

— Madame... balbutia le jeune homme, que son regard bleu aux grandes franges noires achevait de fasciner.

— Oh! monsieur de Trenck, dit-elle en baissant ces franges qui ne laissèrent plus passer qu'un vaporeux rayon, on ne sait pas quelle est la condition des femmes nées comme moi sur les marches d'un trône!... On les envie!... on devrait les plaindre. Les joies les plus naturelles leur sont interdites; il ne leur est pas même permis d'avoir un cœur; leurs sentimens sont suspects, tous, jusqu'au plus pur, celui de la gratitude! Doutez-vous de moi?... Pourquoi vous tromperais-je ?... Quel intérêt pourrais-je trouver à vous dire que, depuis le jour

où vous vous exposâtes pour moi... et pour ma sœur, j'ai désiré ardemment qu'une occasion se présentât de vous connaître... de vous remercier?

— Non, je ne doute pas de vos paroles, madame, car de ce jour-là, moi aussi, j'ai formé un vœu sur lequel s'est concentré tout l'intérêt de ma vie, — revoir, avant de mourir, ne fût-ce qu'une fois, la jeune fille blonde, l'apparition séraphique des bords de la Sprée... — J'ignorais, ajouta-t-il en baissant la voix avec une teinte de tristesse, j'ignorais que l'apparition fût une Altesse !

Elle se souleva, infléchit sa taille de guêpe vers lui, lui adressa un des plus profonds regards de sa prunelle à l'azur foncé,

— Et maintenant que vous le savez? dit-elle.

— Maintenant, prononça-t-il d'un ton résolu, que la mort vienne, mon vœu est dépassé !

Silence d'une seconde. C'était Frédéric qui se penchait vers la princesse.

L'attitude de celle-ci, son hésitation trahissaient les pensées qui s'agitaient en elle, sans qu'elle osât les exprimer.

— La mort !... à votre âge !... dit-elle ; car vous êtes bien jeune, monsieur de Trenck... et vous avez sans doute une mère... Il faut vivre pour elle... pour... votre roi... pour votre gloire... J'ai entendu parler de vous à la cour ; si j'en crois ce qu'on dit... mon frère tout le

premier, un magnifique avenir vous attend.

— Désormais, madame, il n'en saurait être qu'un pour moi.

— Mais n'êtes-vous pas d'avis qu'il y a dans notre connaissance quelque chose d'étrange? Comment n'ai-je pas su plus tôt que mon sauveur était auprès du roi, à Potsdam... qu'il vivait dans son intimité? Etiez-vous déjà à son service quand nous nous sommes rencontrés à Monbijou? Appartenez-vous depuis longtemps aux gardes du corps?... Où vous trouviez-vous auparavant?... Que faisiez-vous?... Vous le voyez, je suis très curieuse; j'aime à savoir tout ce qui concerne ceux auxquels je porte intérêt... Si j'ai votre confiance, comme vous le prétendez, prouvez-le-moi.

Tout cela était dit avec une grâce, une animation, une sincérité qui charmaient Frédéric. Le moyen de ne pas se croire transporté dans une sphère idéale?

La princesse s'exprimait à voix basse, sans doute pour ne pas troubler le sommeil de Mme de Kleist; car, il faut en convenir, ce fauteuil de la grande-gouvernante possédait une vertu dormitive des plus merveilleuses.

A peine la jolie dame d'honneur s'y était-elle placée, que ses yeux s'étaient clos. Elle était comme absente, comme étrangère à tout ce qui se passait et se murmurait à quelques pas d'elle.

Du reste, cette conversation, plutôt chuchotée que parlée, puisait dans cette discrétion même un cachet d'intimité qui la rendait plus précieuse à Frédéric, et lui donnait la présence d'esprit nécessaire pour répondre aux questions multipliées de la princesse.

Il s'exprimait avec une bonne grâce, une délicatesse de langage qui suspendaient celle-ci à ses lèvres, car ses yeux reflétaient chacune des impressions évoquées par son récit.

Identifiée à ses aventures, à ses épreuves, à ses aspirations, elle aimait avec lui Léo, son frère d'adoption, elle le suivait avec effroi sur le terrain où l'attendait le terrible lieutenant Hermann de Schell, elle triomphait de sa victoire ; volontiers elle eût sauté au cou du vénérable comte de Derschau.

Mais comme elle bénissait le colonel Quintus Icilius, arrachant Frédéric à son université de Kœnigsberg pour l'amener à la cour, ou plutôt sur la berge de la Sprée, dans les jardins de Monbijou !

Jamais son frère ne lui avait semblé un plus grand monarque que le jour où, interrogeant Frédéric, il l'avait créé cornette dans ses gardes.

Trenck cessa de parler.

Amélie, plongée sous le charme de son récit, se recueillit à la faveur d'un long silence, que notre jeune ami n'eut garde de troubler.

Il s'enivrait de sa vue, son bonheur était là.

Tout à coup elle eut un tremblement comme si elle sortait d'un songe. Une résolution irrévocable venait de se former dans son esprit.

— Baron Frédéric, dit-elle avec émotion, je vous remercie de votre complaisance. Mais nous ne devons pas oublier le but de votre visite. Hier, à ce bal, vous perdîtes votre écharpe, et je vous promis de la remplacer. Etes-vous prêt à la recevoir de ma main, et, comme les chevaliers d'autrefois, consentez-vous en retour à me jurer foi et hommage?

Elle disait cela avec un sourire sérieux qui ne parvenait pas à cacher son émotion.

En même temps, sa main allait prendre dans un des oreillers du sofa une écharpe à franges d'or toute pareille à celle que Frédéric portait au bal.

Le cornette mit avec transport un genou en terre devant elle, et relevant la tête avec une résolution qui ajoutait à sa jeune et mâle beauté:

— Je suis prêt, répondit-il.

La sœur du roi passa elle-même l'écharpe sur son épaule, et prit plaisir à en ramener le nœud sur son côté.

— Je vous crée mon chevalier, dit-elle.

Il répondit :

— De cette heure, madame, disposez de moi... Ma vie ne m'appartient plus; elle est à vous.

— Et je l'accepte... riposta vivement la princesse, gagnée par cet enthousiasme.

Elle se pencha peu à peu vers lui, attirée par l'influence magnétique, écarta de ses deux mains les cheveux qui couvraient son front, se pencha encore un peu, tout à fait, et y imprima un baiser.

Ce fut l'étincelle qui allume l'incendie.

Frédéric, hors de lui, oubliant toute prudence, saisit la main de la princesse et la couvrit à son tour de baisers passionnés.

Elle en éprouva un spasme qui fit frémir tous ses membres. Une pâleur subite envahit son visage. Se sentant défaillir sous cet excès de sensibilité, et cherchant vainement à détacher sa main de ces lèvres ardentes, qui faisaient courir la lave dans ses veines,

— De Kleist!... de Kleist! s'écria-t-elle avec terreur.

A cet appel précipité, la confidente, dont les lèvres, ombrées d'un fin duvet, dessinaient, dans son sommeil, un malicieux sourire, parut sortir d'un assoupissement profond.

— Eh quoi! murmura-t-elle d'un ton de comédie très bien réussi, je dormais... je rêvais... Votre Altesse n'a-t-elle pas prononcé mon nom?

— Oui, mon excellente amie, il est tard... Ton prisonnier attend que tu lui rendes la liberté.

Un profond soupir, un regard plein de ten-

dres reproches protesta contre cet arrêt ; mais il fallut s'y soumettre.

VIII

L'abbaye de Quedlinbourg

Il est plus facile d'imaginer que de peindre l'enthousiasme, le rayonnement qui faisaient cortége à Frédéric, au sortir de cette entrevue, dont les préliminaires pourtant avaient été marqués de certains signes capables d'alarmer un esprit plus accessible aux pressentimens.

Il était à l'abri de ces faiblesses.

La rencontre de Jackinsky, le refrain mystérieux de la plage, le glas de la cloche du château, chimères effacées sans laisser de trace !

Si quelque conseiller atrabilaire lui eût crié :

« Prends garde, enfant ! Te voilà le favori de ton roi ; les honneurs, la fortune, les plaisirs viennent d'eux-mêmes au devant de toi ; tu possèdes le cœur d'une princesse illustre qui préfère ton amour à une couronne ; tu n'as plus de souhait à former.

» Prends garde ! Faveur, élévation, tendresse, tout cela n'est que mensonge, illusion !...

» Plus tu seras élevé, plus ta chute sera profonde ; plus ton rêve aura été brillant, plus ton réveil sera terrible !

» Pauvre enfant inexpérimenté, mieux eût valu pour toi ne jamais franchir le seuil de ce palais !... Combien tu regretteras un jour l'amitié tranquille de Léo et ta royauté universitaire de Kœnigsberg. »

A la voix importune qui lui eût tenu ce langage, Frédéric eût répondu :

— Craintes pusillanimes ! augures menteurs ! Mon ciel est pur, mon horizon immense, aucun signe funeste n'oserait s'y montrer, mon étoile ne me trahira pas.

L'avenir nous apprendra quel eût été le sage.

Et puis, en vérité, pour un amoureux de dix-neuf ans qui sort de son premier rendez-vous, il s'agit bien de sagesse ! Le monde peut crouler autour de lui, qu'importe ! si son amour survit. L'univers, le présent, l'avenir, c'est sa passion. Il est aimé, il défie l'adversité.

La princesse n'avait pas laissé échapper cet aveu suprême; mais à défaut de ses lèvres, ses yeux, sa voix parlaient pour elle. Le doute n'était plus permis au galant cornette.

Amélie n'essayait même pas de résister à un entraînement dont elle envisageait les charmes sans vouloir songer à ses dangers. Tout l'y portait : l'indignation, le dépit de ce qu'elle appe-

lait la trahison de sa sœur, — le regret peut-être d'avoir, par un refus volontaire, servi de jouet à une intrigue et renoncé à une condition royale.

Puis encore, l'apparition de ce bel officier, s'offrant tout à coup à elle avec le prestige d'un héros de roman. Enfin, le besoin de prendre une revanche, ou plutôt un dédommagement, sentiment si naturel et si puissant dans le cœur d'une femme.

S'il lui fallait un prétexte pour justifier, pour excuser à ses propres yeux la hardiesse d'une telle résolution, elle remontait alors à l'aventure de la Sprée, et ne manquait pas d'y trouver l'origine d'une passion mystérieuse et irrésistible qui, à son insu, dominant son existence, l'avait détournée du mirage d'un trône.

Elle aimait donc Frédéric très réellement, tout à la fois pour lui-même et pour le sacrifice qu'elle avait fait du prince royal de Suède.

Si notre jeune ami se fiait à sa bonne étoile, il y était vraiment autorisé par la réussite complète de ses désirs. Non-seulement sa première entrevue avec la sœur du roi n'amena aucun soupçon, aucun accident fâcheux, mais cet heureux résultat encouragea la princesse, et les deux amans se revirent plusieurs fois pendant la présence de la cour à Berlin.

Si le mot d'amour n'avait pas été prononcé tout d'abord, l'équivoque entretenue par la ré-

serve et la pudeur d'une part, par le respect de l'autre, ne pouvait se prolonger longtemps. La présence même de la belle et obligeante de Kleist n'offrait pas un obstacle suffisant à l'explosion d'un sentiment qui, grâce au langage de leurs yeux, au frémissement de leurs mains, quand elles se rencontraient, n'était plus un secret ni pour l'un ni pour l'autre. Avant de s'expliquer, ils n'avaient plus rien à s'apprendre.

Amélie, heureuse et glorieuse de l'empire absolu qu'elle exerçait sur ce cœur ardent, n'usait de son pouvoir que pour imposer un frein à ses transports.

Elle voulait bien être adorée, mais elle exigeait que le culte qui lui était rendu restât immaculé, comme celui de la divinité. Ses principes religieux, cause première de son éloignement pour le mariage de Suède, la protégeaient contre sa propre faiblesse.

Les feux qui dévoraient Frédéric ne pouvaient couver si sourdement qu'il n'en jaillît quelques étincelles au dehors, mais la dame d'honneur ne dormait pas toujours dans le fauteuil de la grande-gouvernante, et son intervention était alors réclamée par la princesse, à bout de force et de résolution.

Cela s'appelle jouer avec le feu.

Mme de Kleist, espiègle et compatissante, était seule dans ce secret; c'était elle qui continuait de recevoir le jeune cornette au bas du petit es-

calier, et qui lui servait d'escorte lorsqu'il se retirait.

Quelques précautions que prît Frédéric pour échapper à l'attention des gardiens du château, il était impossible pourtant de tromper complétement leur surveillance. Mais la pensée d'incriminer la sœur de leur souverain ne fût venue à aucun d'eux; les malins propos s'arrêtaient à la jolie dame d'honneur, dont la réputation à la cour n'avait pas d'ailleurs été constamment à l'abri de la médisance.

Si des allusions à ces caquets arrivaient jusqu'à elle, elle laissait dire, ne cherchant pas à se sauvegarder, soit par dévouement à sa maîtresse, soit par insouciance de ce qui la touchait personnellement.

Les bruits circulèrent d'abord discrètement, restreints au cercle des deux reines et des princesses. Ils ne soulevaient jusque-là aucun scandale trop vif, et n'étaient pas de nature à provoquer une dangereuse enquête.

Mais peu à peu ce secret d'un petit nombre devint le secret de tous les courtisans, gent curieuse et maligne. On ne s'y crut pas obligé à tant de réserve. L'intrigue supposée entre la dame d'honneur et le favori du roi acquit bientôt assez de notoriété pour que lord Hintford et le comte de Bernes se crussent obligés d'inviter leur protégé à plus de circonspection.

Le conseil était sage. Trenck en tint compte,

non pas dans l'intérêt de Mlle de Kleist, comme ses protecteurs le supposèrent, mais dans celui de la princesse, qui pouvait à tout instant devenir victime du hasard ou de la trahison.

Un seul homme à la cour semblait ne pas être dupe de l'erreur commune. Mais quoique suspect, à juste titre, d'égoïsme et de méchanceté, il professait pour Trenck une affection qui, désintéressée ou non, le rendait discret.

Faut-il nommer le baron de Pœllnitz?

Soit que le jeune officier lui parût un personnage à ménager, parce qu'il était fort avant dans les bonnes grâces du roi, et par suite à portée de lui rendre des services de pétition et d'argent; soit qu'il jugeât superflu d'apporter sans profit son contingent à un scandale qui éclaterait infailliblement sans lui, un jour ou l'autre, il ne laissait rien voir de ce qui se passait en lui.

Mais en homme qui prétend tirer avantage même de son silence, il ne manquait pas de prendre acte auprès de Trenck de sa discrétion inusitée, par un sourire plein de révélations malignes, ou par des allusions détournées à la scène de reconnaissance, qui avait été pour un œil tel que le sien un trait de lumière.

Quoi qu'il en soit, une fois l'éveil ainsi donné, la présence de la cour à Berlin devenait un danger incessant pour nos amoureux, incapables de prendre une résolution dont leur passion

eût souffert. Par bonheur, les fêtes eurent une fin, la princesse Ulrique partit pour la Suède avec l'ambassade du comte de Sparr, et le roi, qui n'attendait que ce départ pour rentrer dans sa résidence de prédilection, regagna Potsdam avec toute sa maison militaire.

Si l'éloignement de la cour offrait des avantages incontestables en ce qu'il mettait nos amoureux hors des regards des indiscrets et des malveillans, il avait aussi ses inconvéniens. Leurs rendez-vous devenaient plus difficiles, et la surveillance exercée par le roi à Potsdam sur son entourage était autrement rigoureuse qu'à Berlin.

Au milieu de ces perplexités, Amélie et sa confidente se préoccupaient uniquement du soin et des moyens d'amener quelques nouvelles entrevues à trois, et faute de mieux elles passaient une partie de leur temps à consulter le sort, pour fixer leurs irrésolutions. Lorsque les cartes se montraient favorables, un avis discret de Mme de Kleist invitait Trenck à tout braver pour accourir.

Ils jouaient littéralement tous les trois leur existence sur un dé.

Le message reçu et dévoré, le jeune baron ne songeait plus qu'à s'y conformer. Aussitôt que tout le monde reposait à Potsdam, seul, sous un déguisement, et au grand désespoir de son pauvre domestique, il s'échappait, montait

à cheval et brûlait les six lieues qui séparaient cette ville de Berlin.

Tout cela pour un entretien rapide et furtif, quelquefois dans le boudoir de la princesse, mais plus souvent, surtout au retour de la belle saison, à travers un balcon, dans les environs duquel, sous les murs du jardin, il retrouvait son cheval attaché à l'écart.

Il repartait à bride abattue, et au petit jour, rentré à Potsdam, il assistait aux manœuvres commandées par le capitaine Jackinsky.

Il était difficile, si grande que fût l'adresse de Frédéric, si robuste que nous le connaissions contre la fatigue, qu'une existence agitée par de telles péripéties ne laissât pas surprendre certaines modifications dans ses allures à un argus de la force du capitaine, patient dans ses œuvres autant que rompu à la dissimulation.

Abusé, comme tout l'entourage du roi, par les propos relatifs à Mme de Kleist, il était loin de soupçonner la vérité. Seulement, on eût dit qu'il cherchait à faire naître l'occasion de prendre Trenck en faute, et que, dans ce but, il l'accâblait des rigueurs d'un service rude et fatigant, ayant toujours soin de se retrancher derrière les ordres de Sa Majesté.

Chose merveilleuse, ces persécutions déguisées tournaient à l'avantage de notre héros !

Soutenu par son amour pour Amélie, les symptômes de son changement de vie ne tou-

chaient en rien à son service. Il ne donnait aucune prise à la malveillance déguisée de son supérieur. Il remplissait ses devoirs avec une ponctualité irréprochable. Si bien, que le roi, excellent appréciateur des efforts tentés pour le satisfaire, lui accordait de fréquens témoignages de son approbation.

C'était un cheval, c'était une partie de son équipement, c'était parfois une gratification pécuniaire. Au lieu de s'attiédir, sa faveur prenait de jour en jour de nouvelles proportions.

Plusieurs mois s'écoulèrent dans ces doubles caresses d'une destinée captieuse et de la chance propice qui suivait le cavalier galant en croupe lorsqu'il se rendait nuitamment à Berlin.

Il avait eu le temps d'oublier l'avertissement mystérieux ou fortuit qu'il avait reçu sur les bords de la Sprée, le jour de son premier rendez-vous, car cet avertissement où il avait reconnu le refrain commun à Léo et aux mariniers, ne s'était pas renouvelé.

Mais plus d'une fois, en entrant dans Berlin à travers l'ombre, il lui avait semblé qu'on le suivait et qu'on observait de loin ses démarches. Dans ces circonstances, il recourait à l'expédient qui lui avait réussi avec le capitaine, il n'arrivait chez la princesse qu'après mille détours.

Du reste, cette espèce d'inquisition anonyme, qui peut-être n'existait que dans son imagination, n'ayant jamais amené aucun résultat fâ-

cheux, il avait fini par ne plus s'en inquiéter.

Il en vint même, par suite de plusieurs circonstances singulières, à soupçonner dans ce fait la main d'un ami, d'un protecteur, obéissant peut-être aux ordres prudens d'Amélie ou de sa dame d'honneur, à qui pourtant il n'osait en parler, de peur d'amener en elles un sentiment de défiance nuisible à son amour.

Une certaine nuit, pendant un orage terrible, son cheval, attaché à un arbre, avait rompu ses liens. Lorsqu'il quitta la princesse, il s'aperçut avec effroi qu'il n'était plus à la place où il l'avait laissé. L'arbre s'était brisé sous la violence du vent, peut-être aussi sous les efforts de l'animal épouvanté.

Il se demandait ce qu'il allait devenir, privé du moyen de regagner Potsdam, lorsqu'un hennissement parti à une centaine de pas de là, lui rendit la vie.

On avait lié le chevel à un autre arbre avec une longe neuve.

Une autre fois, en sortant du château, il tomba dans une ronde qui se mit à sa poursuite. Elle allait l'atteindre, quand du fond d'un carrefour obscur, un inconnu s'élança, et par une manœuvre habile, attira la ronde sur sa trace en lui faisant perdre celle de Frédéric.

Décidément, l'espion était donc un ami!

De tels services n'étaient pas faits pour laisser insensible le cœur de notre héros. Il cher-

cha plus d'une fois à surprendre ce protecteur, ce gardien dévoué, mais celui-ci mettait plus de soin encore à se dérober à sa poursuite. Force lui fut de borner son bon vouloir à des aspirations stériles de reconnaissance.

Il restait sans doute encore à Frédéric des vœux à former auprès de la princesse, combattue elle-même entre sa pudeur de jeune fille et la vivacité de sa passion. Mais les assurances charmantes de cette tendresse étaient faites pour modérer son impatience, car il était dans l'âge où l'amour offre d'autres satisfactions que celles des sens. Il aimait Amélie avec son cœur surtout, et, sous ce rapport, il devait se trouver pleinement heureux de sa réciprocité.

Ses affaires en étaient là, c'est-à-dire qu'on pouvait le considérer comme le sujet le plus fortuné de la monarchie prussienne, lorsqu'au mois de septembre de cette année 1744, la guerre vint tout à coup à se rallumer avec l'Autriche.

Ainsi que le roi en avait fait la condition à Voltaire, représentant du cabinet de Versailles, la France, malgré sa position précaire sur le Rhin, n'avait pas hésité à déclarer la guerre à la Grande-Bretagne, et fidèle à sa promesse, Frédéric II, qui ne cherchait peut-être qu'un prétexte d'intervention, s'était décidé à entrer en Bohême, dans le but supposé d'appuyer les

droits de Charles VII, empereur d'Allemagne, dépossédé par l'Autriche.

Du côté de cet empereur sans trône il y avait la France, la Prusse, l'Espagne, les Deux-Siciles ; — de l'autre, l'Autriche, l'Angleterre, la Sardaigne, la Hollande, la majeure partie des Etats allemands.

L'Europe touchait à un bouleversement général.

La garnison de Potsdam, la première instruite de la bouche même du roi de la prochaine ouverture des hostilités, en accueillit la nouvelle avec enthousiasme.

Mais Trenck, auquel cet événement ouvrait la perspective de nouveaux honneurs, de nouveaux grades, se sentit agité par les sentimens les plus tumultueux et les plus contradictoires.

Il se désespérait à l'idée de quitter Amélie, dont l'amour lui semblait le plus précieux des biens. Et cependant ses instincts belliqueux lui disaient que la quitter pour aller combattre, se couvrir de gloire, c'était une compensation séduisante aussi.

L'absence est ce que les véritables amans redoutent le plus.

A peine le bruit de la perte qui la menaçait parvint-elle à la princesse, qu'en proie à un tourment égal à celui de son cher Frédéric, elle s'entendit avec sa dame d'honneur pour le mander à Berlin et s'entretenir avec lui.

Trenck espérait, attendait ce rendez-vous, qui devait, suivant toute apparence, être le dernier.

Il eût voulu en devancer l'heure, au mépris de toute prudence et de toute raison. Dès la tombée de la nuit, il s'élança sur la route, imprimant à son cheval des allures impétueuses comme ses émotions.

En pénétrant dans le boudoir, sa poitrine battait à se rompre, une indicible tristesse se mêlait au rayonnement de son regard. Il ne s'était pas senti plus troublé le jour où il avait pénétré pour la première fois dans ce sanctuaire.

Il remarqua que, comme à cette première entrevue aussi, les cartes étaient étalées sur le guéridon, et ce rapprochement futile lui causa une secrète impatience.

Mais la princesse vint vivement à lui, renonçant à tout scrupule d'étiquette; elle lui présenta son charmant visage ; il l'attira contre son sein sans qu'elle résistât, et il sentit couler ses larmes.

Son cœur se fondit, ses yeux se mouillèrent silencieusement.

Contre l'ordinaire, Mme de Kleist, sans doute sur le vœu formel de la princesse, avait refermé la porte sur le jeune officier, et au lieu de le suivre, était restée en dehors du boudoir.

Cette circonstance échappa d'abord à Frédéric, au milieu de l'épanchement des pleurs et

des baisers; mais dès qu'il s'en aperçut, il y puisa une nouvelle ardeur. — C'était son premier et véritable tête-à-tête !

Un éblouissement lui passa à travers le cerveau; il resserra l'étreinte qui rapprochait la princesse de lui.

Elle éprouva comme un frisson et parvint à s'arracher de ses bras, en rompant aussi ce dangereux et brûlant silence.

— Ainsi, s'écria-t-elle, c'est bien vrai !... Vous partez !...

— Mon rêve est fini, répondit Trenck avec un mélange de passion et d'amertume. Il était trop beau pour durer...

— Pourquoi ce désespoir ?

— Ah ! parce que, je le sens... j'avais mis ici toute ma vie, j'en emporte un cœur blessé qui cessera bientôt de battre, et c'est à peine si j'y laisse un souvenir que l'absence effacera vite !

Amélie le regarda d'un œil étonné, presque effrayé.

— Frédéric !... Est-ce bien vous que j'entends ? Une injure si cruelle, à moi !

Sans lui répondre, il dirigea son regard vers le guéridon jonché de cartes.

— Vous êtes injuste ! murmura-t-elle avec un ineffable déchirement ; quoi ! vous me jugez sur un tel détail !... Il suffit pour que vous doutiez de la sincérité, de la profondeur de mon amour, de me supposer livrée à une distraction

futile ! Ingrat !... vous ne comprenez rien aux faiblesses d'une âme de femme !... C'était de vous, de vous seul que ma pensée était remplie; ces cartes me parlaient de vous, oui, de vous ! Ces figures mystérieuses ont pour moi un langage significatif... Je ne crains pas de l'avouer, — j'y crois fermement !... Si c'est une illusion, ne me l'ôtez pas ! J'y trouve des conseils, des consolations... Elles me parlent des absens. Mourir, dites-vous ; non, non, Frédéric, vous reviendrez ; nous nous reverrons, j'en suis certaine. Vous reviendrez glorieux, aimé de tous..., et moi je serai fière de mon chevalier... Non, non, votre rêve n'est pas fini ! J'ai interrogé le sort, il m'a répondu... il est d'accord avec mon cœur.

Cet accent porta la conviction dans l'esprit de Frédéric. Il regarda la princesse avec ravissement; son innocente superstition la rendait plus charmante ; les âmes superstitieuses sont les plus tendres. Pouvait-il lui en faire un crime? Son regard l'enveloppa d'une effluve magnétique.

— Chère Amélie ! s'écria-t-il, je vous crois, je veux vous croire. Pardonnez mes doutes, mes injustices. L'idée de cette séparation me rend fou ! Non, je ne puis la supporter !

— Frédéric ! interrompit la princesse effrayée de son exaltation.

— Je reviendrai, dites-vous... Ah ! mieux vaudrait peut-être pour moi rester là-bas cou-

ché sur quelque champ de bataille!... Moi aussi j'interroge l'avenir.... et mes pressentimens me répondent... La mort du moins m'épargnerait la douleur qui m'attend au retour!

— Que dites-vous?

— Je dis, Amélie, que vous êtes de sang royal, et que je ne suis, moi, qu'un atome, un grain de sable digne à peine d'être foulé sous votre pied!... Je dis que la destinée s'est jouée de moi en nous rapprochant, — car tout nous sépare. Je dis, hélas! qu'une fois parti, rien ne prendra plus ma défense contre la raison d'État. Alors, qu'une autre couronne se présente, et vous céderez à l'exemple de votre sœur, aux conseils, aux ordres de votre frère!

— Frédéric, oubliez-vous mes sermens?

— Vos sermens?

Il secoua douloureusement la tête; un amer sourire effleura ses lèvres frémissantes.

— Mais je t'aime! Je t'aime! répéta-t-elle avec passion.

— Tu m'aimes!...

Il s'arrêta, détourna les yeux comme s'il craignait d'achever; puis cédant à l'explosion de ses sentimens, de ses transports,

— Tu m'aimes!... mais tu n'es pas, tu ne seras jamais à moi!

— Oh! s'écria-t-elle, avec un accent qui ressemblait à un sanglot.

Frédéric se précipita à ses pieds avec des ges-

tes supplians, mais elle le repoussa, en évitant de lui laisser voir l'émoi qui décomposait ses traits.

— Vous ne m'aimez pas! balbutia-t-elle, avec amertume.

— Amélie!... répondait-il de sa voix animée par le délire; Amélie, veux-tu me désespérer? Oui, j'ai juré de te respecter... j'ai juré de me contenter de tes assurances, de tes paroles. Mais tu ne peux comprendre l'anxiété, la jalousie cuisante qui me consument!

— Jaloux!... ne te sais-tu pas seul aimé?

— Jaloux de l'avenir!... oui, si du moins j'emportais la certitude que pendant mon absensence aucune séduction, pas même celle d'un trône...

Elle ne lui donna pas le temps d'achever. Illuminée par une inspiration triomphante, elle se redressa résolûment, et en plongeant son regard au fond de celui du jeune homme,

— Ainsi, avec cette certitude, dit-elle, tes doutes s'évanouiraient? Tu partirais confiant et résigné?

— Oui... confiant... heureux. Mais pour cela il n'est au monde qu'un seul gage...

— Tais-toi... plus un mot! fit-elle en posant le bout de ses doigts sur ses lèvres. Demain, tu seras content!... Adieu.

Avant qu'il se fût relevé, elle s'enfuit éperdue, haletante, mais protégée contre elle-même

par une résolution soudaine et mystérieuse.

Il s'élança pour la retenir, la rappeler, l'embrasser encore, mais ce fut Mme de Kleist qu'il trouva en face de lui.

— Silence! prudence! lui dit-elle tout bas.

Il baissa la tête et la suivit passivement jusqu'à la sortie dérobée du palais. Il n'avait plus conscience de lui-même.

Avec le grand Frédéric, l'exécution suivait toujours promptement la parole. Le lendemain même du jour où il avait parlé de la possibilité de la guerre, il venait à Berlin pour faire ses adieux solennels à sa famille ainsi qu'aux grands corps de l'Etat, et pour appeler la bénédiction d'en haut sur ses armes par des prières publiques.

Lorsqu'il eut embrassé les deux reines, la princesse Amélie, digne et calme, s'approcha à son tour.

— Mon frère, lui dit-elle, je réclame un moment d'audience de Votre Majesté.

Nous avons dit qu'il éprouvait pour Amélie une affection particulière.

Devant une prière formulée par elle avec cette gravité, il ressentit une vague appréhension. Il la regarda plus attentivement et remarqua sur ses traits délicats les vestiges laissés par l'insomnie. Le halo tracé autour de ses yeux disait, malgré elle, qu'elle avait pleuré.

— Viens, lui dit-il, viens!

Et il l'emmena sur-le-champ dans ses appartemens secrets, hors de la vue et de l'oreille des importuns.

La question agitée dans cet entretien fraternel soulevait sans doute de nombreuses difficultés, de sérieuses objections, car la conférence fut longue, et quand le roi en sortit, il portait un front soucieux.

Mais Amélie était radieuse.

Les courtisans remarquèrent qu'immédiatement après l'audience accordée à sa sœur, le roi tira à part le doyen qui devait officier dans la chapelle du château et lui parla assez longuement.

La cérémonie religieuse réunit bientôt après toutes les personnes qui, à Berlin, tenaient de loin ou de près à la cour, à l'administration et à l'armée. Au milieu de cette assemblée illustre et recueillie, le service fut imposant.

Le doyen avait fini d'implorer la protection divine en faveur du roi et de la patrie, et cependant il ne congédia pas encore les assistans.

On s'interrogeait du regard avec surprise, comme si l'on pressentait quelque chose de grave.

Le pasteur appela à voix haute la princesse Amélie.

Le roi la lui conduisit, la tenant par la main, résenta.

alors la voix, et s'adressant à l'assis-

tance palpitante, il annonça que la princesse, fermement résolue à renoncer aux joies du mariage et à consacrer sa vie au service du Seigneur, avait sollicité de son auguste frère le canonicat de l'abbaye de Quedlinbourg, et qu'il allait lui en conférer l'investiture.

Hâtons-nous d'expliquer que cette susception était loin d'offrir dans la religion protestante les mêmes conséquences que dans le catholicisme. Le culte luthérien avait aboli les vœux monastiques; les titres hiérarchiques n'y étaient même pas reconnus en principe.

La position faite à la princesse Amélie par son avénement à l'abbaye de Quedlinbourg équivalait à peu près à celle que prennent les dames chanoinesses dans notre religion.

Mais cette détermination acquérait du rang occupé par la princesse une importance et des conséquences considérables. Cette investiture solennelle, le titre d'abbesse qui devait en être la suite, disaient hautement à toute l'Europe qu'elle ne voulait pas se marier, et qu'elle n'écouterait aucune proposition d'alliance, si brillante qu'elle pût être.

Le roi avait vivement combattu cette résolution. Il n'avait cédé qu'en reconnaissant qu'elle était inébranlable, et en calculant d'ailleurs que le célibat d'Amélie, tout à fait indifférent aux intérêts de sa politique, lui permettait de garder auprès de lui la plus aimée de ses sœurs.

Quant à l'abbaye de Quedlinbourg, elle existait bien réellement sous la forme d'un vieux château moyen-âge, espèce de nid d'aigle huché à la cime d'un roc.

Le nid et le roc dominaient la ville de Quedlinbourg, aux confins du gouvernement de Magdebourg, et dont le titre le plus glorieux est d'avoir été le berceau de Klopstock.

Au début de ce siècle, le titre nouveau réclamé par la princesse Amélie avait appartenu à la maîtresse délaissée de l'Electeur de Saxe Frédéric-Auguste, à la célèbre Aurore de Kœnigmark, qui fut la mère du maréchal de Saxe.

A l'époque où se passe notre récit, l'abbaye était déserte, mais Amélie devait bientôt en relever le nom, et y fonder une maison de refuge pour les orphelins.

Elle l'avait bien dit la veille à son amant :

— Demain, tu seras content de ton Amélie!...

Elle était de celles qui tiennent leurs sermens.

Trenck assistait à la cérémonie. Mieux que personne, il en comprit la cause et la signification. Ce n'était pas au ciel, c'était à son amour qu'Amélie se sacrifiait.

S'il eût pu en douter, son regard lui en eût donné l'assurance, en se croisant avec le sien, au moment où le roi passait devant tous, au doigt de sa sœur, l'anneau abbatial, celui qu'avait porté Aurore de Kœnigmark, et que l'on

conservait parmi les joyaux de la couronne.

Pendant que la cérémonie prenait fin, Mme de Kleist, profitant de l'émotion et de l'agitation de l'assistance, se glissa jusqu'à notre héros, et l'entraîna adroitement vers l'appartement de la princesse.

Celle-ci ne tarda pas à l'y joindre.

Ils n'avaient que quelques minutes à se consacrer, car le roi allait immédiatement repartir pour Potsdam, et Trenck faisait nécessairement partie de son escorte.

Cette rapidité rendit leurs adieux plus tendres encore. Amélie rayonnait, heureuse et fière du sacrifice accompli pour son amant.

Frédéric, forcé de se contenter de la part qui lui était faite par ce cœur dévoué, la quittait avec moins de regrets, sûr de ne pas la trouver au retour en la possession d'un autre.

— Eh bien ! maintenant, lui dit-elle en le serrant contre son sein, es-tu satisfait?...

Il ne fut pas assez maître de lui pour étouffer un soupir.

— Si je ne suis pas à toi, ami, ajouta-t-elle, au moins tu vois bien que je ne serai jamais qu'à Dieu.

— Oui, oui, je suis injuste, s'écria-t-il vaincu enfin; tu es un ange ! je veux n'aimer que toi, t'aimer toujours !

— Voici pour vous aider à vous en souvenir, fit-elle avec un enivrant sourire.

Elle lui glissa un petit écrin, dans lequel il trouva son portrait, délicieuse miniature, encadrée dans un riche cercle de diamans.

Le soir de ce même jour, toute la maison militaire du roi s'acheminait, par la Saxe, vers Prague, rendez-vous général de l'armée.

IX.

Le testament.

Nous n'avons pas la prétention d'entrer dans les détails de cette campagne d'automne, non moins rapide que funeste aux armes prussiennes. Un mot seulement sur les points indispensables à l'intelligence de notre récit.

La paix de Breslau, conclue en 1742, entre l'Autriche et la Prusse, avait laissé les Français engagés en Bohême, au nombre d'environ trente mille hommes. Les maréchaux de Belle-Isle et de Broglie essayèrent de s'y maintenir, et soutinrent dans Prague un siége long autant que meurtrier. Forcés de céder, ils opérèrent leur retraite, suivis de moins de huit mille hommes, et repassèrent le Rhin, serrés de près par l'armée autrichienne.

Les choses en étaient là, quand la guerre recommença avec la Prusse. Le roi comptait profiter de l'éloignement des Autrichiens pour reprendre l'importante ville de Prague.

Trois corps d'armée furent dirigés simultanément vers cette place, et il vint, dans les premiers jours de septembre 1744, se mettre à leur tête, accompagné de ses frères, les princes Guillaume-Auguste et Henri.

Ce début hardi fut couronné d'un plein succès; les Autrichiens, qui n'avaient à opposer à Frédéric II que vingt mille hommes commandés par le comte Bathiany, ne purent empêcher ni le siége, ni la reddition de Prague, dont la garnison fut faite prisonnière.

Mais bientôt tout changea de face. Le prince Charles de Lorraine, averti de ce qui se passait, laissa les Anglais de lord Stair en présence des Français sur les bords du Rhin, et se hâta d'accourir en Bohême. Son armée, renforcée des Saxons, présentait un effectif de quatre-vingt-dix mille hommes, auxquels se joignirent, malgré les savans efforts du roi, les vingt mille soldats du comte Bathiany.

Les deux partis étaient à peu près égaux, mais les Prussiens avaient tout saccagé et tout brûlé derrière eux, de telle sorte que leur ravitaillement ne tarda pas à présenter des difficultés sérieuses, mais dont le roi comptait sortir par un coup d'éclat.

Malheureusement pour lui, le prince Charles, connaissant sa situation par les nombreux déserteurs qui, avec les maladies et la disette, enlevèrent en peu de temps quarante-deux mille hommes aux armes prussiennes, se dérobait à une action décisive, se contentant de harceler l'ennemi à l'aide de ses troupes légères, en ayant soin de se tenir à l'abri derrière des positions avantageuses.

Le roi fut donc forcé de procéder à un mouvement de retraite pour se rapprocher de la Silésie, en laissant à Prague une garnison exposée à toutes les chances d'un siége et d'un assaut.

Au milieu de ces péripéties, que devenait, que faisait notre ami Trenck ? Il recherchait l'occasion d'acquérir de nouveaux titres à la faveur de son roi et à l'amour de la princesse.

Plein de confiance dans la hardiesse et dans la capacité dont il avait fourni des preuves à Potsdam, le roi l'employait souvent s'il y avait un plan à lever, un campement à choisir. Quand survinrent les difficultés, il était envoyé à la recherche des vivres et des fourrages.

Il remplissait, sans en avoir le titre, les fonctions d'aide de camp, ce qui lui valait souvent l'honneur d'accompagner son maître, de recevoir directement ses ordres, de manger même à sa table.

Sa mission spéciale était de surveiller et de

protéger un fourgon chargé des économies du roi, que celui-ci appelait sa *chatouille*.

Ces attributions, si elles offraient de grands avantages, ne manquaient pas non plus d'inconvéniens. Trenck restait hiérarchiquement attaché à la compagnie du capitaine Jackinsky, et la distinction du roi le mettait, indépendamment de celle de son capitaine, en butte à la jalousie de quelques-uns de ses camarades.

Par compensation, il vivait à peu près sur le pied de l'égalité avec le colonel Quintus Icilius, l'aide de camp réel du roi, qui voyait sa faveur avec plaisir, parce qu'il s'en attribuait la première origine, et regardait le jeune cornette comme sa propre créature.

La même raison avait établi une sorte de confraternité d'armes entre Trenck et le capitaine Favra, que sa position spéciale auprès du colonel Quintus mettait en contact avec les officiers de l'entourage du souverain.

La retraite commencée, et l'armée en s'éloignant de Prague ayant repassé la Moldau, Trenck, sérieusement attaché au roi, saisissait avec avidité les occasions de le suivre dans ses marches et contre-marches souvent aventureuses, prêt à lui faire le sacrifice de sa vie si la nécessité s'en présentait.

La témérité du roi et le dévouement de son jeune aide de camp faillirent un jour leur coûter à tous deux, sinon la vie, du moins la liberté.

Ils s'étaient avancés fort loin pour reconnaître la position de l'ennemi, lorsqu'ils furent surpris par un parti de hussards.

Ils étaient à pied, ce qui empêchait les hussards de les apercevoir ; mais ceux-ci avançaient précisément dans leur direction.

Le roi, qui, même à l'armée, était toujours accompagné d'une ou deux de ses levrettes favorites, n'eut que le temps de saisir Biche, qui le suivait ce jour-là, de la cacher sous son manteau, et de se réfugier avec Trenck à l'abri de l'arche d'un pont voisin.

Les hussards approchaient, le moindre bruit pouvait le trahir. Il était à craindre que la chienne, au bruissement du pas des chevaux sur le pont, ne se mît à aboyer.

Il n'en fut rien. Biche, comme si elle eût compris la situation, garda le plus complet mutisme ; les hussards passèrent sans se douter qu'ils avaient entre les mains la fortune de cette guerre.

L'inconvénient le plus grave de cette retraite était non pas la possibilité de la rencontre de l'armée du prince Charles, — le roi la souhaitait ardemment, au contraire, — mais la présence continuelle des troupes légères, commandées par le général Nadasti.

Ces troupes, composées de hussards croates et de pandours, ou volontaires hongrois, faisaient la guerre à la façon des cosaques modernes,

mais avec bien plus d'audace et de cruauté. La rapidité de leurs allures les rendait la terreur de tous les détachemens envoyés aux fourrages et aux vivres.

Le roi, jugeant à propos de combattre les Autrichiens avec leurs propres armes, ou du moins à partie égale, avait formé de petits groupes de chasseurs et de hussards, commandés par des hommes de son choix, tous gens de ressources et d'audace, capables de tenir tête aux pandours et de lutter d'adresse avec eux.

Trenck devint naturellement l'un des chefs de ces détachemens d'enfans perdus, et, grâce à son bonheur autant qu'à sa ferme contenance, chacune de ses expéditions obtenait un dénoûment favorable.

On ne vit jamais semblable complaisance du sort. A ce point qu'une circonstance qui devait infailliblement amener sa perte, vint encore tourner à son avantage.

Chargé de renouveler le fourrage du quartier général, il était parti à la découverte, suivi de cinq gardes du corps volontaires, d'une trentaine de chasseurs à cheval et d'environ vingt hussards. L'expédition s'accomplit d'abord sous les meilleurs auspices.

Après avoir franchi une assez grande distance sans rencontrer un seul uniforme autrichien, Trenck découvrit un monastère, dont les greniers semblaient promettre une excellente mois-

son. Cependant, après mûr examen, il reconnut que cette aubaine ne serait pas suffisante pour le quartier général, et, prévenu qu'il trouverait un supplément notable dans un château des environs, il laissa au couvent ses hussards et ses gardes du corps, et partit avec les chasseurs pour sa nouvelle destination.

Trenck avait oublié l'histoire du palais d'Armide et du chevalier Renaud.

Le château était habité par une fort aimable dame, qui, loin de les recevoir en ennemis, mit de fort bonne grâce ses écuries et ses granges à la disposition de ses visiteurs, et poussa les prévenances jusqu'à inviter le jeune commandant à se reposer dans son salon et à s'y rafraîchir.

L'offre était séduisante; Trenck s'empressa de l'accepter. Il n'avait pas pour consigne de faire la guerre au beau sexe.

La conversation de la châtelaine était spirituelle ; il s'y abandonnait avec complaisance, et pour se montrer ennemi magnanime, il avait déjà déposé son épée sur un meuble.

Tout à coup, un tumulte menaçant ébranle le château. Un cliquetis d'armes, des cris, des vociférations éclatent. Un parti considérable de hussards envahissait les cours, faisait main basse sur les premiers chasseurs qu'il rencontrait, et se mettait en devoir de visiter la maison, où les autres s'étaient réfugiés.

Au bruit de l'invasion, Trenck s'arrache à

l'entretien trop intime de la châtelaine, il veut s'élancer au secours des siens, mais il est sans armes, son épée ne se retrouve pas, et la châtelaine, saisie d'un extrême intérêt pour ce jeune homme si beau et si brave, l'enferme en quelque sorte de force dans un réduit secret de son appartement.

Retranché dans sa cachette, il calculait avec anxiété ses chances d'échapper aux minutieuses recherches des Autrichiens, se disposant à soutenir un siége en règle et à vendre au moins chèrement sa vie,—car pour se rendre dans une pareille aventure, jamais !

Mais soudain la scène change de face : la trompette retentit, et le capitaine Tempête, suivi des hussards laissés par Trenck à la garde des provisions du monastère, se précipite dans le château avec l'impétuosité d'une trombe, sabrant et dispersant les Autrichiens foudroyés.

Trenck reconnaît son frère d'armes, se joint à lui malgré les supplications de sa charmante hôtesse, et moins d'une heure après, il prend congé d'elle, emmenant vingt-deux prisonniers, une trentaine de voitures chargées d'un excellent fourrage et de provisions de toute espèce.

Comment Favra s'était-il trouvé si à point pour sauver son ami ? La chose tenait du miracle à la première vue; rien de plus simple pourtant.

Chargé d'un ordre pour un général campé un

peu au delà du château, le capitaine avait vu l'ennemi s'y glisser. Il avait entendu les premiers coups de feu, et, sur l'indication d'un chasseur échappé à la bagarre, il était allé ventre à terre jusqu'au couvent, s'était mis à la tête des houssards qui attendaient Trenck, et... on sait le reste.

Quand tout fut terminé, Trenck voulut embrasser Favra, qui se préparait à se remettre en route pour porter sa missive.

— Tudieu! mon cher ami, lui dit le jeune cornette, laissez moi vous remercier encore et vous complimenter. Jamais vous ne méritâtes mieux votre glorieux surnom de capitaine Tempête! Quels triomphans coups de sabre!...Quels éclairs!... Quels tourbillons!... Je n'ai pas besoin de vous rappeler que c'est entre nous à la vie, à la mort!... Qu'il vous arrive de tomber à votre tour entre les mains des Croates...

— Grand merci, interrompit Favra.

Puis, baissant la voix, et d'un ton plus sérieux,

— Si vous m'en croyez, c'est un agrément dont vous vous garderez avec soin de vous vanter. Le roi pourrait fort bien ne pas prendre la chose sous son côté chevaleresque,—il lui passe de ces lubies-là... Il serait capable de trouver mauvais que vous ayez divisé vos hommes et que vous vous soyez laissé surprendre comme un renard dans un terrier...

— Diable!... vous me faites peur!... murmura Trenck.

— Allons, il n'y a pas de quoi; il ne tient qu'à vous qu'on ne sache rien... Quant à moi, trop heureux de vous avoir rendu un si léger service, puisque vous y paraissez si sensible.

— Je ne l'oublierai de ma vie

— C'est entendu. Mais nous ne sommes que deux qui puissions raconter les détails de l'aventure; or, si jamais on en entend parler, ce ne sera pas par moi. Sur ce, je suis votre serviteur et votre ami.

Ce ne fut que le lendemain, après bien des détours et bien des alertes, que Trenck reparut au camp avec son butin et ses prisonniers.

Son retour causa sensation; on commençait à le croire perdu.

Le roi, qui était en train de dîner, le fit entrer sur-le-champ dans sa tente et lui demanda des détails sur son expédition.

Il avait mûrement réfléchi aux paroles de Favra, et les avait trouvées sages. Chemin faisant, il avait préparé son rapport. Aussi se garda-t-il bien de raconter de son escapade autre chose que ce qui pouvait se dire sans le compromettre.

Il le fit avec d'autant plus d'assurance, qu'il se reposait sur la discrétion de ses hommes, auxquels il avait distribué tout l'argent de sa bourse.

Le roi, séduit surtout par les résultats du coup de main de son favori, n'en pouvait croire ses oreilles. Il voulut voir les prisonniers, et sa satisfaction fut si grande que, prenant à son cou le cordon du Mérite militaire, qu'il y portait, il le passa à celui de Trenck, en le comblant d'éloges.

Ces félicitations, cette haute récompense ne firent qu'ajouter au regret qu'éprouvait intérieurement Frédéric de son imprudence. Sa loyale nature se révoltait à l'idée de ces distinctions recueillies par lui et méritées par le brave Favra. Elles pesaient comme un fardeau sur sa conscience.

Bientôt même ses scrupules devinrent tels qu'il ne chercha plus que l'occasion de révéler la vérité au roi.

A peu de jours de là, pendant que l'armée était en marche, et qu'en sa qualité de cornette il portait son enseigne à la tête des gardes du corps, le roi s'étant approché de lui, et lui ayant adressé affectueusement la parole, il lui avoua de point en point comment l'affaire s'était passée.

Le roi l'écouta en silence, sans donner aucune marque de colère, et quand il eut fini, il le regarda en souriant.

— Allons, lui dit-il, je vois que je me suis un peu pressé de vous décorer de mon ordre.

— Sire... dit Trenck en portant la main au ruban qu'il portait depuis ce jour-là.

— Non pas, interrompit le roi ; je ne vous le reprendrai pas ; gardez-le, mon cher Trenck. parce que si vous agissez en étourdi, vous avez du moins la franchise d'en convenir, et tout le monde à la cour ne possède pas cette vertu-là. Une autre fois, j'en suis sûr, vous vous arrangerez de façon que je n'aie pas à regretter mon faible pour vous.

En tout autre moment, Trenck se fût précipité aux genoux du roi pour les embrasser. Mais ne pouvant lui exprimer sa reconnaissance comme il le voulait, il le fit par un regard attendri et expressif, où se peignait la résolution de justifier tant de bienveillance.

Cependant la saison devenait menaçante ; le prince Charles, sans sortir de sa tactique, harcelait l'armée en retraite; les privations de toute sorte la décimaient. Elle se dirigeait sur l'Elbe, essayant de gagner la Silésie, où elle devait retrouver le repos et l'abondance.

Durant cette campagne de deux mois, les communications avec la Prusse n'avaient été ni faciles ni régulières ; les lettres de la princesse Amélie, déguisées sous la plume dévouée de Mme de Kleist, ne parvenaient jusqu'à Trenck qu'à de rares intervalles, et il était absolument sans nouvelles de sa famille et de Léo.

Or, un jour qu'il était à table avec les officiers de sa compagnie des gardes du corps et quelques autres camarades du quartier-géné-

ral, réunis pour partager une très maigre pitance, on lui remit une enveloppe sur laquelle il reconnut avec joie l'écriture de sa mère.

Il rompit brusquement le cachet, et deux papiers s'en échappèrent.

Le premier était une lettre que sa mère lui avait écrite à une date déjà éloignée, et adressée à Potsdam; de là le retard qu'elle avait éprouvé.

Le second était un document si peu attendu, si étrange, sans doute, que tous les convives furent saisis d'une vive curiosité en voyant l'étonnement qui se peignit sur les traits de leur camarade.

— Pardieu! mon cher Trenck, lui dit le capitaine Jackinsky, de cet air cauteleux dont il usait d'ordinaire dans ses relations avec lui, à voir la surprise que vous cause cette missive, il est clair qu'elle ne vous apporte pas une nouvelle de médiocre intérêt... J'en fais juges ces messieurs.

— C'est vrai, répondit-on en chœur.

— Nous aimons à croire qu'elle n'a rien de fâcheux pour vous... Excusez notre indiscrétion, elle vient de notre amitié.

Trenck se recueillit un instant.

— Ma foi! messieurs, dit-il, ce qui m'arrive est en effet très bizarre, mais je n'ai aucun sujet d'en faire un secret. C'est ma mère qui m'envoie ce papier, et vous ne devineriez jamais ce qu'il contient ?

— Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc?

— Un testament.

— Un testament?... Celui de madame votre mère?...

— Non, pas le sien, Dieu merci! L'excellente dame n'en est pas là... elle se porte assez bien pour n'y pas songer encore. La signature qui se trouve au bas de cet acte est celle d'un homme que vous connaissez tous.

— Décidément, vous piquez notre curiosité.

— Un homme que nous connaissons?... répéta avec affectation Jackinsky.

— Oui, messieurs, car il n'est pas un d'entre vous qui ne sache le nom de François de Trenck.

— François de Trenck!

— Trenck le Pandour! s'écria Jackinsky, dont le regard s'alluma d'une lueur fauve à cette révélation inattendue.

— Trenck le Pandour, répéta Frédéric, notre ennemi à tous, et de plus mon cousin... le propre fils du frère de mon père.

— L'aventure est piquante, dit quelqu'un.

— Nous savions tous, reprit le capitaine, que ce chef des bandits hongrois qui font tant de mal à nos troupes était votre parent, mais personne de nous n'avait appris l'heureuse nouvelle de sa mort.

— Eh! c'est là le plus curieux! Il est vivant,

très vivant... du moins quelques-uns d'entre nous pourraient l'attester.

— C'est vrai, nous avons eu maille à partir avec lui, dirent plusieurs voix.

— En cela, poursuivit Frédéric, vous fûtes plus favorisés que moi, car pour ma part je ne l'ai jamais vu, ni avant, ni depuis les hostilités.

— Et il vous fait son héritier?

— Il paraît, d'après ce que m'écrit ma mère, que, se trouvant fort malade, il y a quelques mois, et se croyant à l'extrémité, il lui est venu l'idée de tester en ma faveur.

— Il est riche? demanda l'un des assistans.

— Puissamment riche, à ce qu'on assure.

— En ce cas, reprit l'officier en se levant le verre à la main, puisque notre ami Trenck ici présent doit être son héritier, je propose un toast au prompt trépas de Trenck le Pandour!

— Oui! oui! crièrent les assistans, au trépas de Trenck le Pandour.

Tous les verres se vidèrent, excepté celui de Frédéric, qui resta assis, refusant, par bienséance, de prendre part à ce souhait homicide contre un ennemi qui, après tout, n'avait pas cessé d'être son proche parent, et qui s'en était souvenu au milieu de ses souffrances.

Cette abstention était bien naturelle. Cependant Jackinsky n'eut garde de la laisser passer inaperçue.

— Je comprends, insinua-t-il, que dans la

position particulière où il se trouve vis-à-vis de cet homme, M. de Trenk refuse de nous faire raison, quoique notre toast soit autant à l'avantage de la patrie qu'au sien.

— Certes, capitaine, voulut dire le jeune officier, ne sachant pas où son chef allait en venir.

— Loin de moi l'idée d'un blâme, se récria Jackinsky. Mais si des motifs de convenance vous empêchent de souhaiter la mort de votre riche cousin, je sais bien qu'à votre place je n'attendrais pas cette échéance pour mettre à profit ses bonnes dispositions.

— Comment cela?

— Rien de plus simple. On dit qu'il possède les plus beaux chevaux de l'armée autrichienne. Vous avez, au contraire, perdu dans la retraite une partie de votre équipage. Que n'écrivez-vous à votre cousin, d'abord pour le remercier, ce qui est bien la moindre des choses, et puis pour lui demander, en avance d'hoirie, quelques-uns de ses admirables chevaux hongrois.

— Parfait! parfait! s'écrièrent en riant tous les convives.

— Mais, hasarda Frédéric, visiblement gagné par l'unanimité des opinions, je ne sais si mon devoir autorise une pareille démarche... Et, d'ailleurs, comment faire parvenir ma lettre?

— Qu'à cela ne tienne, répliqua Jackinsky

d'un ton péremptoire, je me charge de tout.

Trenck, cependant, hésitait encore; mais, piqué d'honneur par les plaisanteries de ses camarades, cédant à leur pression, il finit par demander une plume et de l'encre.

Puis, séance tenante, en quelque sorte sous leur dictée, il traça quelques lignes à l'adresse de son cousin.

Après quoi, revenant à Jackinsky, il lui remit la lettre pliée, mais non cachetée.

Les fumées du vin pouvaient seules excuser une telle imprudence, et le capitaine Jackinsky, dont la tête était plus calme que celle du reste des convives, en mesura sur-le-champ la portée avec une joie perfide.

La nuit venue et tous les feux éteints dans le camp, cet officier, que son emploi appelait auprès du roi, et qui, si l'on s'en fût rapporté à certains bruits en circulation au quartier-général, passait pour être un peu l'éclaireur officieux de Sa Majesté, entra sous la tente royale.

Après avoir fait son rapport sur les événemens du jour, Jackinski aborda le souper des officiers, et, tout en se gardant bien de dire la part qu'il avait prise à l'imprudence du jeune cornette, il finit par mettre sa lettre sous les yeux du monarque.

Celui-ci l'écouta froidement, la reçut sans se presser et la parcourut à deux reprises.

Jackinsky cherchait à surprendre ses impres-

sions sur son visage, mais il était impassible.

Il lui rendit le papier sans manifester aucun mécontentement.

— Eh bien ! lui dit-il, que voyez-vous là de blâmable?... Ce n'est pas une correspondance d'Etat, mais une lettre particulière, une affaire de famille...

— Sire, je croyais... balbutia le capitaine.

— Que croyez-vous? demanda froidement le roi. Monsieur de Jackinsky, vous avez quelquefois bien du zèle. C'était à vous à ne pas vous charger de cette lettre. Puisque vous l'avez fait, arrangez-vous comme vous voudrez pour qu'elle aille à son adresse, et laissez en paix mes amis.

Jackinsky, désappointé, essaya de dissimuler son dépit sous un sourire obséquieux. Il reprit la lettre, et le lendemain la fit porter aux avant-postes autrichiens par un trompette.

La réponse ne se fit pas attendre :

« Très cher cousin, écrivait le pandour, je sais que vous êtes un brave soldat et que vous faites honneur à la famille. Vous avez envie de mes chevaux hongrois ? Eh ! bien, ils sont à votre disposition... Venez les prendre, si vous pouvez. »

Cet ironique défi, bientôt connu de toute l'armée, provoqua les sarcasmes de quelques envieux et souleva la colère de Frédéric. Il jura

de faire taire les plaisans, en répondant au cartel de son cousin.

Il ne s'agissait plus que de trouver une occasion, un prétexte favorable pour faire sa connaissance les armes à la main.

On sait que les deux cousins germains ne s'étaient jamais vus, et cette perspective originale souriait à l'esprit aventureux de Frédéric.

Cette occasion vint plus vite et autrement qu'il ne pensait.

L'armée avait été contrainte de reculer jusqu'à Kollin, petite ville bâtie sur l'Elbe.

Le roi s'y logea avec une très faible portion de ses troupes, soutenue par quelques pièces de campagne. Il ne prévoyait aucune attaque de l'ennemi, tenu en échec par le gros de l'armée.

Mais, vers le soir, une nuée de troupes légères, au milieu desquelles on distinguait la musique turque des terribles pandours, vint fondre sur le faubourg occupé par l'escadron des gardes du corps.

Assaillis par cette avalanche, ceux-ci, malgré leur bravoure éprouvée, furent refoulés jusque dans la ville, où quelques hussards autrichiens, acharnés à leur poursuite, pénétrèrent avec eux.

La situation était critique.

Trenck cherchait de tous côtés le roi pour le prévenir. Il finit par le trouver sur la tour de l'église, une lunette à la main.

— J'ai tout vu, dit-il à son jeune favori ; la

position n'est pas brillante. Tenez ferme jusqu'à ce qu'on vienne à notre aide ; j'ai fait avertir Nassau.

Il n'y allait, en effet, de rien moins que de sa liberté et de celle de tous ceux qui se trouvaient cernés avec lui dans la place. Officiers et soldats tremblaient beaucoup plus pour leur cher Fritz, nom sous lequel l'armée, comme le peuple, désignait familièrement le roi, que pour eux-mêmes.

L'arrivée de la nuit ne fit qu'empirer le mal. Les Autrichiens, animés d'une infernale audace, gagnaient à chaque instant du terrain. Ces bandits accomplissaient des travaux d'Hercule ; ils avaient trouvé moyen de détourner les eaux d'un canal sur les assiégés. On se battait littéralement au milieu de l'eau et du feu.

De retour à son poste, Trenck y rencontra le capitaine Tempête, qui examinait la position de l'ennemi.

— Vous arrivez bien, dit-il en apercevant son jeune protégé, savez-vous qui nous donne le bal cette nuit?... C'est votre aimable cousin François le Pandour.

— Lui!..... s'écria Frédéric avec exaltation.

— Lui-même ; n'entendez-vous pas sa diabolique fanfare ?

— Où est-il, capitaine, où est-il?... demanda Trenck au comble de l'effervescence.

— Où est sa musique, pardieu!... Tenez, écoutez bien... là-bas!

Il désignait un groupe de maisons qui à l'instant prirent feu, et embrasèrent l'horizon de leurs lueurs éclatantes et sinistres.

— Merci, capitaine, dit Frédéric, tout est pour le mieux. Grâce à cet incendie, qu'il vient lui-même d'allumer, je pourrai donc le voir!... Qui m'aime me suive!

Et il s'élança, sans s'inquiéter s'il ne partait pas seul. Mais Favra volait sur ses pas avec quelques hommes de bonne volonté.

Ils arrivèrent, non sans peine, au milieu de la confusion, du désordre, des rixes et des ruines, au lieu désigné; mais l'ennemi, les voyant venir de loin, avait déguerpi sans les attendre.

Trenck le Pandour, blessé au pied par un biscaïen, avait été emporté par ses gens.

Frédéric en était pour ses frais de curiosité, mais Fritz était délivré.

X

Trenck le Pandour

Le personnage qui vient de faire irruption dans notre récit mérite bien que nous lui consacrions quelques mots.

D'abord il tient de près à notre héros, et nous le retrouverons plus d'une fois sur notre route ; mais sa physionomie est assez intéressante, et occupe dans l'histoire de ces guerres une place assez large pour que nous ne regrettions pas le soin qu'il réclame de nous.

Ce fut en 1711, à Reggio, où son père, colonel d'un régiment autrichien, était commandant de place, que naquit ce futur chef de bandits.

François de Trenck fut donc élevé au bruit des armes. Il était encore dans sa première enfance lorsqu'il assista à la bataille de Melazzo, perdue en Sicile contre les Espagnols.

Son père l'adorait, mais il ne l'en éleva que plus mal, ou plutôt il ne l'éleva pas du tout, ne voyant pas la nécessité de l'éducation. Convaincu qu'il n'y avait qu'une carrière au monde, celle des armes, et de plus, possédé par une avarice sordide, il était d'avis que son fils en saurait toujours assez pour faire un soldat.

Cependant, ayant été rappelé en Allemagne et nommé gouverneur de Brodi, sur les frontières de l'Esclavonie, il envoya François étudier à Vienne, mais il était déjà trop tard. Le caractère entier, impérieux de François ne pouvait se plier au joug de ses maîtres.

Le baron Jean, son père, dut y renoncer, aucun professeur ne consentant plus à se charger de ce garnement. Il le fit revenir dans ses do-

maines d'Esclavonie, qui étaient considérables. Sa suprématie s'étendait sur plus de cent trente villages, indépendamment des seigneuries considérables de Pleternitz, de Prestowatz, de Nuctar, de Pakraz et de Belika.

Délivré du joug universitaire, privé de toute espèce de direction morale, François s'abandonna, au milieu de ces domaines où tout s'inclinait et tremblait devant lui, à la fougue de son tempéramment et de ses mauvais instincts.

Il se sentait sans contrôle dans le présent, et pour l'avenir puissant et riche; il se croyait tout permis, et il agissait en conséquence. Malheur au pauvre serf, quand ce tyranneau avait parlé!

Les choses allèrent si loin, que son père lui-même prit peur enfin de ces débuts menaçans. Il le contraignit d'entrer, avec un grade, dans le régiment de Palfy.

Là, François eut plusieurs aventures scabreuses, panachées de quelques duels, et son père, refusant de lui ouvrir sa bourse aussi grande qu'il l'aurait voulu, il prit la résolution de battre monnaie pour son propre compte.

Il retourna vers les fermiers du baron Jean, décidé à les mettre à rançon. Les plus timorés s'exécutèrent, mais un d'eux ayant risqué des observations, François, sans autre forme de procès, et, disait-il, à titre d'enseignement pour les récalcitrans, lui fendit la tête d'un coup de sabre.

Cinquante ans plus tôt, l'affaire en fût restée là, mais on était au dix-huitième siècle, le progrès commençait à faire le tour du monde. La notion du droit des gens se répandait même au fond des villages d'Esclavonie. Cette belle équipée causa un bruit terrible. François fut arrêté, on eut toutes les peines imaginables à l'empêcher de passer en jugement, et cette menace resta suspendue sur sa tête jusqu'en 1736, époque où la guerre étant venue à éclater entre la Russie et l'empire ottoman, il demanda à Vienne la permission d'aller servir le czar.

Muni de cette autorisation, il leva, en dépit de son père, trois cents hommes sur ses domaines, et suivi de ce contingent, il alla se joindre à un régiment de hussards appartenant à l'armée du maréchal Munnich.

François était alors un beau jeune homme de vingt-cinq ans, haut de plus de six pieds, parfaitement proportionné, d'une figure énergique, et d'une force musculaire qui rappelait les héros fabuleux de l'ancienne Grèce. Il faisait tomber la tête d'un bœuf d'un seul coup de sabre, et se vantait de pouvoir enlever celle d'un homme à la manière turque, c'est-à-dire comme la tête d'un pavot. Il en devait donner plus d'une fois la preuve.

Ajoutez à cela un courage indomptable, une audace aveugle et l'absence complète de tout scrupule de vertu ou d'humanité.

Habitué à ce que tout cédât devant lui, il ne connaissait ni modération, ni réserve. Ses désirs étaient sa loi, sa religion. Si par hasard il rencontrait quelque résistance, sa colère n'avait plus de bornes. Il en arrivait à des actes de folie furieuse et de véritable férocité.

Il avait, du reste, si l'on peut dire, les qualités de ses défauts, un amour-propre excessif, espèce de point d'honneur brutal, profitable à la cause qu'il servait. Toutes ses actions visaient à la renommée ; ainsi, ce que son père n'avait pu obtenir de lui par l'étude, l'application ou le raisonnement, il se l'était à peu près approprié par le désir de sortir de la foule.

Grâce à cet effort de volonté et d'orgueil, il passait pour ingénieur habile, il parlait facilement sept langues ; il était bon musicien, et, quand il lui plaisait, très souple et très insinuant auprès du beau sexe.

Avare comme son père, il savait pourtant, à l'occasion, faire parade des richesses pour lesquelles il montrait une soif insatiable. En guerre, lorsque sa fougue naturelle n'était pas en ébullition, il était d'un excellent conseil, fertile en ruses, circonspect, prompt à prendre un parti dans le danger.

Tel était l'homme extraordinaire que nous allons voir à l'œuvre, et dont l'organisation puissante s'étayait d'une foi imperturbable dans son étoile, qui, en effet, favorisa d'un bon-

heur constant les débuts de son orageuse carrière.

Entré dans l'armée russe avec le grade de capitaine de hussards, il fit avec distinction deux campagnes contre les Turcs, et sut fixer par ses actions d'éclat l'attention du maréchal Munnich, un des meilleurs généraux de l'époque.

Constamment aux prises avec les hordes indisciplinées des Tartares, il préluda dans cette guerre à la tactique des coups de main, des expéditions de partisans, qui devaient plus tard le rendre si redoutable et si célèbre à la tête des troupes légères de l'Autriche.

Mais incapable d'obéissance passive, cette vertu cardinale du véritable homme de guerre, pour lui, la discipline resta toujours lettre close.

Un jour, son régiment étant en marche, les Turcs escarmouchaient sur le front. Il crut entrevoir un moyen de prendre avantage sur l'ennemi, et s'approchant de son colonel, il essaya de l'entraîner à opérer une charge dont il déclarait le succès infaillible.

Le colonel hésitait.

— Je n'ai pas d'ordres, disait-il.

Une pareille raison n'était pas faite pour convaincre François.

— Soit, reprit-il en insistant; mais laissez-moi la libre disposition de mon escadron, et je me fais fort de balayer toute cette racaille.

— C'est impossible, répondit le colonel; je

suis responsable de la vie de tous mes hommes; je ne les livrerai pas à la merci d'une aventure.

La colère commençait à gronder dans le cerveau de François. Aux derniers mots de son chef, il éclata.

—Mordieu! s'écria-t-il dans un langage beaucoup plus énergique que nous ne pouvons le reproduire, je prends tout sur moi.

Et se tournant vers les soldats,

— Que les braves me suivent, s'il y en a!... dit-il.

Puis, il piqua des deux, accompagné d'environ deux cents hommes, tomba sur les Turcs, les mit en pleine déroute, et revint bientôt avec un certain nombre de prisonniers.

Mais la joie d'un triomphe si rapide et si complet, loin de calmer son exaspération, ne servait qu'à l'irriter. Piquant droit à son colonel.

— Qu'en dis-tu ? lâche! lui cria-t-il.

Et il le frappa d'un fouet dont il s'était emparé.

Tolérer une pareille incartade, c'eût été démoraliser l'armée entière. L'audacieux capitaine fut arrêté, jugé et condamné à mort.

La veille du jour fixé pour l'exécution, le maréchal Munnich passa par hasard, — hasard peut-être prémédité, — devant la tente où le condamné était gardé à vue, attendant son supplice.

— Excellence lui dit François en l'aperce-

vant, souffrirez-vous qu'un gentilhomme étranger périsse ignominieusement sous vos yeux, de la mort des criminels, après vous avoir rendu d'incontestables services? Si ma mort est nécessaire, permettez que je monte à cheval et que j'aille la chercher au milieu des ennemis. Elle servira au moins à quelque chose et elle ne flétrira personne.

Le maréchal resta muet et se contenta de hausser les épaules en lui adressant un regard glacial.

Mais François ne se découragea pas, et comme le canon annonçait qu'on se battait aux environs.

— Excellence, de grâce, songez que c'est une bonne affaire que je propose, ne la refusez pas, insista l'audacieux condamné; si je ne réussis pas à me faire tuer, je vous jure de vous rapporter trois têtes en échange de la mienne!

Le maréchal, qui commençait à s'éloigner, se retourna :

— Au fait, dit-il, c'est un marché acceptable... et j'accepte!

Aussitôt Trenck, dégagé de ses liens, enfourcha un cheval à peine équipé, et s'élança au galop.

Un quart d'heure après, il rentrait au camp, la chemise teinte de sang par une blessure reçue à l'épaule, mais apportant quatre têtes de Tartares attachées à l'arçon de sa selle. Sans sa blessure, il en eût rapporté davantage.

Le maréchal ne se contenta pas de lui accorder sa grâce, il le créa major et l'attacha en cette qualité à un régiment de dragons.

On pouvait croire François de Trenck corrigé, mais il était incorrigible. Avant la fin de la seconde campagne, il renouvelait de point en point la scène de la première, et souffletait son colonel, qui refusait, comme l'autre, de prendre sur lui de charger les Turcs.

Nouvelle condamnation capitale.

Mais cette fois le maréchal Munnich refusa de rien entendre, et déclara que la justice aurait son cours.

Il était dit cependant que François ne mourrait pas ainsi.

Au moment où on allait le passer par les armes, le maréchal de camp Lowenthal survint et fit relever les mousquets.

Un sursis fut d'abord accordé; puis, par suite d'une révision du premier jugement, la peine commuée en un exil en Sibérie.

François protesta, déclara qu'il préférait la mort.

Le maréchal en référa à Saint-Pétersbourg, et l'ordre arriva d'enfermer le coupable pour six ans dans la forteresse de Kiew.

Parvenu à se faire gracier définitivement, il revint en Esclavonie, auprès de son père, et dans un beau mouvement de tendresse, se maria avec une demoiselle de Tillier, dont les

deux frères, d'origine suisse, étaient généraux au service de l'Autriche.

Il y avait au moins de la part de la pauvre fille quelque chose de hardi à épouser ce batailleur mal famé. Elle en recueillit bientôt les fruits.

François n'était pas fait pour les joies tranquilles du mariage et de la paternité. Son union ne fut ni longue ni heureuse. Sa femme étant enceinte, il l'emmena de force à la chasse à travers des marais, où elle gagna une fièvre qui l'emporta avec l'espérance de sa postérité.

On ne dit pas qu'il en montra grand souci.

En revanche, il chercha de nouvelles aventures, et, l'époque étant favorable, il ne tarda pas à en rencontrer.

Des bandits, moitié Turcs, moitié Croates, désolaient les frontières et ravageaient les domaines du baron Jean. François résolut de les détruire. Excellente occasion d'exercer son humeur belliqueuse!

Il était en bons rapports, rapports de sympathie à coup sûr, avec une peuplade demi-sauvage, répandue dans les montagnes autour d'un village des propriétés paternelles, appelé Pandour.

Ce fut à ces montagnards qu'il s'adressa, et comme il s'agissait d'une perspective de batailles, de rixes, d'entreprises aventureuses, il n'eut pas de peine à les décider et à en former un corps de partisans.

Telle est l'origine du nom de *pandour*, qui ne tarda pas à devenir si odieusement célèbre

De la même race que leurs adversaires, les vassaux de François de Trenck avaient précisément les qualités requises pour cette guerre de ruses et de surprises, dans des contrées couvertes de bois inextricables, dont ils connaissaient tous les détours.

Mais on peut croire que la fidélité était la qualité dont se souciaient le moins ces étranges auxiliaires, plus faits pour le pillage que pour la discipline, beaucoup plus bandits que soldats. Leur chef, qui les connaissait et savait les apprécier, ne maintenait son prestige que par la terreur. Pour imposer à ces barbares, il fallait être plus barbare qu'eux.

François avait autant à faire pour se garder de ses serviteurs que de ses ennemis.

Peut-être, malgré son audace, eût-il échoué dans ce travail d'Hercule, si la cour de Vienne, intéressée à la destruction des bandes de la frontière, n'eût mis à sa disposition quelques troupes réglées, qui le secondèrent efficacement et lui permirent de dompter ses propres recrues.

Il mena son entreprise avec une énergie et une soudaineté qui contribuèrent puissamment à sa réussite. Les brigands qui ne furent pas massacrés se réfugièrent le plus loin possible, sur le territoire ottoman, redoutant le sort de leurs complices, pour lesquels le chef des pan-

dours inventait des raffinemens de supplices inouïs.

Les habitans de la frontière autrichienne purent enfin respirer. Mais avant d'obtenir ce résultat, François de Trenck eut à traverser une série d'aventures dont il était seul au monde capable de sortir sain et sauf.

Nous n'en citerons qu'un exemple, pour prouver la délicatesse avec laquelle il entendait la guerre.

Ses entreprises ne l'empêchaient pas de se livrer à ses goûts favoris, ni surtout à sa passion pour la chasse. Un jour qu'il s'était fort avancé sur la frontière à la poursuite d'un gibier insaisissable, il entra harassé de fatigue dans la cabane d'un de ses vassaux.

A peine débarrassé de ses armes et installé à table, deux chefs de bandes, désignés sous le titre de hazoun-bacha, se présentèrent à leur tour, et commencèrent par sauter sur son fusil et sur son couteau de chasse.

Il se leva d'un bond, et voulut se mettre sur la défensive.

Mais un des Turcs, homme d'une taille égale à la sienne, de façons chevaleresques, et qui tenait son propre fusil, le mit en joue.

— Trenck, lui dit-il, écoute-moi. Tu nous as fait bien du mal, ta vie est au bout de cette arme. Nous aurions le droit de te traiter comme tu traites les nôtres... Nous n'en ferons rien.

Nous sommes appréciateurs du courage, même quand il s'exerce contre nous...

— Que voulez-vous? interrompit François.

— Ordonne qu'on nous serve à manger; nous verrons ensuite, le sabre à la main, qui de nous deux sert la meilleure cause et la sert le mieux.

— C'est dit, répondit Trenck en montrant une feinte résignation.

Et il ordonna aux paysans de mettre leurs provisions à la discrétion des deux Turcs.

Ceux-ci s'assirent sans méfiance; mais pendant qu'ils mangeaient tranquillement sur la foi des traités, il prit son temps, les ajusta traîtreusement par dessous la table avec ses pistolets, qu'il avait conservés, et leur envoya à chacun une balle dans le ventre. Après quoi il s'élança au dehors et rentra chez lui, comme s'il venait de faire la chose la plus simple.

Lorsque la première guerre de Silésie s'alluma entre l'Autriche et la Prusse, ce fut bien autre chose.

L'impératrice Marie-Thérèse, que les Français, dans leur refus de reconnaître ses droits à l'empire, appelaient obstinément : la reine de Hongrie, rencontra un très grand élan chez ses sujets hongrois, qui prirent spontanément les armes pour sa défense. Transylvains, Croates, Esclavons, Dalmates, ce fut à qui se placerait sous les drapeaux de la souveraine.

L'occasion de chercher aventure était trop sé-

duisante pour que François restât en arrière. Il vint des premiers offrir ses services, sollicitant l'autorisation aisément accordée de lever à ses frais un corps-franc de pandours.

Il réussit à enrôler de gré ou de force environ cinq cents de ses vassaux, et comme ce nombre ne suffisait pas, il passa à leur tête la frontière, et pourchassant sur le territoire turc les débris des bandes qu'il avait exterminées, il les contraignit de prendre parti dans ses pandours.

Comme soldats, ces hommes grands et forts, marcheurs infatigables, nageurs habiles, habitués à tous les dangers, n'avaient certes pas de rivaux dans l'armée impériale. Mais, incapables de subordination, accoutumés à la débauche et au pillage, il fallait une main de fer pour les conduire. François de Trenck était seul capable d'accomplir ce prodige.

Encore, dans les premiers temps, ce ne fut pas sans peine qu'il leur fit subir sa domination dure et inexorable. Des fermens de révolte couvaient dans les rangs, les instincts des sauvages mal domptés tendaient à tout propos à se réveiller.

Un jour qu'il exerçait ses hommes à des manœuvres, toute une compagnie fit feu sur lui.

Il roula avec son cheval dans la poussière. Mais le cheval seul était blessé.

Trenck se releva, le sabre à la main, l'écume à la bouche.

Les bandits eux-mêmes, paralysés par l'énergie de son attitude, n'osèrent bouger.

Il marcha droit au front de la compagnie rebelle et compta les hommes.

— Un... deux... trois...

Et il fit sauter la tête du quatrième.

Il allait continuer, lorqu'un hazoun-bacha sortit des rangs, tira son sabre et lui dit :

— Je suis un de ceux qui ont tiré sur toi ; j'aurai ta vie ou tu auras la mienne !

François accepta.

Le duel eut lieu sur-le-champ, avec toute sa troupe pour témoin.

Le hazoun-bacha, malgré sa force et son adresse, eut le dessous. François le désarma, et le voyant à ses pieds, blessé, l'acheva sans miséricorde.

Puis, revenant, plus déterminé, à la compagnie rebelle, il voulut reprendre l'exécution interrompue.

Une clameur retentit dans le régiment entier, la révolte devint générale.

Ivre de rage et d'exaspération, François se rua sur ses pandours, taillant avec son sabre de droite et de gauche, jusqu'à ce que ces hommes terribles, vaincus et épouvantés, lui demandassent grâce et tombassent à ses genoux.

A compter de ce moment décisif, ils étaient domptés et pour jamais dévoués aveuglément.

Nous ferions un trop long écart, si nous tentions de suivre François de Trenck et ses pandours sur tous les champs de bataille où ils versèrent leur sang pour la cause de Marie-Thérèse. Partout ils accomplirent des miracles de témérité qui les rendirent la terreur de l'ennemi et leur acquirent un renom singulier dans l'armée du prince Charles.

Les commandans généraux avaient compris que pour les utiliser il fallait les mettre en dehors de la règle commune. On ne les astreignait pas à se battre en ligne. Ils faisaient la guerre en partisans, harcelant les derrières de l'ennemi, passant les rivières à la nage pour le surprendre, attaquant même, à l'occasion, des places fortes et des villes.

Cette tolérance ne laissait pas de faire aussi le compte de François, et le signal du pillage venait presque toujours de lui. Grâce à l'état prospère de sa bourse, il rachetait à vil prix le butin de ses soldats, et le faisait filer par le Danube, dans ses terres, où il accumulait d'immenses richesses.

Quand le roi de Prusse eut conclu avec l'Autriche la paix de Breslau, la guerre continua contre les Français et les Bavarois, au nom du malheureux empereur d'Allemagne, Charles VII.

Les Autrichiens entrèrent en Bavière, et là, François de Trenck acquit un renom d'avidité et

de férocité qui devait, plus tard, attirer sur sa tête de sérieux orages.

Il ne connaissait point de quartier ni de mesure et ne procédait que par le meurtre et l'incendie. Ses pandours étaient redoutés comme un fléau pire que la peste.

eur accoutrement semblait imaginé tout exprès pour ajouter à ce prestige d'exécration.

Qu'on se représente ces montagnards de six pieds, aux allures et aux traits farouches, à la barbe inculte, coiffés d'un bonnet d'ourson surmonté d'une aigrette, enveloppés de manteaux rouges, armés d'un long fusil turc, portant à la ceinture un cimeterre arrondi, deux pistolets et un yatagan : — leur vue seule mettait en fuite les malheureux qui les rencontraient.

Les hauts faits de ces bandits répondaient en toute circonstance à leur réputation et à leur mine, ils apportaient dans leurs férocités leur point d'honneur.

A Cham, en Bavière, François brûla de sa main la ville et les habitans, cernés par sa troupe. Les femmes et les enfans furent impitoyablement jetés à l'eau.

A Dukendorf, au moyen d'une ruse exploitée depuis par d'autres chefs de brigands, il fit, presque seul, six cents Français prisonniers. Pour cela, il les effraya avec des mannequins de paille, recouverts des fameux manteaux rouges de ses hommes.

A la fin de cette terrible et funeste campagne de Bavière, François devint cependant victime de sa cupidité, dans une aventure où il faillit laisser sa vie.

Un espion l'ayant avisé que la cave d'un apothicaire, dans une ville dont il venait de s'emparer, cachait un baril renfermant vingt mille florins, il courut pour s'en emparer.

Muni d'un flambeau, il descendit dans les caves, malgré les protestations des gens de la maison, et se mit à fureter dans les moindres recoins, sans égard pour les matières inflammables qui s'y trouvaient. Dans sa précipitation, il mit le feu à quelques livres de poudre, dont l'explosion le renversa à moitié mort.

C'eût été un acte légitime d'achever un pareil monstre. On n'en fit rien ; on le releva au contraire, on l'emporta comme on eût fait d'un brave militaire, et l'on entreprit de le guérir, sans doute pour ne pas priver l'humanité de ce fléau. Il possédait un tempéramentde fer, etil en revint. Cependant sa convalescence fut longue, et d'horribles cicatrices, suites de cet accident, donnèrent à son visage un aspect hideux et féroce en harmonie avec son caractère.

Ce fut pendant cette maladie, dont il croyait mourir, qu'il dicta son testament et l'adressa à la mère de Frédéric. Le baron Jean était mort depuis peu, et Frédéric se trouvait être désormais le seul héritier qu'il possédât.

Nous avons vu dans quelles circonstances et après quels retards ce testament parvint à notre héros.

De nouveaux événemens l'avaient déjà fait oublier à son auteur.

Il était impossible que sa brutalité et son avarice ne suscitassent point de nombreux ennemis à un tel homme, et comme Il s'en trouvait parmi eux de considérables et de fort hardis aussi, il devait finir par en ressentir les conséquences.

Des officiers qu'il avait maltraités et contraints à quitter son régiment allèrent porter leurs plaintes à Vienne. Le capitaine Laudow, devenu par la suite général, se trouvait dans la maison de l'apothicaire le jour de l'explosion. François l'accusa d'avoir volé le baril aux vingt mille florins. Cet officier prit la chose à cœur, et son ressentiment devint la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

On porta contre le chef des pandours une accusation d'abus d'autorité et de malversation, et son procès fut commencé.

Quoique incomplétement guéri encore, il accourut pour se défendre et réussit à détourner cette première attaque ; mais c'était beaucoup déjà que quelqu'un eût attaché le grelot.

Rétabli enfin, il se mit à recruter en Esclavonie et en Croatie de nouveaux soldats, pour les conduire à l'armée du prince Charles. Il fal-

lait que ces populations eussent à un singulier degré l'instinct de la bataille et du pillage, car ces recrues, jointes aux débris de son précédent escadron, fournirent un contingent de quatre mille hommes.

Trenck en forma un régiment d'infanterie, qui conserva le nom de pandours, et auquel il ajouta six cents hussards et cent cinquante chasseurs, engagés, montés et équipés à ses frais.

Il rejoignit l'armée pendant la retraite du maréchal de Belle-Isle, et harcela les Français jusque sur les bordsdu Rhin. S'étant établi dansune île du fleuve, il reçut l'ordre de passer à la nage sur l'autre rive, avec soixante-dix de ses hommes, qu'il entraîna à l'attaque des fortifications de Philipsbourg, où il s'installa après avoir tué, de sa main, l'officier qui y commandait.

Infatigable, presque au mêmemoment, il surprenait dans leur camp deux régimens de cavalerie bavaroise, et par cette diversion hardie il donnait le temps à l'armée autrichienne d'opérer le passage du fleuve.

L'Alsace était ouverte ! François y entra avec ses pandours, c'est-à-dire en y répandant la terreur et la dévastation.

On ne saurait calculer où le désastre se fût arrêté, si la seconde prise d'armes du roi de Prusse et le siége inopiné de Prague, dont nous avons parlé dans le précédent chapitre, ne fussent venus interrompre les succès des Autri-

chiens en France. Leur armée se vit forcée de rétrograder à la hâte, pour couvrir les Etats de l'impératrice.

François de Trenck avait retrouvé sa veine; il couvrit cette retraite précipitée avec le bonheur qui avait accompagné ses précédentes entreprises.

Bientôt arrivé en présence des Prussiens, son activité, sa sûreté de coup d'œil, son audace leur apprirent chèrement à qui ils avaient affaire.

L'armée du roi Frédéric n'était pas complétementdépourvue de troupes légères, puisque nous avons vu pendant toute la campagne notre ami Frédéric commander des détachemens de cette arme. Mais leur nombre était loin d'égaler celui de la légion soumise aux ordres du général Nadasti et du colonel François de Trenck.

Cette supériorité ne fut que trop bien exploitée par ce dernier.

Grâce à elle, il parvint à faire un grand nombre de prisonniers et à couper les communications de l'armée prussienne, en passant l'Elbe, et en enlevant ses magasins.

C'est ainsi qu'il devint la cause première de la disette qui força les Prussiens à battre en retraite.

Avons-nous besoin de rappeler qu'il s'en fallut de bien peu à Kollin, qu'il ne s'emparât de la personne du roi. Sans le biscaïen

qui vint le frapper au pied droit, il y eût évidemment réussi.

Cette blessure était si grave, qu'on parla d'abord de lui faire l'amputation. Mais n'anticipons pas sur les événemens; laissons le chef des pandours se morfondre dans son lit, où il devait rester quatre grands mois, et revenons à Frédéric de Trenck, pour ne plus le quitter.

XI.

Le Planétaire.

Après l'affaire de Kollin, le roi s'était hâté de passer l'Elbe, pour aller au devant du général de Nassau, qui accourait à son aide. Mais le prince Charles, par une manœuvre habile, empêcha cette jonction, et ce ne fut qu'après un mouvement de retraite considéré comme un chef-d'œuvre de tactique militaire, que Nassau parvint à l'accomplir.

Le roi, affranchi désormais de toute crainte pour la sûreté de son armée, la fit rétrograder lentement jusqu'en Silésie, sans autre sacrifice que celui de la garnison de Prague, qui, abandonnée à elle-même sans possibilité de secours, tenta de forcer le passage, et y réussit, mais non sans perte.

Dans les premiers jours de décembre, le roi, jugeant sa présence inutile à l'armée, en confia le commandement au prince Léopold de Dessau, et, toujours accompagné de sa maison militaire, revint à Potsdam.

Si la campagne n'avait pas été fructueuse pour tout le monde, elle n'avait du moins pas marchandé à Frédéric de Trenck la fortune et les honneurs. Pour compléter ses profits, le lieutenant de sa compagnie ayant été tué dans l'attaque de Kollin, il avait obtenu sa survivance.

S'il désirait ce retour, c'est qu'il se savait attendu par une personne bien chère, dont l'impatience égalait la sienne.

C'était le premier, ce devait être le seul amour d'Amélie. Les sacrifices qu'elle lui avait faits le lui rendaient plus cher encore. Elle n'avait renoncé aux splendeurs, aux gloires de ce monde, que pour être plus entièrement à lui.

Les deux mois qui venaient de s'écouler lui avaient paru deux siècles; les soins de sa nouvelle abbaye de Quedlinbourg, transformée en maison de refuge, n'avaient pu la détourner de la pensée qui dominait sa vie. Ses plus longues, ses meilleures heures appartenaient au souvenir de Trenck. C'était en son absence surtout qu'elle comprenait à quel point elle l'aimait.

Tous les moyens de songer à lui, de s'occuper de lui, elle les saisissait avec bonheur, car peu de jours s'écoulaient sans qu'elle invoquât

le talent de sa confidente à consulter les cartes.

Sa faiblesse et la complaisance de l'aimable et frivole dame d'honneur avaient même, — il faut le confesser,— été plus loin que cet enfantillage.

Mme de Kleist, rivalisant de crédulité avec sa maîtresse, lui avait amené un personnage bizarre, fort en vogue alors à Berlin.

On le désignait sous le titre mystérieux de *Planétaire*.

C'était un cauteleux et adroit charlatan, qui affichait la prétention de régler ses oracles sur les constellations.

Grâce à l'irrésistible attrait qu'offre le merveilleux à toute imagination féminine, le Planétaire avait pour clientes les plus riches, les plus belles, les plus aristocratiques personnes de la capitale. On se le disputait, et n'obtenait pas ses consultations qui voulait, même en les payant sans compter.

Il fut introduit avec la discrétion qui convient à un hiérophante, par Mme de Kleist, auprès de la princesse, et il est supposable qu'il y revint plus d'une fois.

Mais indépendamment de ces nouvelles spéculatives, Amélie en recevait fréquemment de plus précises. Elle se tenait jour par jour, heure par heure, au courant de l'expédition; elle savait le rôle qu'y jouait Frédéric, et se sentait fière de son amant.

En apprenant le retour du roi, elle songeait beaucoup moins aux revers de la campagne qu'au bonheur de se trouver réunie à l'objet de son culte. Elle épiait cet instant avec une impatience fiévreuse, et la première lettre que Frédéric reçut en débarquant à Potsdam fut un billet de Mme de Kleist.

Le soir même, il brûlait la route, et frappait à la bienheureuse petite porte du palais.

Dans son ivresse, il couvrit la main de sa charmante introductrice de si chaleureux baisers qu'elle se crut obligée de le rappeler en souriant à la modération.

Mais Amélie n'aurait pu en être jalouse, car c'était à elle que s'adressait en réalité cette caresse, et bientôt des aveux passionnés lui dirent à quel point elle était adorée.

Cette entrevue ne fut qu'un interminable échange de baisers, de protestations. Jamais ces deux jeunes cœurs exaltés par les dangers, par la témérité de leur amour, ne s'étaient tant aimés.

Frédéric devint ivre, devint fou; Amélie partageait ses transports, et cependant elle eut le courage de s'arracher à ses caresses pour lui rappeler la sainteté de ses sermens.

Peut-être ses cartes lui avaient-elles dit que pour être aimée plus sûrement, elle devait rester pure.

Quel que fût le sentiment où elle puisait

sa force, elle côtoyait l'abîme sans y glisser.

Trenck ne l'en aimait que plus ardemment.

Le hasard, si propice à leurs amours avant l'absence de Frédéric, ne se démentit pas dans cette seconde période. Un bonheur constant couvrait leurs rendez-vous, bonheur qui finit par endormir peu à peu leur prudence.

Les circonstances avaient d'ailleurs changé autour de notre héros. Lord Hintford et le comte de Bernes, ses deux meilleurs amis sous tous les rapports, avaient dû, comme ambassadeurs de puissances hostiles, quitter la capitale de la Prusse. Leurs sages conseils faisaient défaut à Trenck, alors qu'ils lui eussent été le plus nécessaires, et leur départ le livrait sans correctif aux pernicieuses leçons du baron de Pœllnitz.

Le vieux démon était trop fin pour se compromettre par des allusions directes, mais il avait une manière de procéder par insinuations qui ne le rendait que plus dangereux pour un esprit loyal, mais ardent et sans expérience, comme était celui de Trenck.

Quant aux scrupules, à la délicatesse, nous connaissons l'homme, c'était pour lui lettre close.

Il avait beaucoup voyagé, et il était de ceux dont les voyages gâtent les mœurs. Il n'avait observé que pour s'encourager dans le scepticisme.

Ce qu'il avait trouvé de plus piquant dans ses pérégrinations, c'étaient les mœurs de la Régence. Il en gardait un souvenir complaisant. Pour lui, l'honneur d'une princesse était un ragoût bien plus relevé que celui d'une simple bourgeoise, et c'était une duperie de n'en pas tirer avantage au profit de son crédit et de sa vanité.

Il avait à l'appui de ces théories un répertoire d'anecdotes empruntées pour la plupart à la cour de France, qu'il savait placer très adroitement, et qui devaient à la longue ébranler la fermeté de Trenck.

De toutes ces circonstances, il résulta que celui-ci devint moins circonspect juste au moment où il eût été nécessaire de redoubler de précautions, car l'œil d'un ennemi était ouvert sur lui, et cet ennemi, à force de persévérance, était enfin sur la voie de la vérité.

Bien qu'un vague instinct et le rapprochement de certains incidens, attribués assez légèrement par lui au hasard, fussent de nature à entretenir la vigilance de Frédéric, il est certain qu'il était excusable aussi de ne pas se préoccuper d'un péril dont le mobile échappait à toute perspicacité, et qui se dissimulait avec tant d'adresse.

La haine de M. de Jackinski remontait évidemment à sa rencontre avec notre héros, sur la berge du parc de Montbijou. Mais cette haine, d'où tirait-elle son origine?

Pourquoi Jackinsky était-il devenu son ennemi à l'instant même où, le voyant pour la première fois, il l'avait trouvé entre lui et les deux royales promeneuses de la Sprée, dont il n'ignorait pas, lui, la brillante condition?

Voyait-il donc en Trenck un rival, et avait-il, comme lui, élevé ses aspirations jusqu'à la sœur de son maître? ou bien n'avait-il envisagé dans le service que le jeune homme l'empêchait de rendre aux deux prévenus qu'une occasion manquée d'avancementetdefaveurencour?

Ce dilemme est trop délicat pour que nous tentions de le résoudre à la légère.

Une série bizarre d'événemens était venue aggraver ce début. A peine sous les ordres de Jackinsky, Frédéric avait été promptement honoré des bonnes grâces du roi, et il n'en fallait pas davantage pour exalter l'envie d'un esprit prévenu déjà, et naturellement enclin aux passions les moins nobles.

D'autre part, en admettant l'hypothèse d'une ambitieuse visée sur la princesse Amélie, M. de Jackinsky pouvait bien détester Trenck comme un rival préféré, mais chaque fois qu'il croyait saisir un fil conducteur, quelque circonstance surgissait qui déroutait ses suppositions, si bien qu'il en était venu de bonne foi à se demander, comme tout le monde à la cour, si Trenck n'était pas simplement, ainsi qu'on le prétendait, l'amant heureux de la belle Mme de Kleist.

Quoi qu'il en soit, le bonheur constant de Trenck, les dernières faveurs que lui avait values la guerre, tout, jusqu'à la manière dont le roi avait accueilli la dénonciation de ses rapports avec son cousin le pandour, devenait pour Jackinsky un sujet secret et poignant d'amertume. Il songeait avec un dépit croissant à la fortune insolente de son trop heureux subordonné, lorsque le hasard le plus inattendu vint tout à coup à son aide.

Il se trouvait, au nombre des pages du roi, un jeune Schwerin, fils du grand écuyer de ce nom, et par conséquent petit-cousin de Mme de Kleist.

Ce jeune homme, qui joignait à un cœur très inflammable une cervelle plus légère encore, s'avisa de se déclarer le chevalier servant de sa belle cousine ; et, soit qu'il l'eût observée de près, soit qu'il lui eût arraché quelques lambeaux d'aveux, il se mit à protester très haut en toute occasion de la vertu de sa cousine.

On est toujours friand de scandales à la cour; ces propos ne tardèrent pas à se propager; le capitaine des gardes du corps y prêta particulièrement l'oreille. Un vague soupçon se réveilla en lui ; il se rapprocha du page et chercha à le faire causer. Ce fut heureusement en vain, car ce jeune homme ne possédait pas le secret de la princesse. Mais le soupçon subsistait dans l'esprit retors du capitaine.

Les choses en étaient là, quand l'anniversaire de la naissance du roi et les fêtes du carnaval réunirent de nouveau, selon la coutume, toute la cour à Berlin.

Les entrevues de Frédéric et d'Amélie en devinrent plus faciles, partant plus fréquentes. Elles risquaient même moins d'être découvertes que quand Trenck était obligé, pour s'y rendre, de s'absenter de Potsdam.

Mais voilà qu'au milieu des plaisirs de la saison, Mme de Kleist reçut la nouvelle de la mort subite de son mari, arrivée à Brandebourg.

Quoiqu'elle vécût séparée de lui et que le digne chanoine fût sans fortune, il y avait quelques intérêts à régler pour sa succession, car cette union mal assortie et si vite rompue avait cependant eu des fruits.

La jeune veuve se trouva donc obligée de s'absenter, et la princesse dut se résigner, sous peine des plus grands dangers, à se priver des visites de son amant.

Adieu les épanchemens, les doux propos, les tendres protestations. On ne se voyait plus que de loin, comme des étrangers, des indifférens, aux réceptions officielles, aux spectacles, aux revues, c'est-à-dire en présence d'une foule curieuse et caustique, prête à tirer les pires conséquences d'un coup d'œil ou d'un sourire.

Il fallait se contraindre, et nos deux amans avaient contracté une trop douce habitude de

leur intimité pour se soumettre sans appel à ce supplice de tous les instans.

On était aux jours gras ; le baron de Pœllnitz imagina, en sa qualité de surintendant de l'Opéra de Berlin, et en souvenir de sa chère Régence, d'inaugurer au théâtre de Berlin le règne des bals masqués, qui, on le sait, avaient pris naissance à l'Opéra de Paris, pendant que le duc d'Orléans était au pouvoir.

Explosion d'enthousiasme à la ville et à la cour à cette nouvelle.

L'architecte Knobelsdorf n'avait pas prévu cette innovation. La salle, quoique très vaste, se trouva trop petite encore pour l'affluence qui s'y porta.

Le roi dédaigna d'y paraître, mais le bruit courut dans la foule que le prince Henri, qui n'avait pas les mêmes raisons que son frère pour fuir le plaisir, circulait à travers les groupes, caché sous un domino, et servant de cavalier à sa sœur Amélie.

Quelques personnes, se guidant sur certains indices, les désignaient même à l'attention de leurs amis.

Trenck, on le pense bien, n'avait eu garde de manquer à cette réunion brillante et joyeuse, et le hasard... était-ce bien un hasard? avait voulu que le capitaine Jackinsky portât un domino semblable au sien, jusque dans les moindres détails. Il est vrai qu'il était difficile de remar-

quer ce rapprochement dans une presse si tumultueuse et si compacte.

Aussi, personne n'y prit garde, même parmi ceux qui auraient eu le plus d'intérêt à le faire.

Il n'y a si belle et si joyeuse réunion qui ne doive à la fin se séparer.

Lorsque cette foule avide de plaisir eut dansé et circulé toute la nuit, la lassitude se fit sentir; le jour commençait à jeter un regard curieux par les interstices des draperies destinées à masquer les fenêtres; les bougies s'éteignaient d'elles-mêmes l'une après l'autre; les musiciens, à bout de forces, perdaient leur entrain au moment où il eût été le plus nécessaire.

Chacun voulut partir, et tous y apportant la même activité qu'à l'arrivée, il en résulta une nouvelle mêlée, où plus d'un cavalier se trouva séparé de sa dame.

Dans cette confusion, le capitaine Jackinsky, toujours caché sous son mystérieux costume, sentit une petite main gantée le toucher légèrement au bras, et une voix émue lui murmura à l'oreille :

— Demain soir, n'oubliez pas... le Planétaire...

Il se retourna vivement, pour retenir cette main mignonne et découvrir de qui venait cet avis, mais il n'eut que le temps de voir le domino rose, que l'on désignait comme le parte-

naire du prince Henri, se faufiler dans la foule et rejoindre celui-ci.

Il y avait méprise; Jackinsky n'en pouvait douter. Cette espèce de mot d'ordre ne pouvait offrir aucun sens pour lui. Evidemment, la ressemblance de son costume avec celui d'un autre masque avoir causé l'erreur. Mais cette ressemblance n'était décidément pas fortuite, car le capitaine suivit le domino rose d'un regard étincelant, et la barbe de son loup dissimula à ses voisins un sourire satanique.

Le lendemain soir, les rondes des gardes du corps avaient été doublées dans les cours intérieures du château, et le capitaine veillait lui-même à leurs évolutions silencieuses.

A ne considérer les choses que superficiellement, au lieu de s'apercevoir de cet accroissement de surveillance, on aurait cru, au calme du palais, qu'on y avait même supprimé les patrouilles ordinaires.

Les chats et les tigres ont de ces apparences débonnaires qui manquent rarement leur but.

Pas un bruit de marche ne troublait les vastes dépendances de la royale demeure, pas une lumière n'apparaissait dans les postes, les factionnaires eux-mêmes semblaient assoupis dans leurs guérites.

Un peu avant minuit, la petite porte du pavillon de l'aile gauche, occupée par la princesse Amélie, s'entre-bâilla discrètement. Un homme

s'y montra, prêta l'oreille, plongea un coup d'œil dans la cour qui s'étendait devant lui, et, encouragé par la solitude, se disposa à la traverser.

Cet homme portait une longue houppelande de couleur sombre, son visage ne montrait qu'une épaisse barbe grise, il était coiffé d'un feutre en cône, à larges bords.

Ce signalement, connu de tous les habitans de Berlin, était celui du *Planétaire*, le sorcier mystérieux.

Mais à peine celui qui le portait s'était-il engagé dans la cour, que le capitaine Jackinski, tapi dans l'ombre avec ses hommes, s'élança et barra passage à l'intrus, qui, malgré sa résistance, fut, en une seconde, entouré et maintenu en respect.

La lutte et la fuite étaient également inutiles et dangereuses. Il était prisonnier; la rage le désespoir, n'y pouvaient rien.

Assailli de questions par ses agresseurs, il garda obstinément le silence; il craignait sans doute de leur faire entendre son organe.

— Diable! dit alors ironiquement le capitaine, il paraît que nous arrivons à un mauvais moment et que les oracles sont muets! Qu'on cesse de harceler l'augure, et qu'on le mène au corps-de-garde du château; l'endroit sera peut-être plus propice, et dans tous les cas nous y verrons plus clair.

A cette menace, l'inconnu, par un effort désespéré, repoussa les gardes qui le tenaient, alla droit à Jackinsky, et s'approchant de son oreille,

— Capitaine, lui dit-il, par pitié ne me perdez pas!.. Personne ne doit savoir qui je suis... Vous êtes homme d'honneur, vous devez me comprendre.

L'obscurité dissimula aux yeux de celui qui parlait et des assistans l'éclair de triomphe qui traversa le visage de Jackinsky, en reconnaissant la voix de son prisonnier.

Cependant, il dissimula habilement cette impression; son intelligence rapide et insidieuse lui fit sans doute entrevoir la gravité d'une esclandre dont les conséquences redoutables pourraient l'atteindre lui-même. Une seconde lui suffit pour retrouver son sang-froid, et se tournant vers les gardes, qui attendaient ses ordres,

— Messieurs, leur dit-il, ceci n'a aucune importance; cet homme est libre... qu'on le laisse passer, et que personne ne le suive!

Vers dix heures, le lendemain matin, le roi se trouvait seul dans son cabinet, situé au premier étage et donnant sur les cours du château. Il achevait la lecture d'un rapport du prince Léopold de Dessau sur la situation de son armée à la frontière de Silésie.

M. de Jackinsky fut introduit par le page de

service. Il présenta son rapport habituel sur tout ce qui intéressait l'ordre et la police du palais. Puis, avec une indifférence merveilleusement jouée, il se mit à faire au roi un récit détaillé de l'événement de la nuit, sans paraître y attacher aucune signification, aucune importance particulière.

— C'est bien, dit le roi, qui l'écoutait en fixant de temps en temps sur son visage adroitement composé, sa prunelle perçante ; c'est fort bien, mais vous n'avez pas lâché ce coureur d'aventures sans savoir son nom ?

— En effet, sire, dit le serpent avec une contrainte hypocrite.

— Eh bien ! ce nom ?...

— Puisque Votre Majesté l'exige, j'ai reconnu M. le baron Frédéric de Trenck.

Le roi tressaillit légèrement. Mais surmontant cette première impression, et repoussant le siége sur lequel il était assis :

— Trenck ! Trenck ! s'écria-t-il avec un sourire sarcastique. Pardieu ! la belle histoire ! Ne sait-on pas que cet étourneau est du dernier bien avec Mme de Kleist, qui loge sous la même clef que ma sœur Amélie ?

— Pardon, sire, reprit Jackinsky en s'inclinant pour ne pas rencontrer les yeux du roi, Mme de Kleist n'était pas au château cette nuit.. elle est absente de Berlin.

Le roi, qui avait commencé à arpenter avec

impatience son cabinet, s'arrêta tout à coup devant le téméraire officier, et d'une voix tremblante de colère :

— Qu'est-ce à dire !... A qui en avez-vous, s'il vous plaît, monsieur ?... Oublieriez-vous le respect que vous devez à la sœur de votre souverain ?...

Jackinsky, sûr de son fait et possédé du démon de la haine et de la vengeance, ne se démoralisa pas ; il se courba encore davantage mais pour lancer plus sûrement, à l'abri de son humilité, le venin de ses insinuations.

— Dieu me garde d'une telle pensée, sire !... s'écria-t-il, je me borne simplement à dire à Votre Majesté que M. de Trenck ne pouvait être attiré dans la partie du château d'où on l'a vu sortir, par Mme de Kleist, puisque cette dame n'est pas à Berlin.

— Eh bien ?...

— Autour de Son Altesse Royale madame l'abbesse de Quedlinbourg, il y a d'autres femmes...

— Mme de Maupertuis, n'est-ce pas ? interrompit brusquement le roi en haussant les épaules.

En proie à une agitation qu'il ne songeait plus à cacher, le roi s'était éloigné du capitaine de ses gardes, et, tout en piétinant, il avait fini par s'arrêter devant une fenêtre sur les vitres de laquelle il battait machinalement et sur un mode saccadé une marche avec ses doigts.

M. de Jackinsky se sentait fort mal à son aise; malgré la vulgarité de l'attitude de son maître, le moment était solennel, et il commençait à craindre de s'être compromis en perdant son rival. Pour un courtisan de sa force, il n'avait jamais passé par de si rudes transes.

Soudain, Sa Majesté fit entendre une bruyante exclamation, et se tournant vers lui d'un air qui n'annonçait pas la bienveillance,

— Venez, venez ici, monsieur !...

Jackinsky détacha non sans peine ses jambes clouées au parquet par la terreur et s'approcha.

— Regardez, continua le roi avec véhémence, là-bas, cette femme, dans la cour... avec ma sœur...

Le tremblant officier jeta les yeux dans la direction indiquée, et reconnut... Mme de Kleist en personne, vêtue de grand deuil, et se dirigeant lentement, avec la princesse Amélie, vers la chapelle du château.

— Mme de Kleist !... balbutia le capitaine, pâle et confondu.

— Que ceci vous serve de leçon, monsieur, dit sévèrement le roi.

— Sire...

— Assez ! En voulant calomnier ma sœur, vous vous êtes grossièrement trompé... Vous le voyez !... Je vous préviens que si vous vous avisez encore de mêler son nom ou sa personne à vos suppositions impertinentes, je vous en-

voie apprendre la réserve pendant le reste de vos jours entre quatre murs. La sœur du roi, monsieur, est comme la femme de César, elle ne doit pas même être soupçonnée... Vous m'avez compris...

Un geste vers la porte acheva la phrase.

Jackinsky, courbé en deux par la honte et par la rage, se retira sans oser même se retourner pour saluer le roi.

Quelle protection du ciel envoyait si à propos Mme de Kleist au secours de la princesse?

C'était encore son dévouement pour elle. Tourmentée par de vagues pressentimens, elle avait abrégé son voyage, et était arrivée cette nuit même de Brandebourg au palais.

La princesse était au désespoir. A travers les jalousies de ses fenêtres, elle avait été témoin du guet-apens où Frédéric s'était trouvé pris, et elle en redoutait les conséquences plus encore pour lui que pour elle.

Chez la charmante dame d'honneur, le dévouement pour sa chère maîtresse était une seconde nature. Elle n'hésita pas, et se mit en mesure de se compromettre pour racheter encore cette fois l'imprudence d'Amélie.

Quant au roi, il eût été difficile de connaître sa véritable opinion sur l'odieux rapport de son capitaine des gardes. Il savait à l'occasion se montrer plus impénétrable que le sphynx.

Ce qu'il y a de certain, c'est que durant le

peu de jours qu'il passa à Berlin, à la suite de cet incident, il ne cessa de témoigner à sa sœur Amélie une affection sans nuages.

De retour à Potsdam, il ne changea non plus absolument rien à ses manières avec Trenck, dont la faveur parut n'avoir reçu aucune atteinte.

Seulement il le surchargeait d'occupations qui ne devaient pas lui laisser le temps de respirer, et à la plus légère infraction, il le punissait sévèrement. Mais, avec le caractère connu de Sa Majesté, cela pouvait encore passer pour une preuve d'intérêt, et le jeune lieutenant fut le premier à l'interpréter dans ce sens. Aussi ne songea-t-il même pas à modifier ses rapports avec la princesse.

Avec un peu de mémoire et de réflexion, il eût suivi une autre marche. Mais il n'obéissait qu'à l'impétuosité de sa passion, sans arrêter jamais sa pensée sur le danger passé pour éviter le danger à venir.

Il y avait pourtant dans cette mésaventure de son rôle de planétaire bien des circonstances propres à le mettre sur ses gardes.

Il n'avait pas remarqué, au bal de l'Opéra, la similitude de son costume avec celui de son capitaine, et n'avait rien su de la méprise de la princesse.

Mais il aurait dû se rappeler une autre particularité, dont tout autre eût été saisi. Un peu

avant cette méprise, lorsque Amélie, qui cette fois s'adressait bien à lui, lui avait suggéré l'idée d'emprunter le costume du Planétaire pour s'introduire chez elle en l'absence de Mme de Kleist, elle venait à peine de le quitter quand il fut accosté par un autre masque.

C'était un inconnu, de taille moyenne, et soigneusement caché sous un costume peu voyant.

Ce nouveau personnage se haussa jusqu'à son oreille, car Trenck était bien plus grand que lui, et lui dit d'un ton confidentiel :

— Baron de Trenck, crois-en un ami... ne vas pas à ce rendez-vous... pour elle, pour toi !... Tu y trouverais la fin de ton bonheur...

Frédéric voulut retenir le confident inconnu d'un secret si dangereux pour le forcer à s'expliquer ; mais il ne réussit qu'à l'empêcher d'achever son avis. En voyant son mouvement, il avait deviné son intention et s'était échappé sans laisser de traces.

Notre imprudent héros, dominé, étourdi par de bien autres préoccupations, suivant ses désirs et non la prudence, s'était hâté d'oublier le conseiller et le conseil.

M. de Jackinski, stupéfait de l'aveuglement du roi, n'était pas homme à venir se risquer une seconde fois contre sa colère, mais il ne renonçait pas non plus à exercer sa haine contre Trenck. Il ne s'agissait que de changer de batteries.

Si la princesse se trouvait désormais au-dessus de ses insinuations, il ne se croyait pas engagé à la même réserve vis-à-vis de sa dame d'honneur, et ne pouvant atteindre Frédéric dans son amour, il songeait à faire tourner contre lui les armes qui le protégeaient.

La passion malheureuse du jeune Schwerin pour sa cousine lui parut une excellente ressource. Il reprit en sous-œuvre sa tactique déjà ébauchée vis-à-vis de ce jeune homme, qui, grâce à ses perfides suggestions, en vint à suspecter la vertu de sa parente, et dans un accès de vanité froissée, provoqua Trenck, qu'il commençait à croire plus heureux que lui.

Trenck n'était pas homme à supporter une impertinence; on se battit; le page reçut un coup d'épée, et la cause de ce duel s'ébruita au point d'arriver jusqu'aux oreilles du roi.

La blessure de Schwerin n'offrait aucune gravité ; mais le roi, qui fermait ordinairement les yeux sur les duels entre militaires, trouva mauvais qu'un de ses pages eût osé croiser l'épée avec un lieutenant des gardes-du-corps.

Il renvoya Schwerin de sa maison, et le confina dans une garnison éloignée. Puis, à la parade suivante, s'approchant de Trenck,

— Monsieur, lui dit-il en le transperçant d'un de ses regards les plus sévères, ma patience est à bout... le tonnerre gronde... l'orage approche... Prenez garde !...

Et il lui ordonna de se rendre aux arrêts.

Ce ton, cette punition, ces paroles avaient évidemment un sens terrible ; il fallait être sourd et aveugle pour s'y méprendre. Cependant Trenck ne voulut ni entendre ni voir.

L'amour d'Amélie était un philtre ; il ne voyait que ce qui était elle, il n'entendait que par ses lèvres.

La retraite forcée à laquelle le roi l'avait condamné pouvait être encore une occasion de réfléchir, mais il s'exaspérait à l'idée de vivre loin d'Amélie; au prix des plus grands dangers, il fallait qu'elle le reçût, ne fût-ce qu'une heure.

La surveillance du factionnaire placé à sa porte pouvait être aisément déjouée avec une échelle de cordes et à l'aide du bon Roller.

Pendant dix jours, Trenck eut de cruelles hésitations. Le soir du onzième il n'hésitait plus.

Les efforts de Roller pour le détourner d'une résolution téméraire n'aboutirent à rien. Il lui donna l'ordre péremptoire de préparer secrètement un cheval.

L'échelle était là; Frédéric, le manteau sur l'épaule, le chapeau sur la tête, la saisissait pour l'attacher à la fenêtre, lorsqu'un bruit se fit entendre, et son domestique annonça: Monsieur de Jackinsky !

Le capitaine lui signifia que le roi voulait lui parler sur l'heure.

Forcé d'obéir, il se rendit au château, et fut aussitôt introduit devant Sa Majesté, occupée à cacheter une large et lourde enveloppe.

— Monsieur de Trenck, lui dit le roi d'un ton bref, voici une lettre pour le roi de Pologne à Dresde. Vous allez partir à l'instant même. Vous lirez en route les instructions jointes à ce message... Il y a là, à la porte du château, un cheval qui vous attend.

Or, ce cheval était celui-là même que Trenck avait ordonné à Roller de tenir prêt pour son excursion à Berlin.

Cette fois l'avertissement n'était que trop clair. Frédéric ne put s'y méprendre, mais il était frappé de vertige. Non-seulement le dépit et la confusion élevèrent la voix plus haut que la sagesse et l'esprit d'obéissance, mais ils le lui firent accepter comme un défi.

Avec un peu plus de discernement, il aurait vu là une preuve des bonnes intentions de son maître, car cette mission n'était pas sans importance, elle ne pouvait être confiée qu'à quelqu'un de sûr et il y avait quelque mérite à l'accomplir.

Le roi de Pologne, Frédéric-Auguste II, en sa qualité d'électeur de Saxe, avait pris parti pour l'Autriche, et par conséquent Trenck, à Dresde, se trouvait en pays ennemi.

La dépêche du roi de Prusse avait pour but de détacher ce prince de l'alliance autrichienne,

qu'il hésitait à quitter et qu'il n'abandonna que l'année suivante.

Le jeune et intrépide messager s'acquitta de sa mission avec autant d'activité que de bonheur.

De retour à Potsdam, il se hâta d'en aller rendre compte au roi.

Celui-ci l'écouta froidement, et quand il eut fini, il lui dit d'un ton brusque et sec :

— C'est bien.

— Où Votre Majesté veut-elle que je me rende maintenant? demanda Frédéric.

— Où étiez-vous avant de partir? demanda le roi.

— Aux arrêts, sire.

— Eh bien! retournez-y.

Pour le coup, Trenck ne pouvait plus douter de sa disgrâce; il ne pouvait pas non plus s'en dissimuler le motif, et cependant, il était lancé dans une voie si mauvaise, que plutôt que d'en convenir avec lui-même il aima mieux taxer le roi de tyrannie et de caprice.

Amélie ne fut pas plus sensée. En apprenant les sévérités auxquelles son amant était en butte, elle ne se dit pas qu'elle en était la cause. Elle se trouvait, à la vérité, entretenue dans une erreur qui flattait sa passion, par les excellens procédés de son royal frère à son égard, par ses soins constans, par ses témoignages répétés d'amitié.

Pouvait-elle comprendre que le roi se croyait tenu à donner le premier l'exemple de cette maxime rappelée par lui au capitaine Jackinsky, à savoir, que la femme de César ne doit pas même être soupçonnée !

Comme Frédéric, elle maudissait l'inconstance de la faveur royale, et n'y puisait qu'une recrudescence de folle tendresse pour la victime de la tyrannie de son frère.

Le printemps était venu; les armées belligérantes se préparaient à rentrer en campagne. Chacun sentait que le signal du départ ne tarderait pas. Suivant son habitude, le roi attendit la veille de ce jour pour l'annoncer de ses soldats.

Cette nouvelle vint trouver Trenck aux arrêts, où il était toujours.

Partir sans voir Amélie, était-ce possible ?... Dût-il lui en coûter la vie, il jura de l'embrasser encore une fois.

Grâce à Roller, qui cacha cette fois son cheval sur la route de Berlin, il parvint à s'échapper sans éveiller l'attention des espions de Sa Majesté, et quoique la nuit fût orageuse, il atteignit sans encombre la capitale.

Près de franchir la porte du palais, un éclair, suivi d'un formidable éclat de tonnerre, l'éblouit et lui fit suspendre sa marche.

Cette nuit était pleine de terreurs et d'émotions.

Comme répondant à la voix de la foudre, il lui sembla saisir dans le lointain un gémissement plaintif, qui le pénétra d'une impression étrange.

Il hésitait à passer outre, mais il leva les yeux, et ne vit plus qu'une lumière éclairant la partie du pavillon si souvent témoin de ses tendres entrevues. Cette clarté, allumée là comme un phare, l'attirait et lui disait :

— On t'attend !

Il entra.

La princesse était seule.

Exaltés par les obstacles qui en les séparant n'avaient fait que doubler leur passion mutuelle, fous de douleur à la pensée d'une séparation nouvelle, retenus par la multiplicité de leurs confidences, de leurs pressentimens, peut-être aussi par l'orage qui mêlait ses voix mugissantes et ses commotions à leurs épanchemens, ils ne se séparèrent que bien avant dans la nuit.

. . . .

XII

La Roche tarpéienne

Le printemps ramène pour nous, contrairement à toutes les traditions poétiques, la fin des amours et la reprise de la guerre. Après sa trop fortunée campagne du pavillon royal, Frédéric va en entreprendre une où les succès s'acquièrent aussi par des périls, et n'amènent pas toujours de légitimes faveurs.

Le prince Léopold de Dessau avait réussi pendant tout l'hiver à tenir les Autrichiens en échec, mais le prince Charles ne guettait que l'heure de sortir, par un coup de maître, de cette inaction momentanée. A la tête de forces supérieures, il pénétra d'un élan dans la Basse-Silésie, à travers les bataillons insuffisans de l'ennemi.

Son armée avait puisé dans les victoires de la précédente campagne une grande confiance ; les ministres et les généraux de Marie-Thérèse se berçaient de la conviction que les Prussiens, encore démoralisés par leurs revers, ne tiendraient pied nulle part, et qu'il suffirait d'un dernier effort pour reconquérir la Silésie, précédemment abandonnée par contrainte à la Prusse.

La campagne s'ouvrit sous ces auspices, au mois de mai 1745, et le roi vint reprendre le commandement, pendant que les Français se trouvaient, dans les Pays-Bas, aux prises avec les Anglais.

Comme trait caractéristique et philosophique, il est curieux de faire remarquer que le prétexte de ce déchaînement de fureur entre les quatre principales puissances de l'Europe avait cessé d'exister.

L'empereur Charles VII était mort dans le courant de l'hiver, et son fils avait renoncé à la revendication de ses droits. Il semblera aux esprits incultes, étrangers aux sublimités de la diplomatie, que la cause étant supprimée, l'effet devait disparaître; mais les choses ne se passent pas ainsi chez les nations... civilisées.

La reine de Hongrie voulait maintenant la continuation de la guerre, dans l'espoir non-seulement de reconquérir la Silésie, mais d'obtenir pour son mari, le grand-duc de Toscane, la couronne de l'Empire.

Frédéric II, éclairé par une coûteuse expérience, sentait la nécessité de rétablir son prestige sur une base solide. Il était résolu à se montrer aussi prudent qu'il avait été téméraire l'année précédente.

Le prince Charles occupait une position inexpugnable dans les montagnes, il résolut de l'attirer à sa portée dans la plaine

Dès les premières opérations, Trenck reprit son service actif près du roi. Sur cette terre de Silésie, si éloignée de Berlin, toute idée étrangère à la guerre semblait bannie de l'esprit du monarque, qui avait sans doute, en quittant Potsdam, laissé derrière lui ses préventions secrètes contre son jeune favori.

Jamais un mot, jamais une allusion à ses récentes rigueurs. Comme dans la dernière campagne, Trenck recevait directement ses ordres, il mangeait à sa table, parfois même il couchait sous sa tente. Notre héros pouvait croire au retour de cette protection toute-puissante, qu'il avait été si près de perdre à jamais.

Il y crut avec trop de facilité et de complaisance. Avec moins de présomption, il eût discerné dans la faveur du souverain des nuances de nature à le mettre sur ses gardes. Le roi lui parlait avec politesse, avec aménité, mais il s'abstenait envers lui de ces épanchemens qui semblaient inspirés par une tendresse vraiment paternelle.

La limite qui distinguait l'affection d'autrefois de celle d'aujourd'hui pouvait s'effacer d'un moment à l'autre; mais un esprit judicieux eût aisément compris que pour cela, le roi faisait subir au jeune baron une épreuve mystérieuse, dont il avait seul le secret, et suivant laquelle il réglerait ses sentimens à l'avenir.

Si Frédéric, comme le roi l'espérait, eût

compris les avertissemens significatifs qui lui avaient été donnés à Potsdam, il eût enfin rompu toute relation avec Berlin. La vulgaire sagesse lui en faisait une loi; mais, aveugle volontaire, il refusait obstinément de se soumettre à l'évidence. Ses liens nouveaux avec la princesse la lui rendaient plus chère, et une tendre correspondance l'étourdissait sur les périls de son obstination.

Si sa raison élevait la voix et lui inspirait une appréhension salutaire, il écartait par des sophismes, s'efforçant de croire qu'une action d'éclat suffisait pour le porter à l'apogée de la fortune et pour le garantir contre tout retour de disgrâce. Aussi n'épargnait-il aucune occasion de rencontre avec l'ennemi.

De son côté, Trenck le Pandour, à peu près guéri de sa blessure au pied, avait reparu à la tête de ses Croates, dans les rangs autrichiens, et signalait sa présence par des coups de main d'un bonheur insolent, aux dépens des Prussiens.

Un ardent désir de connaître de *visu* ce fameux condottiere, et de répondre à son défi railleur, dévorait son cousin Frédéric. Il n'avait garde de soupçonner que ce désir, exprimé à haute voix et dans mainte circonstance, donnait lieu au quartier général à d'assez méchantes appréciations. Seul peut-être il ignorait les propos calomnieux qui circulaient autour de lui, et dont la source restait inconnue.

Informé un beau jour que son cousin était occupé à dévaster une ferme voisine des retranchemens, il sauta sur son cheval, et, suivi de quelques hommes, se lança à bride abattue dans cette direction. Mais le Pandour était leste et preste dans ses opérations ; de même qu'à Kollin, il disparaissait avec son butin au moment où Frédéric arrivait. Celui-ci ne trouva à la ferme qu'une famille dépouillée pleurant sur des ruines.

— Trop tard ! encore trop tard ! s'écria-t-il en frémissant de dépit et de colère.

Cependant, ayant repris un peu de calme, tandis que ses hommes se reposaient de leur course, il s'aperçut que la ferme pillée se trouvait sur la lisière d'un parc immense, dont l'aspect giboyeux éveilla, presque sans transition, sa convoitise. Sans plus de réflexion, pour bien établir sans doute sa prise de possession vis-à-vis de l'ennemi, qui semblait fuir devant lui, il employa plusieurs heures à chasser tranquillement, guidé par les fermiers, qu'il avait consolés en versant entre leurs mains le contenu de sa bourse.

Puis il reprit gaillardement le chemin du camp prussien, chargé d'une demi-douzaine de faisans magnifiques.

Mais plus il se rapprochait, moins il se reconnaissait ; plus de drapeaux, plus de factionnaires, plus de mouvement. Il se hâta en proie

à une anxiété dévorante : — l'armée avait levé le camp pendant son absence.

Et il n'était pas à son rang de bataille! Si le roi l'apprenait, quelle excuse pourrait-il donner d'une démarche qui n'avait pas été autorisée?

Une seule ressource se présentait : rejoindre à la hâte son escadron et s'y glisser, s'il y avait moyen, à l'abri de la marche, sans attirer l'attention de ses chefs.

C'est ce qu'il fit, et avec un succès d'autant plus complet que le crépuscule du soir commençait à descendre sur la campagne et que l'on arrivait au campement nouveau.

Mais sa nature droite comptait toujours sans la malveillance. Or, quelque avis charitable avait probablement été donné sur son compte, car le roi, qui, en marche, était constamment au milieu de ses gardes du corps, ne lui laissa pas le temps de se mettre à son poste et lui fit signe d'approcher.

— Monsieur de Trenck, lui dit-il d'un ton singulier, qui tenait le milieu entre la bonhomie et le sarcasme, je suis charmé de vous revoir ; je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque accident. Je jugeais mal, à ce qu'il paraît, votre cousin, le colonel de band... je veux dire de Pandours, de sa gracieuse Majesté la reine de Hongrie... C'est lui, je suppose, qui vous a fait cadeau de ce gibier, que vous avez tort de vouloir nous cacher... il est superbe!

— Sire, permettez-moi de me justifier.

— Est-ce que je vous accuse, monsieur? riposta le roi, plus sérieux. Quand j'ai la douleur de trouver quelqu'un en faute, je n'hésite pas à le punir... Rappelez-vous Potsdam.

Et sur ces derniers mots, lentement accentués, il s'éloigna du jeune officier.

La mauvaise chance de celui-ci voulut que cette apostrophe parvînt aux oreilles d'un groupe dans lequel figurait le capitaine Jackinsky.

Dès le lendemain, les paroles du maître circulaient dans toute l'étendue du quartier-général accompagnées de commentaires venimeux; non-seulement Trenck était en relations suivies avec son cousin, mais ce n'était pas d'aujourd'hui qu'il entretenait des intelligences avec l'ennemi. On le soupçonnait, non sans motifs, d'avoir, pendant sa mission à Dresde, livré aux Saxons des secrets importans. Cette trahison était d'autant plus grave que le roi de Pologne envoyait en ce moment des renforts considérables à l'armée du prince Charles.

Nous en passons et de non moins perfides; quand la calomnie se donne l'essor, elle vole loin.

Nous n'étonnerons personne en disant que Trenck restait toujours le seul à ignorer ces bruits perfides. Qui eût osé lui en faire part, et comment les eût-il éventés, puisque, en dehors du service, son unique occupation consistait à

relire les lettres de la princesse et à chercher les moyens de lui transmettre ses réponses sous le couvert de sa dame d'honneur?

Tout, au camp, présageait une action prochaine; les troupes légères du général Nadasti devenaient plus entreprenantes, les Saxons approchaient à grands pas, et le prince Charles, pour leur donner la main, s'était décidé à quitter les montagnes et à descendre dans la plaine de Schweidnitz. C'était là que le roi l'attendait.

Au milieu de l'agitation causée par ces nouvelles, Trenck venait d'apprendre que le courrier de Berlin avait été trouvé assassiné tout près du camp, et qu'on lui avait enlevé ses dépêches.

Il se sentit frémir à la pensée que parmi elles se trouvait peut-être une lettre de la princesse, lettre trop reconnaissable, malgré le couvert de Mme de Kleist! Mais auprès de qui, mais comment se renseigner?

En proie aux plus cruelles perplexités, accablé par des pressentimens que rien ne parvenait à surmonter, il se tenait sous sa tente, appréhendant de rencontrer un malheur au premier pas qu'il ferait dehors.

Quelqu'un entra brusquement et le surprit dans cet abattement étrange.

— Favra! s'écria le jeune homme.

— Diable m'emporte! très cher, exclama le

capitaine avec sa fougue tempétueuse, quelle mine faites-vous là, au moment où l'on va en découdre? Moi qui croyais vous trouver en joie comme tous les camarades... Hum! je vois ce que c'est... on vous aura touché quelque chose du sujet qui m'amène, et cela vous aura donné de l'humeur... Mordieu! c'est parfaitement concevable.

Les anxiétés de Frédéric prirent une acuité nouvelle :

— Que voulez-vous dire, capitaine?... Je ne vous comprends pas? Vous excitez ma curiosité!

— Comment! on ne vous a rien dit?... Vous ne savez pas?...

— Mais de qui voulez-vous parler? expliquez-vous, je vous en prie.

— Ah! si je connaissais le gredin qui fait courir de pareils bruits, foi de Tempête, il passerait un mauvais quart d'heure!... car je soutiens et proclame, moi, qu'ils sont de toute fausseté... N'est-il pas vrai, mon petit baron?...

— Mais encore? demanda Frédéric, dont ces réticences mettaient l'esprit aux champs, de quoi s'agit-il?

— Voyons, mon fils, regardez-moi bien en face, et dites-moi, là, en homme d'honneur, que vous n'avez rien sur la conscience?

— Capitaine... fit Trenck en rougissant un peu au souvenir d'Amélie.

— Oui, je comprends, vous vous reprochez d'avoir accepté l'autre jour les faisans de votre cousin, que le ciel confonde! Peccadille!... Je vous excuse. Je sais l'histoire du testament.

— Vous êtes dans une erreur complète, capitaine; ces maudits faisans...

— A quoi bon crier? puisque je ne vous en fais pas un crime. Ce qui me tient au cœur est autrement sérieux... Le roi vous a envoyé à Dresde cet hiver?

— Sans doute.

— Vous avez vu le roi de Pologne et ses ministres?

— Assurément.

— Et là... cherchez bien, vous ne vous rappelez pas avoir tenu quelques discours... avoir égaré quelques documens dont on pourrait tirer parti contre votre discrétion... Tranchons le mot : contre votre loyauté?

— Capitaine, prononça Frédéric d'un ton concentré plein d'une généreuse indignation, je déclare infâme quiconque peut me croire capable d'une pareille lâcheté!

— Bien!... très bien, mon petit baron, s'écria avec énergie le capitaine Tempête en lui secouant la main; je le savais, moi, que c'était une invention mensongère!

— C'est-à-dire, reprit Trenck frémissant de colère, que l'on ose m'accuser de trahison!... Et qui, qui donc a cette audace?

— Ah ! voilà, personne et beaucoup de monde ! Celui qui invente ces sortes de vilenies n'a pas l'habitude de s'en vanter. Il les souffle adroitement dans l'air comme des bulles de savon, et elles font leur chemin sans qu'on puisse savoir d'où elles partent.

— Et vous n'avez aucun soupçon ?

— Non. J'espérais au contraire que vous me mettriez sur la voie, et, par la mordieu ! le quidam n'aurait eu qu'à se bien tenir. Nous aurions été deux pour lui couper les oreilles.

— Comment! ne rien savoir ! Ah ! c'est impossible ! dit le jeune homme.

Et il tomba accablé sur le porte-manteau qui lui servait de siége dans la tente.

Favra le considéra avec commisération, puis, lui frappant amicalement sur l'épaule,

— En tout cas, cher ami, conclut-il, j'ai cru devoir vous prévenir, afin que vous ayez l'œil ouvert... Cherchez de votre côté, je cherche du mien, et si vous découvrez le premier quelque chose... je ne vous en dis pas davantage... Venez prendre le capitaine Tempête... Tempête !...

Quelques heures après cette conversation, le roi, retiré sous sa tente, donnait ses derniers ordres pour le lendemain, dans la prévision d'une rencontre sérieuse avec l'ennemi.

Trenck épiait la sortie des généraux et des aides de camp ; dès qu'il vit le dernier quitter

l'abri royal, il fit demander la faveur d'une audience.

— Que me voulez-vous? dit le roi, dont l'œil se fixa sur lui avec impatience. Voyons, parlez vite... j'ai peu d'instans à vous donner...

Cet accueil ne décontenança pas le jeune officier.

— Sire, répondit-il, avec une assurance respectueuse mais fière, je suis certain que Votre Majesté me rend justice et me regarde comme un de ses plus fidèles serviteurs... Mais il paraît n'en être pas, malheureusement, de même dans toute l'armée...

Des calomniateurs, — lâches qui se tiennent soigneusement cachés, — sèment le bruit que j'ai livré les secrets de l'Etat au roi de Pologne... Sire, voici ma réponse : Les Saxons, sujets de ce roi, sont signalés près de nos retranchemens... Ils ne manqueront pas, demain, de chercher à opérer leur jonction avec l'armée du prince Charles. Que Votre Majesté m'accorde la grâce de marcher contre eux en première ligne... et, dussé-je y périr, je ferai taire la calomnie!...

Le roi l'écouta en silence. Quand il eut fini, il le considéra d'un air très froid, mais exempt de son terrible froncement de sourcils, et le saluant pour lui indiquer que l'audience était finie :

— Bien, monsieur, lui dit-il brièvement, j'aviserai.

Le lendemain, le soleil se leva sur la bataille connue dans l'histoire sous le nom de Friedberg, ou, pour être plus exact, Hohenfriedberg. On sait qu'elle fut gagnée par le grand Frédéric, au moment même où un officier français, appelé Latour, venait lui annoncer la victoire de Fontenoy.

« Sire, écrivit Frédéric II à Louis XV aussitôt après l'action, j'ai acquitté à Friedberg la
» lettre de change que vous aviez tirée sur moi
» à Fontenoy. »

Mais le triomphe annoncé avec cette simplicité héroïque avait coûté cher, et avait exigé surtout une vaillance et un génie surhumains.

Les forces du roi de Prusse étaient fort inférieures à celles du prince Charles ; il fallut y suppléer par des prodiges.

Dès les premiers coups de canon, le roi, placé sur une éminence dominant toute la plaine de Schweidnitz, fit approcher Trenck et lui dit :

— Monsieur de Trenck, j'ai réfléchi à la proposition que vous me fîtes hier, et je l'accepte... Vous voyez là-bas ce défilé qui aboutit à un marais ; selon toute apparence, c'est par là que les Saxons doivent essayer de forcer le passage... Prenez cent cinquante hommes et allez les attendre... Il ne faut pas qu'ils passent... Vous serez soutenu.

Cent cinquante hommes, pour tenir tête à une armée !...

l'abri roy... dience.

— ... se fi... vit...

Trenck salua le roi comme les gladiateurs de Rome en saluant l'empereur qui les envoyait à la mort.

— Je suis sacrifié, se disait-il en se rendant à son poste; mais ma mort coûtera cher à l'ennemi.

Il choisit son monde et prit ses dispositions pour tenir cette parole.

Quand les Saxons se présentèrent, suivant les prévisions du roi, ils furent reçus par ce bataillon sacré avec une fermeté, une ténacité qui les tint plus d'une heure en échec. Il semblait que ce ne fût pas un rempart humain mais un mur de granit qu'ils eussent devant eux.

Ils passèrent cependant, mais le roi avait eu le temps de se reconnaître et d'envoyer contre eux des forces suffisantes pour les rejeter dans les marais.

Quant à Trenck, après avoir exécuté plusieurs charges herculéennes, il finissait par tomber atteint d'un coup de carabine au bras et d'un coup de sabre à la tête, au moment où il venait de s'emparer de son cinquième drapeau et de sept étendards.

Oublié parmi les morts, tandis que l'armée abandonnait le champ de bataille pour suivre les Autrichiens en Bohême, il n'aurait pu dire, quand il revint à la vie, combien de temps avait duré son anéantissement.

Il ne lui restait plus notion de ce qui s'était

passé après la blessure terrible qui lui avait fendu le crâne.

Cependant, lorsqu'il ouvrit les yeux, une sensation bizarre se produisit en lui.

Il se trouvait dans une chambre très propre et très convenable du bourg de Schweidnitz.

En apercevant son fidèle Roller veillant au pied de son lit, il chercha instinctivement autour de lui une autre personne, dont il lui semblait, par une intuition inexplicable, avoir reçu les soins attentionnés depuis le moment où on l'avait enlevé du champ de carnage jusqu'à celui où la pensée lui revenait avec la vie.

Ce ne pouvait être Amélie; les exigences de son rang et de leur sûreté commune la retenaient à Berlin. Il n'aurait pu dire, d'ailleurs, si c'était une femme plutôt qu'un homme. Mais qui donc était-ce?...

Aux premiers mots qu'il en toucha à Roller, le vieux serviteur lui affirma avec une assurance parfaite, qu'il avait été dupe d'une hallucination, effet bien naturel du délire qui l'avait longtemps possédé. Lui seul, Roller, l'avait soigné, et Dieu savait ses craintes, ses tourmens pendant les treize mortels jours de son sommeil léthargique!... Enfin, désormais, les médecins répondaient de lui, mais à la condition expresse qu'il ne commettrait pas d'imprudence.

Trenck se résigna, — il n'avait rien de mieux à faire. Mais il n'avoua pas s'être trompé; cette

vision singulière était restée dans son cerveau et, dans les heures de demi-sommeil, il la revoyait flotter dans ses rêveries.

Sa première pensée avait été pour cet ange gardien immatériel, son premier mouvement fut pour un objet plus palpable, le portrait de la princesse Amélie. Il eut la joie de le sentir à sa place accoutumée, c'est-à-dire sur son cœur, et la contemplation de ce visage adoré et souriant lui donna une énergie nouvelle.

Grâce à l'infatigable dévouement du bon Roller, Trenck fut sur pied au bout de cinq semaines; mais le médecin, auquel il avait promis obéissance, exigea encore un repos de quinze jours, avant qu'il allât rejoindre l'armée, toujours en campagne, et pour le moment dans les provinces de Bohême.

Un plus long repos eût sans doute été opportun, mais l'impatience le dévorait. Il ne voulut plus rien entendre et partit, en compagnie de Roller, dont les services lui étaient indispensables, car sa blessure à la tête était bien guérie, mais il se servait à peine de son bras.

Son apparition au quartier général fut un événement; tout le monde le croyait perdu, nul ne l'attendait plus. Il figurait sur le cadre des morts.

Les militaires ont plus que personne le sentiment de ces situations; ce fut, parmi ses camarades, à qui lui ferait fête; son intrépide dé-

lense du passage des marais avait changé en admirateurs ses ennemis de la veille.

L'accueil du roi fut moins empressé ; il se montra froid dans ses complimens de condoléance, mais il ne lui manifesta aucune acrimonie.

Quant à Jackinsky, ce fut autre chose. Il frémit à sa vue, comme si un fantôme se fût dressé devant lui, et cette fois il ne fut pas assez fort pour dissimuler entièrement cette impression.

Frédéric en trouva bientôt le mot.

L'honnête capitaine avait d'étranges motifs pour redouter cette résurrection. Il était de ceux qui croient aisément à ce qu'ils désirent. Dans la douce confiance que les Saxons l'avaient à tout jamais débarrassé de son rival, il s'était tout simplement considéré comme son héritier, s'appropriant sans plus de gène ses chevaux, son équipage et jusqu'à sa bourse.

Or, comme on n'hérite guère d'un vivant, et surtout d'un vivant peu disposé à se laisser dépouiller, force lui fut de rendre gorge. Il le fit d'assez mauvaise grâce, et encore Frédéric se vit-il obligé de lui faire crédit d'une somme de quatre cents ducats, qui manquaient à sa *chatouille*.

Jusque-là le jeune officier, sans ressentir précisément de la sympathie pour son capitaine, n'avait jamais soupçonné sa perfidie, masquée

tous les détails d'une rigidité explicable dans sa position vis-à-vis d'un inférieur, et d'ailleurs tempérée, en dehors du service, par des façons singulièrement cauteleuses.

Le procédé inqualifiable dont il avait usé envers lui, cette âpreté à s'emparer de ses dépouilles, furent un premier jet de lumière.

Mais une révélation bien plus grave acheva de l'éclairer. Elle lui vint par le fougueux Favra, qui ne connaissait rien à la diplomatie et ne mâchait pas les choses.

— Mordieu ! très cher, lui dit-il, vous pouvez vous vanter d'avoir bien fait de revenir... J'en ai de fameuses à vous apprendre, et nous allons rire !

Voyez-vous, il n'y a rien de tel que de se faire enterrer pour délier la langue des gens et leur inspirer de beaux et sincères panégyriques. Si ce reptile de Jackinsky ne vous avait pas cru à six pieds sous terre, il ne se serait jamais vanté de ses prouesses, et nous chercherions encore l'inventeur des gracieux mensonges qui vous ont poussé à courir tête baissée sur messieurs les Saxons.

— Quoi ! s'écria Frédéric, l'auteur de ces infamies... ce serait ?...

— Lui-même, votre excellent capitaine, monsieur de Jackinsky !

— Ah ! je lui eusse pardonné de m'avoir volé, mais me déshonorer !...

— Oui, cela mérite une petite leçon ; je partage cet avis, et je suis trop votre ami pour en laisser le soin à un autre.

— Plaît-il ?...

— Je dis que je vais dégainer, morbleu ! à votre intention, et que je n'aurai jamais mis la main à l'épée avec plus de verve.

— Et vous avez pu croire que je le souffrirais ?... Non pas, mon ami ; c'est moi que l'on a offensé ; à moi seul le droit de châtier l'offenseur.

— Tête folle ! est-ce que je vous priverais d'un plaisir légitime si vous pouviez le prendre vous-même ?

— Quels obstacles ?

— D'abord votre bras droit encore trop faible.

— Je me servirai du gauche.

— Vous en êtes fort capable, mais il y a un argument moins facile à tourner : Jackinsky est votre supérieur, et le roi ne badine pas avec ces sottes questions de hiérarchie...

— Je n'y pensais pas ! murmura Trenck avec découragement.

— Vous convenez donc qu'il faut que je m'en mêle?

— Eh bien, non ! mille fois non ! Favrat, si vous avez pour moi un peu d'affection...

— Morbleu !...

— Oui, vous êtes mon ami, mon véritable ami ! eh bien ! vous ne toucherez pas à cet hom-

tous les dehors d'une rigidité explicable dans sa position vis-à-vis d'un inférieur, et d'ailleurs tempérée, en dehors du service, par des façons singulièrement cauteleuses.

Le procédé inqualifiable dont il avait usé envers lui, cette âpreté à s'emparer de ses dépouilles, furent un premier jet de lumière.

Mais une révélation bien plus grave acheva de l'éclairer. Elle lui vint par le fougueux Favra, qui ne connaissait rien à la diplomatie et ne mâchait pas les choses.

— Mordieu ! très cher, lui dit-il, vous pouvez vous vanter d'avoir bien fait de revenir... J'en ai de fameuses à vous apprendre, et nous allons rire !

Voyez-vous, il n'y a rien de tel que de se faire enterrer pour délier la langue des gens et leur inspirer de beaux et sincères panégyriques. Si ce reptile de Jackinsky ne vous avait pas cru à six pieds sous terre, il ne se serait jamais vanté de ses prouesses, et nous chercherions encore l'inventeur des gracieux mensonges qui vous ont poussé à courir tête baissée sur messieurs les Saxons.

— Quoi ! s'écria Frédéric, l'auteur de ces infamies... ce serait ?...

— Lui-même, votre excellent capitaine, monsieur de Jackinsky !

— Ah ! je lui eusse pardonné de m'avoir volé, mais me déshonorer !...

— Oui, cela mérite une petite leçon; je partage cet avis, et je suis trop votre ami pour en laisser le soin à un autre.

— Plaît-il ?...

— Je dis que je vais dégaîner, morbleu! à votre intention, et que je n'aurai jamais mis la main à l'épée avec plus de verve.

— Et vous avez pu croire que je le souffrirais ?... Non pas, mon ami ; c'est moi que l'on a offensé ; à moi seul le droit de châtier l'offenseur.

— Tête folle ! est-ce que je veux vous priver d'un plaisir légitime si vous pouviez le prendre vous-même ?

— Quels obstacles ?

— D'abord votre bras droit encore trop faible.

— Je me servirai du gauche.

— Vous en êtes fort capable, mais il y a un argument moins facile à tourner : Jackinsky est votre supérieur, et le roi ne badine pas avec ces sottes questions de hiérarchie...

— Je n'y pensais pas! murmura Trenck avec découragement.

— Vous convenez donc qu'il faut que je m'en mêle?

— Eh bien, non! mille fois non! Faites, si vous avez pour moi un peu d'affection...

— Morbleu!...

— Oui, vous êtes mon ami, mon véritable ami! eh bien! vous ne toucherez pas à cet hom-

me! Il m'appartient. Quoi qu'il advienne, je saurai le châtier!

— Vous le voulez?

— Je le veux; et en attendant que j'aille vous dire : Favra, le moment est venu, soyez mon second, je compte sur votre discrétion.

— Diable m'emporte, c'est dommage! Je me faisais déjà une fête d'anéantir ce reptile... Allons, ajouta-t-il avec un soupir gros de regrets, on n'y touchera pas, on vous le gardera, c'est dit.

L'objection du capitaine Tempête était en effet décisive. Mais Frédéric, animé d'une ardeur indomptée, comptait la tourner bientôt, en forçant le roi à lui faire franchir le seul pas qui le séparât encore de Jackinsky.

Pour quiconque n'était pas initié à son but, son aventure du défilé, loin d'avoir affaibli son énergie et ses forces, les avait doublées. Il courait au devant des difficultés et des dangers, se tenant à l'affût de tous les hasards capables de le mettre à l'ordre du jour de l'armée.

Le roi, il faut le reconnaître, l'encourageait indirectement dans cette voie et lui fournissait toutes les chances, toutes les occasions désirables.

Mais sa faveur s'arrêtait là; plus l'intrépide jeune homme se prodiguait, plus le monarque, bien différent de ce qu'il était naguère avec lui, méconnaissait ses services et en éloignait la récompense.

Si le roi eût agi ainsi au début de la campagne, Trenck aurait pensé qu'il continuait le système de rigueur adopté à Potsdam, et peut-être, malgré l'aveuglement dans lequel il se complaisait, il eût fini par s'expliquer que son souverain voulait le contraindre à renoncer de lui-même à l'amour de sa sœur.

Mais il se disait que plusieurs mois s'étaient écoulés depuis leur séparation, et que le roi devait supposer que ses désirs étaient remplis, et cela d'autant mieux qu'à la suite de son rétablissement, toutes les lettres adressées par le jeune officier à Berlin étaient restées sans réponse.

Ce silence étonnait Trenck, sans lui inspirer cependant la pensée d'accuser Amélie d'oubli ni d'indifférence, sans qu'il songeât bien moins encore à en prendre de l'inquiétude.

La guerre continuait son cours; on était à la veille d'une action décisive. Le roi, obligé de se dégarnir pour faire face à l'ennemi sur tous les points à la fois, en Saxe, en Silésie, en Bohême, se trouvait réduit à environ vingt-cinq mille hommes au moment même où le prince Charles, à la tête de plus de quatre-vingt mille, réussissait à cerner les Prussiens dans leur camp de Stardenz et comptait en avoir bon marché.

Au milieu des préparatifs d'une résistance désespérée, un exprès envoyé vers lui se glissa jusqu'à Trenck à la faveur d'un déguisement et

lui remit une lettre de la princesse Amélie. — Une lettre de sa main, cette fois, mais sans signature.

Écrite sous l'impression d'une inquiétude mortelle, cette missive apprenait au jeune baron que, loin de l'oublier, sa maîtresse lui avait adressé, soit à Schweidnitz, soit en Bohême, de nombreux messages, dont sa correspondance à lui ne faisait pas mention. S'il ne les avait pas reçus, entre les mains de qui étaient-ils donc tombés?...

Ce n'était même pas une question, ou du moins la réponse n'était que trop facile. En rapprochant cette révélation du vol des dépêches qui en avait été le précurseur avant la bataille de Friedberg, en constatant la froideur croissante du roi à son égard, Trenck ne devait plus conserver aucun doute sur le sort de sa correspondance interceptée.

Cette correspondance, disons-le tout de suite, était tombée entre les mains du roi, et celui-ci n'était pas dupé du masque emprunté à la plume de Mme de Kleist.

Frédéric avait beau se dissimuler la situation : il était perdu!... Il ne devait plus espérer reconquérir la faveur du roi, dont il avait méconnu, bravé les avertissemens; — il ne pouvait plus compter revoir la princesse, soumise comme lui à une surveillance que toutes leurs ruses n'abuseraient plus désormais.

Mais cette conviction était si terrible, qu'il était dit qu'il se raidirait contre elle, en dépit de l'évidence.

Et cependant, frappé du désespoir de la princesse, anéanti, brisé, il se disait qu'il n'avait plus qu'à mourir, et il appela la mort du plus profond de son âme. Mais ce vœu douloureux ne devait même pas être exaucé ; la Providence jugeait qu'il n'avait pas suffisamment souffert, elle le réservait pour un des exemples éclatans de tout ce qu'une créature humaine est capable d'endurer de misères.

Profitant de la longueur des nuits — on était au 20 décembre — le prince Charles avait résolu d'attaquer le camp prussien bien avant que ses soldats fussent réveillés. Mais le roi, prévenu par ses espions, ne se livrait qu'à un sommeil [illegible]; il attendait l'ennemi, prêt à le recevoir et à tirer parti des fautes qu'une confiance téméraire lui ferait commettre.

[illegible] quatre heures du matin, lorsque le canon commença à tonner sur le front du camp, annonçant le début de l'action.

[illegible] à une [illegible] riposte, qui surprit les [illegible]. Le roi ne tarda pas à prendre à son tour l'offensive. Il [illegible] habilement ses [illegible] lorsqu'on vint le prévenir que [illegible] du général Nadasti, ayant [illegible] [illegible] les tentes et les baga-

ges, et comme on le pressait de porter remède à cette diversion ,

— Eh! qu'importent les bagages, répondit-il, lorsqu'il s'agit d'une bataille et de l'honneur!

Cependant Trenck, qui ne songeait plus qu'à périr glorieusement pour forcer son maître à le regretter, se lançait opiniâtrément au plus épais de la mêlée. En apprenant que son cousin le Pandour était à la tête des plus déterminés pillards, il courut, suivi de ses meilleurs soldats, dans cette direction, comptant cette fois engager la partie corps à corps avec cet audacieux routier; vain espoir! Il arriva trop tard de quelques minutes; — toujours trop tard!...

Les premières lueurs de l'aube lui montrèrent au loin les manteaux rouges de François, fuyant avec les richesses qu'ils avaient dérobées.

Pour sa part, le chef des pandours emportait la fameuse *chatouille* du roi et sa vaisselle d'argent, trouvées dans sa tente.

Cette journée prit le nom de bataille de Sorr, elle passe pour un des plus beaux faits d'armes du grand Frédéric. Nous n'entrerons pas dans ses détails : les Autrichiens y perdirent six mille hommes tués ou prisonniers, 21 canons et douze drapeaux.

Les Prussiens ne laissèrent pas aussi de perdre du monde, mais Trenck ne fut pas de ceux qui succombèrent; il ne reçut pas même de blessures, et sa vaillance avait fait de tels pro-

diges, rendu de si grands services, que le roi ne put se dispenser de le nommer capitaine sur le champ de bataille.

Capitaine !... S'il n'avait pu réussir à se faire tuer, il pouvait du moins se venger. C'était un dédommagement.

Le soir même il alla trouver Jackinsky.

— Monsieur, lui dit-il sans préambule, je sais que vous avez tenu sur moi des propos calomnieux qui entachent mon honneur. Je vous en aurais depuis longtemps demandé raison si je n'avais pas été votre subordonné. Mais aujourd'hui que, par la grâce du roi, me voilà votre égal, vous ne me refuserez pas, j'espère, la satisfaction à laquelle j'ai droit.

A cette déclaration carrée, Jackinsky opposa les apparences d'une placide surprise.

— Mon cher camarade, s'écria-t-il, la joie bien naturelle de votre nouveau grade vous trouble probablement l'esprit ; car, en vérité, je m'interroge en vain, j'ignore à quels propos vous voulez faire allusion.

Mais ce ton patelin acheva d'exaspérer notre héros :

— Trève d'hypocrisie, monsieur, exclama-t-il ; n'ajoutez pas la lâcheté au mensonge.

— Monsieur de Trenck ! murmura Jackinsky, frémissant et livide.

— Pas un mot de plus. Vous vous battrez, n'est-ce pas ?

— Soit, je me battrai.

— Prenez donc vos témoins ; cette affaire est de celles qui ne doivent pas languir. Un de nous ne doit pas voir le jour de demain.

— Ah ! permettez, mon cher monsieur de Trenck, répliqua Jackinsky avec une légère intention d'ironie, mais je tombe de fatigue... Après une journée comme celle-ci, on a bien le droit de goûter un peu de repos... Je sens que je serais un adversaire indigne de votre vaillance... Mais demain à pareille heure, tant qu'il vous plaira.

— J'y consens... A demain.

Jackinsky n'était pas un poltron ; le poste qu'il occupait le disait assez. Il avait fourni ses preuves aussi bien sur les champs de bataille qu'en rencontre privée. D'où vient donc qu'il semblait pris de défaillance en cette occasion ?

C'est que dans son âme vile, les calculs étouffaient les bons instincts.

Sa haine contre Trenck l'excitait à croiser le fer avec lui, pour en finir avec un ennemi ; mais si la chance se déclarait en faveur de ce rival exécré, que devenaient ses ambitieux desseins ? A la veille de le supplanter dans l'esprit du roi, il perdait, en un instant, le fruit de plusieurs mois d'intrigues souterraines ; il se voyait irrémédiablement précipité du faîte auquel il touchait déjà.

Et puis, n'était-il pas le débiteur de Trenck ?

Or, selon les lois de l'honneur militaire, ne se verrait-il pas forcé, avant d'aller sur le terrain, de lui rendre les 400 ducats qu'il s'était appropriés à son détriment?

Ces considérations de nature si diverse et au fond très peu honorables, firent du tort au sommeil de M. de Jackinsky, et loin de se dissiper avec le jour, grossirent encore à mesure que s'avançait l'heure fatale fixée par lui-même,

Il mettait son esprit à la torture, demandant une inspiration, non au ciel, en qui il n'avait guère confiance, mais à l'enfer; l'enfer l'entendit.

Comme il errait en quête d'une aventure, d'un coup du sort, à travers les avant-postes, il vit s'avancer, avec les précautions habituelles aux parlementaires, un trompette autrichien, porteur d'une lettre et menant en bride deux superbes chevaux.

Le capitaine les reconnut aussitôt pour appartenir à Trenck, à qui ils avaient été enlevés la veille, dans le pillage du camp.

Quelque chose comme une voix secrète lui dit que cet incident allait le sauver.

Il courut au devant du trompette, qui fut retenu aux avant-postes, et s'étant saisi de la missive et des chevaux, il déclara qu'il se chargeait de les remettre à leur destination.

La dépêche portait sur une enveloppe soigneusement cachetée cette adresse : « A M. le baron Frédéric de Trenck. »

Le capitaine ne s'était donc pas trompé.

Son premier mouvement fut de briser le cachet, mais la réflexion l'arrêta, et mieux inspiré, il se mit à la recherche du roi, qu'il rencontra au sortir d'un conseil de guerre, dans un cercle nombreux d'officiers généraux.

— Qu'y a-t-il ? demanda le roi en le voyant s'approcher.

— Sire, répondit le traître en s'inclinant obséquieusement, je n'ai pas oublié que Votre Majesté m'a enjoint de ne pas me mêler des affaires de ses amis; mais, vu la gravité des circonstances, j'ai cru devoir prendre les ordres du roi avant de laisser parvenir à son adresse cette lettre, qui vient des lignes ennemies.

Le roi, un peu surpris, reçut la lettre des mains du capitaine, contracta légèrement les sourcils en lisant la suscription, et rompit vivement l'enveloppe.

Ce billet contenait ces lignes :

« Trenck l'Autrichien ne fait pas la guerre à
» Trenck le Prussien. C'est pour lui un plaisir
» d'avoir retiré des mains de ses hussards les
» deux chevaux qui lui ont été pris hier, et qu'il
» s'empresse de lui renvoyer. »

Après cette lecture, le roi parut se consulter un instant, puis relevant la tête,

— Qu'on m'amène sur-le-champ M. le baron de Trenck, dit-il d'un ton bref.

A bien considérer les termes de la lettre du

Pandour, ils n'offraient rien de plus répréhensible que ceux de la réponse qu'il avait faite à son cousin l'année précédente. Mais les temps étaient bien changés; le roi ne professait plus pour Frédéric les mêmes motifs d'indulgence.

Tandis que cela se passait, notre ami voyait avec une âpre satisfaction s'avancer l'heure de sa rencontre avec Jackinsky. Il supputait les minutes qui le séparaient de cet instant si ardemment désiré, et dans son impatience il accusait la lenteur, pourtant peu ordinaire, du capitaine Tempête, qui devait naturellement lui servir de second.

Tout à coup on vint le prévenir que le roi l'attendait, et quelque mécontentement que lui causât cet ordre, il dut prendre sur lui de dissimuler et obéir.

Le roi, à quelques pas des officiers de son entourage, s'agitait sur place, froissant dans sa main crispée la lettre du Pandour, et achevant de donner des ordres secrets au colonel Quintus Icilius.

Son visage s'anima, ses yeux lancèrent des éclairs en apercevant le jeune baron.

— Monsieur de Trenck, s'écria-t-il d'une voix tonnante, j'avais pour vous l'amitié d'un père, vous n'en avez tenu aucun compte. Vous avez voulu user ma patience. Eh bien! elle est à bout. Prenez-vous-en à vous seul de ce qui arrive aujourd'hui. Vous ne faites plus partie de mes gar-

des. Remettez votre épée au colonel Quintus Icilius, qui vous fera connaître mes volontés.

Et il s'éloigna suivi des officiers témoins de cette scène, laissant Trenck foudroyé.

Cependant le jeune homme s'aperçut que le colonel, resté seul près de lui, attendait.

Il tira lentement son épée et la lui présentant :

— Colonel, lui demanda-t-il avec une émotion profonde, m'apprendrez-vous au moins quel est mon crime?

— Eh! morbleu! mon pauvre ami, répondit Quintus, vous le savez aussi bien que moi... Pourquoi diable vous avisez-vous d'avoir des parens dans l'armée du prince Charles et d'entretenir avec eux des correspondances compromettantes?

— Quoi!... encore mon cousin!...

— A Rome, poursuivit sentencieusement l'ancien professeur, il y avait bien des familles dont les membres suivaient indifféremment les enseignes de César ou de Pompée, mais l'histoire ne dit pas qu'ils se fissent des politesses ni qu'ils se renvoyassent mutuellement les chevaux qu'ils s'étaient enlevés les uns aux autres.

J'en suis désolé pour vous, baron, d'autant plus que c'est moi qui vous ai mis le pied à l'étrier. Mais vous avez une tête du diable, vous n'entendez aucun conseil. L'étourdissement du succès vous a perdu. Vous avez cru pouvoir

monter tout seul au Capitole. Vous n'avez oublié qu'une chose, le voisinage de la roche Tarpéïenne!

Puis se tournant vers Favra, qui écoutait abasourdi cette semonce classique,

— Capitaine, ajouta-t-il, vous allez prendre douze cavaliers, et vous conduirez M. le baron de Trenck à la citadelle de Glatz.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Paris, imprimerie Schiller, fg Montmartre, 10.


Stanford University Libraries
3 6105 013 541 532
D
258.
T7F4
v. 1

